

**Thomas Marshall**

première année de MASTER Communication et Médiations  
spécialité *Stratégies de communication internationale*

Mémoire

# **De l'Homme - ordinateur à l'Homme mimeur**

**Actualité des recherches de Marcel Jousse (1886-1961)**

**en sciences de l'information et de la communication**

**et en sciences cognitives**

**Direction : Fabienne Martin-Juchat,**

Mâitre de Conférence à l'Université de Bourgogne

Chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication

Laboratoire sur l'image, les médiations et le sensible (LIMSIC)

**Université de Bourgogne**

**année 2004-2005**

# Sommaire

## Introduction

p. 5

- **Avant propos** : l'émergence récente des sciences cognitives et des sciences de la communication
- **Positionnement disciplinaire** : les racines cognitives de la communication
- **Corpus et sujet** : l'apport de Marcel Jousse p. 6
- **Enjeux** :
  1. une nature commune aux humains p. 7
  2. connaître l'Homme pour l'éduquer
  3. l'influence des moyens de communication modernes
  4. l'insuffisance des modèles actuels
- **Problématique** : du traitement de l'information au rejeu de gestes p. 8
- **La nature de l'apport de Jousse, la méthodologie adaptée à son exposé**
  1. le monde réel et son observation p. 10
  2. l'homme global et son étude pluridisciplinaire synthétique p.11
  3. la science et sa terminologie p. 12

## Partie 1 : Au commencement était le mouvement

p. 14

### A. Éléments de biologie du mouvement

1. l'omniprésence des mouvements
2. l'échelle des mouvements
3. les mouvements sont énergétiques
4. les mouvements sont rythmiques

### B. Le cognitivisme en question

p. 16

1. en quoi consiste un système de traitement de l'information ?
2. les racines historiques de la conception de la cognition comme calcul
3. l'inadéquation de l'analogie cerveau - ordinateur p. 17

## Partie 2 : Le geste, fondement de la cognition

p. 19

### A. Qu'est-ce que le geste ?

1. quelle est la différence entre le mouvement, le geste et l'action ?
2. du geste global au geste microscopique p. 20
3. un état des lieux de la psychologie du geste p. 21

<b>B. Les gestes de la réception, face observable de la perception</b>	p. 23
1. les orientations scientifiques de Jousse	
2. la réception chez le nourrisson	p. 24
3. le phénomène dit de “catégorisation”	
4. le rôle du cerveau en question	p. 25
5. le jeu et le rejeu des gestes, alternative aux “représentations” ?	p. 27
6. le jeu récepteur chez les anthropoïdes et les anthropoï	p. 28
Conclusion intermédiaire	p. 29

### **Partie 3 : Le propre de l’anthropos, le mimisme rendre présent de l’absent**

	p. 31
<b>A. L’éveil du mimisme chez l’enfant</b>	p. 32
1. la réception et l’enregistrement d’un mimème inconscient	p. 33
2. le rejeu spontané des mimèmes	p. 34
a. à l’échelle macroscopique	
b. à l’échelle microscopique	
3. l’intellection : la prise de conscience du mimème par le rejeu à vide	p. 35
<b>B. L’unité du mimisme : toutes les opérations dites “mentales” sont des rejeux intelligés de gestes</b>	p. 37
1. les rejeux macroscopiques, expression visible des attitudes mentales <i>(les émotions, le langage par gestes, l’imitation différée, le jeu symbolique, les danses, le dessin et l’écriture, la facilitation de la mémoire)</i>	
2. les rejeux microscopiques - les “images mentales” n’existent pas	p. 40
3. les rejeux esquissés, à différentes échelles	p. 41
<b>C. Une comparaison entre les facultés des anthropoïdes et de l’anthropos</b>	p. 43
1. Le singe n’est pas un animal singeur, il ne sait refaire une action qu’avec un objet	
2. Des anthropoïdes peuvent être dressés à exécuter des ordres oraux et peuvent apprendre un système de communication basé sur le maniement d’objets signifiants	
3. Le Jeu de l’enfant est mimismologique et propositionnel	p. 47

<b>Partie 4 L'anthropos en société</b>	p. 49
<b>A. Mimisme et communication corporelle globale</b>	p. 51
1. La distinction entre mimétisme et mimisme, utile en psychologie sociale	
a. existe-t-il un mimétisme humain ?	
b. le mimisme rend possible l'imitation volontaire	
2. La genèse du lien social et la communication interpersonnelle:	p. 53
a. l'imitation et le mimodrame chez l'enfant: <i>imitation réciproque - imitation synchrone de l'action - le jeu mimodramatique - mimodramatisme et interactions sociales</i>	
b. les limites anthropologiques de la communication	p. 56
 <b>B. La communication linguistique et les signes chez l'anthropos</b>	 p. 57
1. Comment fonctionnent les signes ?	
a. le modèle du signe linguistique et le retour aux choses	
b. le modèle des signes selon Pierce et les gestes (mimiques, analogiques, algébriques)	
2. Le mimisme est-il un passage obligé pour accéder au langage algébrique ?	p. 60
a. l'abstraction mimique ou algébrique	
b. l'apprentissage du langage algébrique par des sourdes-aveugles de naissance :	
des gestes mimiques aux gestes algébriques	p. 61
3. Pourquoi et comment les êtres humains seraient-ils sortis d' une expression mimique par gestes manuels pour développer des langues algébriques ? - Genèse du code linguistique	
a. naissance des langues : le passage du manéger au langage n'est pas un progrès syntaxique, c'est une économie d'efforts	p. 62
b. naissance du code : l'évolution de l'expression mimique à l'expression algébrique n'est pas un progrès sémantique, elle résulte d'une tendance à la stéréotypie sociale des gestes	p. 65
c. quand le code perd son sens : de l'analogie à l'algébrosé	p. 67

**Conclusion** p. 70

**Annexe** p. 73

**QUELQUES ÉLÉMENTS SUR LA FORMATION DU LANGAGE SELON JOUSSE**

1. Les phono-mimèmes, rejeu du son des choses et leurs transformations millénaires
2. Les phono-analogèmes, rejeu du son associé à certains gestes
3. La déformation sociale des gestes expressifs
4. L'apparition du "codage des signes" : l'algébrisation
5. Le mécanisme gestuel de la métaphore, les racines gestuelles des mots
6. Un exemple : "la Justice" - retrouver le geste à la racine de ce mot "algébrosé"

**Bibliographie** p. 76

**Glossaire** p. 78 - 79

**Remerciements** p. 80

## Avant-propos

Depuis les cinquante dernières années, les sciences humaines ont connu un fort bouleversement avec l'émergence et l'institutionnalisation des sciences cognitives. Ce champ de recherches s'est attelé à comprendre comment fonctionnent les aptitudes intelligentes que l'on observe chez l'être humain et chez l'animal. Il bénéficie des apports combinés de nombreuses disciplines autrefois coupées les unes des autres : de la psychologie expérimentale à la neurobiologie en passant par la linguistique, l'éthologie, l'anthropologie, la philosophie, l'Intelligence Artificielle. La cognition, du latin *cognoscere*, est le terme moderne pour parler de la "faculté de connaître" des philosophes. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'élaborer des réponses scientifiques à quelques unes des grandes questions humaines. Elles convergent notamment vers la question du propre de l'Homme, de ce qui nous distingue fondamentalement du reste des êtres vivants.

Où s'arrête l'intelligence animale, où commence celle de l'Homme ? Comment fonctionne "l'esprit humain" ? Comment pouvons-nous penser, apprendre, parler, mémoriser, communiquer ? Quelle est la nature de notre vie mentale ? Quels sont les liens entre la pensée et le langage ?

Ces interrogations ne concernent pas seulement la recherche fondamentale sur la "nature humaine" ; car les cadres théoriques qu'elle produit sont utilisés comme une base dans de nombreuses disciplines plus appliquées comme la pédagogie ou la psychologie clinique. Les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) sont une inter-discipline née à la fin des années 1970, dont la démarche est de rechercher la transversalité, l'établissement de liens aux frontières disciplinaires. Leur objectif est d'éclairer les processus de communication à l'oeuvre dans toute activité humaine, l'Homme étant un animal de société et de sens. Leur vocation se situe dans des recherches de terrain appartenant aux sciences sociales. Mais leur spécificité est de s'ouvrir également à la dimension cognitive, plus tournée vers les sciences de la nature, pour en importer des concepts et des modèles. Comment comprendre les phénomènes collectifs, si on ne comprend pas les phénomènes psychiques individuels qui les sous-tendent en permanence ? Sans négliger la dimension émotionnelle de l'Homme, il est important d'éclairer les aptitudes qui lui sont propres. De cette manière, on peut discerner les fondements de la communication humaine. Cet éclairage enrichit dans un deuxième temps les analyses sociales sur la communication médiatique, interculturelle, ou le rôle des technologies de communication.

**Le positionnement** de ce mémoire est centré sur les racines cognitives de la communication. En amont des processus sociaux, il vise à ouvrir des perspectives et développer, sur des bases expérimentales, une réflexion critique à propos des concepts cognitifs utilisés en SIC : représentation, images, signes, traitement de l'information, code, symbole, langage, geste, non-verbal, empathie, imitation, communication des idées, etc.

## Corpus et sujet

**Contexte** - Les sciences cognitives ont émergé à la suite de la seconde guerre mondiale, à partir d'intenses échanges pluridisciplinaires entre des scientifiques comme Mc Culloch, Wiener, Turing, Shannon, Piaget, Lorenz, etc. C'est la naissance aux États-Unis principalement du courant de la "cybernétique". Leur ambition est de créer une science de l'esprit, dépassant la psychologie alors restreinte au cadre béhavioriste (observation des comportements extérieurs, négation d'états mentaux intérieurs). À partir des années 1950 s'élabore et se renforce un cadre théorique pour les recherches sur l'esprit humain qu'on appelle le cognitivisme. Même si d'autres approches ont aujourd'hui fait leur apparition, le cognitivisme reste à l'heure actuelle l'épistémologie dominante. C'est une version vulgarisée de ce modèle qui est entrée dans le sens commun : nous comparons spontanément notre cerveau à un ordinateur sophistiqué, nos yeux à des capteurs vidéo. Nous comprenons notre mémoire comme un mécanisme de stockage d'informations à la manière d'un disque dur. De nombreux chercheurs perçoivent à présent les limites de ce modèle et formulent des propositions alternatives.

Les circonstances semblent favorables à la redécouverte de tout un courant scientifique et intellectuel qui s'est épanoui en France pendant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, sans toutefois laisser beaucoup de traces dans les sciences humaines d'après-guerre. Certains sont connus au moins de nom comme P. Janet, T. Ribot. D'autres sont totalement absents des manuels : l'Abbé Rousselot, Marcel Jousse. Mais il ne s'agira pas ici d'une étude d'histoire des sciences, cherchant à comprendre les raisons de cet oubli.

**Sujet** - Je me propose de montrer que les recherches de Marcel Jousse (1886-1961) gardent une très grande actualité et méritent donc d'être une source d'inspiration pour les sciences cognitives et de la communication.

**Hypothèse** - 1. Loin d'être périmés, ses travaux, ayant commencé dans les années 1920, peuvent trouver dans les nouvelles données expérimentales disponibles aujourd'hui des confirmations et approfondissements empiriques.

2. Ils constituent un apport méthodologique et épistémologique significatif pour renouveler les paradigmes en vigueur. La terminologie forgée par Jousse, vue sa puissance explicative, unificatrice et sa rigueur, mérite d'être prise en compte et discutée.

**Objectif et Limites** - Étant donné l'ampleur du champ concerné, la quantité de résultats expérimentaux accumulés ces dernières années et la portée du programme de recherches de Jousse, ce mémoire ne peut prétendre apporter une preuve définitive à mon hypothèse principale, ni une validation exhaustive des différentes thèses de Jousse qui seront abordées.

Mon objectif est plutôt de proposer une synthèse des principaux éléments qui peuvent aujourd'hui

justifier une réhabilitation des travaux de Jousse. Ce faisant, ma démarche devra épouser et expliciter celle de Jousse lui-même, afin de faciliter l'entrée dans son œuvre, perçue souvent comme impénétrable.

**Corpus** - Mes bases de travail sont les suivantes : d'une part, des ouvrages scientifiques de synthèse récents, proposant un état des lieux et des perspectives de recherche ouvertes ; d'autre part, des travaux de Jousse restés jusqu'à présent assez confidentiels : des mémoires de synthèse publiés à partir des années 1930, la transcription littérale de ses cours oraux (environ un millier de cours sténotypés professionnellement puis dactylographiés) aujourd'hui disponible sur CD-ROM et enfin l'œuvre posthume publiée en trois tomes chez Gallimard de 1974 à 1978.

Les sources des citations de Jousse seront indiquées comme suit:

- pour les cours à Paris, 'E.A.' (école d'anthropologie), 'E.A.B.' (école d'anthropobiologie), 'Sorbonne', 'H.É.' (école des Hautes Études), 'Lab.' (Laboratoire de rythmo-pédagogie) ;
- pour ses publications : '*Style oral*' (sa première publication, 1925, dont l'intitulé complet est *Études de psychologie linguistique - Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*) ; 'A.G.1' pour *L'anthropologie du geste*, 1974, tome 1, Gallimard ; les mémoires indiqués par leur titre.

## Enjeux

**1. Une nature commune aux humains.** L'objet des sciences cognitives est de déterminer, par l'étude expérimentale et formelle, les propriétés psychologiques communes aux êtres humains. C'est ainsi que définissent leur objectif J. Mehler et E. Dupoux, auteurs de *Naître humain*. Il s'agit pour eux de réhabiliter la notion de "nature humaine", unique réalité sous-jacente aux innombrables différences que l'on peut constater entre individus, et plus encore entre cultures. Le même élan animait Jousse : « *Nous cherchons, à travers les différentes ethnies, l'Anthropos pur. Pour nous, l'homme est toujours l'homme. Parler de l'homme d'aujourd'hui peut flatter nos contemporains. Pour comprendre l'homme d'aujourd'hui dans ses besoins et ses aspirations, comme dans ses déficiences et ses déviations, il conviendrait de se dégager de l'éphémère d'aujourd'hui pour descendre de plus en plus profond.* » (A.G.1, p.79-80). Jousse insiste sur la distinction entre le niveau *ethnique* ('ethnos' : peuple, en grec), celui de la socialisation dans un milieu donné, et le niveau plus profond, *anthropologique*, celui des constantes profondes du fonctionnement humain. Jousse propose une Science de l'Anthropos, une anthropo-logie, qu'il ne faut pas confondre avec le sens actuel d'anthropologie-ethnologie, dans ses dimensions essentiellement sociales et culturelles. Pour faire la distinction, Jousse se présente comme un "anthropologiste".

**2. Connaître l'Homme pour l'éduquer.** Voici un enjeu des sciences cognitives exprimé par D. et A. Premack dans *Le bébé, le singe et l'homme* : « *Les hommes, qui comprennent leur esprit, qui comprennent les compétences qu'ils exercent, sont dans une position unique, sans précédent*

historique. Ils peuvent se changer eux-mêmes en toute connaissance de cause, leurs enfants d'ailleurs plutôt qu'eux-mêmes, en modifiant le processus éducatif qui les forme. » (p.23) « Une théorie de l'éducation ne peut que procéder d'une compréhension de l'esprit qu'elle a pour objet d'éduquer. » Ces propos font écho à l'introduction d'une série de cours, que Jousse donna à de futures éducatrices en 1933 : « Or, la pédagogie vraiment objective n'existe pas parce qu'on a pas connu les possibilités de l'enfant. Il fallait donc créer une science qui fut pour ainsi dire guidante et éclairante, une science qui irait à travers le monde pour voir ce qu'est en réalité l'homme, non pas l'homme tel que nous l'avons parmi nous et qui est déjà faussé essentiellement par une fausse pédagogie. » (Lab. 6/12/1933)

### **3. L'influence des moyens de communication modernes**

Les médias de masse ont connu un développement très rapide au 20<sup>e</sup> siècle. L'audiovisuel a acquis ces dernières décennies une place prépondérante dans la vie sociale, à travers le cinéma et la télévision. Le statut de l'écrit se retrouve profondément mis en question. Est-ce une révolution comparable à celle du développement de l'imprimerie ? Les sciences de la communication ont émergé en partie pour essayer de mieux appréhender ces interrogations. Quelles sont les effets des supports audiovisuels sur les individus, sur les valeurs culturelles ? Quelles sont les conséquences, au niveau interculturel, d'une diffusion mondiale de certains médias ? La nouveauté de la situation, la rapidité des transformations, nécessite des outils de compréhension renouvelés. Le bagage intellectuel fourni par notre culture livresque n'y suffira sans doute pas. Paradoxalement, la connaissance du fonctionnement humain que Jousse va chercher dans l'étude des sociétés de tradition orale, peut être éclairante concernant ces enjeux contemporains.

### **4. L'insuffisance des modèles actuels**

Ni cette pédagogie "vraiment objective", ni l'explication véritable de la cognition humaine n'existent encore aujourd'hui. Les sciences de l'Homme sont encore à leurs débuts, comparées aux sciences physiques, objets de nombreux efforts depuis Galilée et Newton. A cet égard, il est significatif que Jerry Fodor, un des acteurs de premier plan des sciences cognitives depuis 30 ans, conclut dans son récent ouvrage *L'esprit, ça ne marche pas comme ça* : « Pour lors, ce que la science cognitive a principalement découvert sur l'esprit, c'est que nous ignorons comment il fonctionne. » Il considère que la théorie computationnelle de l'esprit, dont il est l'un des artisans, est loin d'être complète et satisfaisante, même si elle lui paraît à l'heure actuelle la meilleure théorie disponible.

## **Problématique**

L'axe problématique de mon travail est le suivant :

**Vers une nouvelle perspective** - Il nous faut passer de l'être humain conçu comme un système naturel de traitement de l'information, à un être humain comme "complexus de Gestes, jouant les interactions du monde extérieur". Tout l'enjeu est de donner un sens précis et compréhensible à cette



perspective, qui a priori semble exotique, et de faire entrevoir sa fécondité sur quelques questions essentielles : perception et action, langage, mémoire, communication.

Je reprends la distinction entre trois niveaux théoriques qui est proposée par J.F. Dortier dans son introduction à l'ouvrage collectif *Le cerveau et la pensée*. D'abord le paradigme des sciences cognitives depuis leur fondation : l'idée d'un dispositif de traitement de l'information comme façon d'aborder les phénomènes cognitifs. Un second niveau est constitué par des théories de l'architecture générale de la cognition, comme le computationnisme de Fodor ou le connexionnisme. Enfin, des théories locales cherchent à éclairer un aspect spécifique de la cognition comme l'apprentissage, la perception, etc.

Il me semble que les recherches de Marcel Jousse relèvent d'un changement de paradigme, d'une rupture à la fois épistémologique et méthodologique, aujourd'hui en germe dans certaines branches des sciences cognitives, notamment celles qui se préoccupent de la motricité, et de la dimension incarnée de toute cognition.

Pour bien comprendre de quoi il s'agit, il me semble utile de me tourner vers les points d'ancrage de Jousse, ses choix fondamentaux. Ceci permettra également de poser les principes méthodologiques qui dirigeront le déroulement de mon exposé. Ils devront, autant que possible, épouser la démarche de Jousse, afin d'éviter des interprétations tendancieuses et des contresens majeurs sur le sens de ses recherches.

### **Nature de l'apport de Jousse, méthodologie adaptée à son exposé**

Les recherches de Jousse sont très atypiques, on a souvent des difficultés à situer ce qu'il apporte. Sur le plan institutionnel, il fut "professeur d'anthropologie linguistique" à l'École d'Anthropologie à partir de 1932. Il serait faux de prétendre qu'il apporte un *système* abouti qu'il suffirait de reprendre, dépoussiérer légèrement, et appliquer. Il n'y a pas plus ennemi des systèmes théoriques que Jousse. Il ne s'agit pas non plus d'une œuvre scientifique classique, faite de travaux expérimentaux publiés dans des revues scientifiques. Dans un cours professé à l'École des Hautes Études le 10 novembre 1943, il définit son rôle comme celui d'un "Professeur-Méthodologiste", d'un "frayeur de voies". Il ouvre des perspectives, en indiquant des champs de recherche pratiquement vierges. « *Je n'ai pas la naïveté de croire qu'une science est définitive, que ce soit en astronomie, en physique, en chimie, en pathologie, nous sommes en train de faire des classements provisoires. Ayant créé la mécanique humaine [par analogie avec la mécanique céleste de Newton] que j'ai appelée "Anthropologie du Geste et du Rythme", je ne suis pas assez simple pour considérer que j'ai fait du définitif. Je jette à des jeunes et à des travailleurs un certain nombre de pointillés car la vraie mécanique humaines se fera demain par vous.* » (je souligne)

Jousse fonde sa démarche sur des postulats philosophiques et des options méthodologiques qui sont pour certains assez différents de ceux des précurseurs des sciences cognitives. Les maîtres

qui l'ont le plus influencés furent Pierre Janet, Henri Bergson, et surtout Jean Pierre Rousselot, fondateur de la phonétique expérimentale. Mais ce sont avant tout les expériences de son enfance paysanne, puis ses observations chez les amérindiens des États-Unis, qui forment chez lui un arrière-fond omniprésent. Sa "formation" paysanne revendiquée n'était pas une coquetterie de savant, mais était à l'origine d'une façon d'être au monde peu commune dans l'enseignement supérieur.

### **1. Le monde réel et son observation**

Il refuse de s'aventurer sur le terrain de la spéculation philosophique pour en rester au strict domaine de l'observation. Il ignore ce qu'est véritablement, ontologiquement, le monde réel. Il considère comme un simple constat le fait, que pour nous, êtres humains, il existe un monde extérieur, un Cosmos, où tout apparaît comme interdépendant. En cela, il se rapproche du point de vue systémique, par exemple celui de l'école de Palo Alto. C'est seulement dans le dictionnaire qu'une table peut sembler exister de façon séparée. Toute table réelle est prise dans un ensemble d'interactions : elle repose sur le sol, elle soutient la tasse. Le monde est, pour nous humains, un enchevêtrement d'interactions dynamiques. Quand nous saisissons les objets et les êtres de façon statique, ce n'est qu'un artefact pour leur observation. C'est une étape provisoire pour faciliter leur connaissance. Ainsi, l'anatomie a son utilité dans la mesure où elle permet dans un second temps l'étude dynamique de la biologie.

Pour connaître véritablement l'être humain, Jousse se consacre à une anthropologie dynamique basée sur l'observation des phénomènes humains vivants, dans leur plus grande spontanéité. Dans l'avant-propos de son mémoire *Le Style Oral rythmique et mnémonique chez les Verbo-moteurs*, première publication en 1925 qui le fait connaître, il précise la portée de son travail : « *Il va de soi que ce rudimentaire classement de faits n'a aucune visée métaphysique. [...] nous laissons aux savants dont nous invoquerons le témoignage, les vues philosophiques purement phénoménistes ou évolutionnistes qu'ils pourraient entretenir par devers eux et que nous ne saurions évidemment faire nôtre.* » Pour faire le parallèle avec la situation contemporaine, Jousse n'apportera rien aux chercheurs qui s'inscrivent dans les débats de la philosophie de l'esprit, à ceux qui optent pour une psychologie évolutionniste basée sur la théorie darwinienne, ou bien aux amateurs de modélisation formelle... trop éloignés du réel sensible.

En revanche, il est tout à fait en harmonie avec la place importante qu'ont acquis en sciences cognitives l'expérimentation et l'observation, via le développement d'instruments précis, notamment en neurosciences. L'impératif méthodologique que s'est imposé Jousse, c'est de ne pas dévier de l'objet, de limiter autant que possible l'introduction d'hypothèses personnelles. C'est pourquoi ce mémoire donnera la priorité aux résultats expérimentaux et d'observation sur les discussions des avantages respectifs de différents modèles théoriques.

## 2. l'homme global et son étude pluridisciplinaire synthétique

Il utilise en général le terme d'Anthropos pour désigner son objet d'étude, l'être humain vivant et global. Pourquoi utiliser le mot grec ? Parce qu'il a besoin d'un mot vierge, qui n'est pas chargé de tout un usage social, pour signifier la nouveauté de son étude scientifique. À Anthropos correspond anthropologie, 'Homme' renvoie à des sens philosophiques et politiques. Anthropos n'est pas spécifié, au contraire de 'Homme' qui renvoie en français à la distinction homme-femme. Au contraire, il permet la distinction avec les primates morphologiquement les plus proches, dits 'Anthropoïdes' et la classe plus grande des 'Zoon' étudiés par la zoobiologie.

Son approche de l'Anthropos est holiste. Il voit l'anthropos comme un être vivant global dont les dimensions physiques, émotionnelles et mentales sont indissociables et irréductibles les unes aux autres. Il souhaite se placer au point de synthèse entre différentes approches partielles : le métaphysicien s'intéresse à l'esprit humain mais délaisse le corps biologique, le biologiste s'intéresse à la physiologie humaine sans se préoccuper des aptitudes cognitives. Les précurseurs des sciences cognitives, de leur côté, ont opéré une rupture avec le béhaviorisme, alors dominant dans la psychologie universitaire. Ils ont réintégré dans le champ de la recherche les états mentaux du sujet, tout en recherchant leurs bases biologiques. Récemment, les émotions ont fait leur retour dans les recherches sur la cognition.

Les annonces de cours de Jousse étaient invariablement accompagnées de la phrase :

« *Les travaux anthropologiques de M. Jousse ont pour but de rechercher une liaison entre les disciplines psychologiques, ethnologiques et pédagogiques.* » On pourrait dire que c'est un précurseur dans la démarche interdisciplinaire aujourd'hui au cœur des SIC et des sciences cognitives. Il célébrerait sans hésitation la phrase suivante, du physiologiste Alain Berthoz :  
« *Quand certains mènent un combat d'arrière garde pour maintenir une dissociation entre l'âme et le corps, une fructueuse coopération s'engage de façon irréversible entre psychiatres, neuropsychologues, philosophes, psychologues et neurobiologistes.* » (1997, introduction)

Cependant, ces rapprochements ne doivent pas masquer la réelle divergence sur le plan des postulats philosophiques. Les principaux courants contemporains de la philosophie de l'esprit, inspirant les recherches cognitives, ne sont pas holistes et défendent diverses versions du matérialisme. Ainsi, le fonctionnalisme défendu par J. Fodor considère que l'esprit existe comme une fonction, ou un programme, en droit dissociable de son substrat biologique. Les mêmes fonctions seraient réalisables dans un autre substrat, artificiel : c'est l'origine des premiers projets de l'Intelligence Artificielle, visant à fabriquer une machine susceptible d'avoir des états mentaux. Ce genre de projet est impensable dans une perspective jousienne. Ce serait sans doute pour lui une chimère de croire, que l'on peut reproduire la complexité de phénomènes vivants et intelligents avec des éléments 'morts'. Il rejette le dualisme cartésien, dissociant corps et esprit, et il se refuse à

considérer “l’esprit humain” comme une réalité séparée, que sa nature soit celle d’un programme, ou d’une organisation neuronale, reproductible dans un réseau de neurones formels. Il n’est pas non plus dans la position réductionniste, ramenant le mental à une pure réalité neurologique.

Comme il le rappelle fréquemment dans ses cours, Jousse retrouve la position des philosophies aristotélicienne et thomiste ; il ne parle jamais de “l’esprit humain” mais du “Composé humain”. Il ne cache pas son ignorance du statut ontologique de la matière, de la conscience, et se contente de désigner l’anthropos comme « *un mystérieux composé de chair et d’esprit* », « *dont nous ne saurions dissocier l’élément qui serait esprit pur et l’élément qui serait corps pur.* » Il continue : « *De notre point de vue qui est rigoureusement anthropologique et nullement métaphysique, nous n’avons donc que le droit de parler de composé humain. Nous manions un complexe qui est complètement spiritualisé si j’ose dire, et quasi complètement matérialisé, en ce sens qu’il ne pourra s’exprimer, à lui-même et aux autres, que par l’intermédiaire des mimèmes gestuels.* » (A.G.1 p. 54) Nous verrons le sens de cette expression. Pour donner des exemples, une phrase, un geste des mains, une mimique faciale, sont des mimèmes gestuels ; toute expression humaine passe par des mouvements dans le corps.

Pour résumer : l’anthropologie de Jousse est holiste ; se bornant à l’observation, elle constate que les différents aspects de la réalité humaine dont nous faisons l’expérience (états subjectifs mentaux et émotionnels, fonctionnement objectif physiologique) apparaissent comme un tout indissociable dont nous ignorons la nature intime. Leur dissociation en entités abstraites n’est que le résultat artificiel d’une pensée qui se coupe du monde réel. Par conséquent, pour plus de clarté, l’anthropologiste, chercheur tourné vers l’anthropos, bannit de sa terminologie “l’esprit humain”. Un expression fréquente présente le programme des sciences cognitives comme la “naturalisation de l’esprit”, “de la cognition”. Cette expression est ambiguë, car elle semble présupposer deux réalités qu’il faudrait rejoindre, alors que la cognition n’est jamais rien d’autre pour nous qu’un phénomène naturel d’expérience. En revanche, cette expression fait référence, malgré tout, à une méthodologie pluridisciplinaire synthétique, qui converge avec les recherches de Jousse. Je m’efforce de la suivre dans ce mémoire, en mobilisant des observations issues de plusieurs disciplines (physiologie, neurobiologie, psychologie, éthologie, ethnologie, linguistique).

### **3. La science et sa terminologie**

Pourquoi refuser des mots d’usage courant alors qu’ils peuvent permettre d’être compris ? Jousse ne prend-il pas le risque de s’enfermer dans un vocabulaire personnel qu’il serait le seul à comprendre ? Il n’invente pas des termes pour le plaisir de se distinguer, cela relève d’un point essentiel de sa méthode, sur le rapport de la science aux mots.

Nous héritons de notre milieu social un patrimoine langagier. Le chercheur en a besoin pour formuler ses hypothèses, présenter puis interpréter ses résultats.

Jousse accorde une grande importance à la question de la terminologie. « *Il est sûr que si nous voulons travailler scientifiquement, il nous faut d'abord bien déterminer notre vocabulaire, après avoir observé les faits. Ce sont les faits, qui, en définitive, doivent nous dicter notre vocabulaire, et notre vocabulaire nous aide à classer les faits. Il y a ajustement et réajustement du vocabulaire aux phénomènes et inversement.* » (E.A. 28/11/1932 p.4). Quand Jousse découvre un phénomène qui n'avait jamais été observé scientifiquement, il cherche à trouver un terme précis, éventuellement un néologisme. Ce terme nouveau n'est que l'indicateur de faits nouveaux, il signale : “Allez voir tel aspect du réel que vous n'aviez pas encore vu”.

*« À faits nouveaux, termes nouveaux. Il fallait donc créer une terminologie assez précise pour étiqueter ces faits sans confusion possible. La création d'un vocabulaire scientifique est une opération délicate qui peut recevoir trois solutions :*

*On peut employer des mots courants avec un sens nouveau.*

*On peut jeter d'emblée une profusion de néologismes.*

*On peut émettre ces néologismes en nombre réduit, mais continuer cette émission pendant de longues années, au fur et à mesure des matières traitées.*

*La troisième solution semble de beaucoup la meilleure, parce qu'elle est la plus humaine dans son inévitable technicité.* » (Conclusion du mémoire *La manducation de la leçon*, 1950)

L'aspect impénétrable que peut avoir pour le lecteur l'ouvrage posthume *L'anthropologie du geste* vient de l'aspect très condensé des développements, rassemblant le vocabulaire technique forgé au cours d'une vie de recherches. Au contraire, dans ses cours, les termes sont longuement explicités, et reliés à des exemples vivants, des observations, qui leur donnent tout leur sens. En outre, il est normal que l'on ne comprenne pas vraiment ces termes tant que l'on a pas pu prendre conscience des phénomènes décrits.

Mon mémoire a pour tâche essentielle de classer des faits apportés par les sciences cognitives, en m'efforçant d'évaluer la pertinence de leur terminologie, par rapport à celle que propose Jousse. On peut dire en effet que celle-ci est un de ses apports essentiels. Elle permet à mes yeux de poser certains problèmes avec clarté et simplicité, alors qu'ils apparaissaient jusqu'à présent comme embrouillés. Ces questions sont en effet prises dans une certaine confusion verbale, ce qui rend difficile la formulation d'une solution. Le lecteur a donc un effort à faire pour se déshabituer des mots habituels et apprendre à manier les termes de Jousse, pour en évaluer l'intérêt. En revanche, j'ai un effort d'explicitation à faire pour que les néologismes jousiens n'apparaissent pas au lecteur comme coquilles vides ou pur plaisir verbal.

En définitive, mon mémoire essaye d'entreprendre ce qu'on appelle en philosophie de l'esprit une “recherche fondationnelle” : s'interroger sur la nature de l'objet à connaître (la cognition et la communication humaine) et sur l'adéquation des méthodes utilisées pour le connaître.

## Partie 1 Au commencement est le mouvement

Les sciences cognitives cherchent à comprendre les êtres vivants animaux comme des systèmes de traitement de l'information. Pourtant, si l'on observe un animal, ce qu'on perçoit toujours, c'est un être en mouvement. Est-ce compatible ?

« *Le mouvement est l'expression la plus immédiate et la plus évidente de ce qui vit : c'est lui qui distingue l'animé de l'inanimé. Par le mouvement, le physiologiste pénètre à l'intérieur du vivant, vers la source cachée de l'action.* » (Jeannerod, 1998 p. 35) Au sens le plus large, un mouvement est un changement de position dans l'espace d'un corps.

### A. Éléments de biologie du mouvement

**1. L'omniprésence des mouvements** - En ce qui concerne les animaux vivants, on observe des mouvements de différents types : mouvements automatiques qui assurent des fonctions élémentaires comme la circulation sanguine, la digestion, mouvements réflexes déclenchés de l'extérieur, mouvements spontanés déclenchés de l'intérieur. Tout cette activité motrice ne s'interrompt qu'à la mort de l'organisme. Chez le fœtus, on observe dès le deuxième mois une motricité indépendante de toute stimulation. (Houdé, 2003, cf *Action*) Il faut aussi garder à l'esprit que l'activité motrice ne produit pas nécessairement un mouvement physique visible : l'immobilité peut être le résultat de contractions musculaires mobilisant autant d'énergie que pour un mouvement apparent.

**2. L'échelle des mouvements** - De plus, les mouvements se produisent dans l'organisme à différentes échelles : les mouvements musculaires peuvent être visibles de l'extérieur mais la plupart ne le sont pas. Ainsi, le simple maintien de la station verticale chez l'Anthropos nécessite en permanence une activité musculaire réflexe.

À échelle microscopique, il existe des formes de mouvement non musculaires : des cellules changeant de forme continument comme les globules blancs sont animés du même type de mouvements que les amibes. Les forces intracellulaires permettant leurs déplacements sont également présentes dans toutes cellules, où elles permettent les mouvements moléculaires indispensables au métabolisme. Il existe enfin des mouvements de battement, d'oscillation de cils ou flagelles. Les mouvements ciliaires jouent un rôle important dans la majorité des organes sensoriels des animaux. (Schmidt-Nielsen, 1998)

**3. Les mouvements sont énergétiques** - Tous ces mouvements sont l'aboutissement d'un processus de transformation de l'énergie. Les organismes reçoivent de l'énergie sous différentes formes. Ils la stockent sous forme d'énergie chimique qu'ils transforment dans les muscles en travail mécanique, dans les neurones en activité électrique. La transformation de l'énergie fait passer les

mouvements par plusieurs phases, d'intensité différente, entre l'état de repos et l'état culminant. Ces caractéristiques peuvent se mesurer, comme l'a fait Rousselot avec les mouvements permettant la parole. Il identifiait trois phases pour chaque articulation sonore : la tension (mise en position des organes), la tenue, la détente.

**4. Les mouvements sont rythmiques** - Les mouvements sont énergétiques, ils sont aussi rythmiques. Les biologistes se penchent de plus en plus sur cette dimension peu étudiée du vivant (Boissin et Canguilhem, 1998). Au sens large, le rythme biologique est la variation régulière d'une grandeur biologique quelconque au cours du temps. On observe une tendance inhérente des organismes vivants à être animés de mouvements rythmiques. Les plus connus sont bien sûr les battements du cœur ou la respiration. Mais ce phénomène semble universel : « *La rythmicité [...] constitue, au même titre que la transformation d'énergie ou la faculté de se reproduire, l'une des propriétés fondamentales de la matière vivante.* » (Boissin et al., p.23) La rythmicité est observée chez tous les organismes, à tous les niveaux d'organisation au sein d'un même organisme, et à des rythmes de périodes très différentes : les périodes les plus faibles, de la milliseconde à plusieurs heures sont celles qui se manifestent dans la motricité et dans l'activité électrique nerveuse (rythmes dits ultradiens). D'autres rythmes de période plus longue influencent nos états émotionnels, à travers les hormones notamment.

Le rythme des mouvements et ses variations peuvent être mesurés.

Ces développements de biologie peuvent sembler surprenant ici. Mais il est important que nous gardions à l'esprit ces faits élémentaires, d'ordre biologique, quand nous examinerons des phénomènes plus complexes, liés aux facultés psychologiques humaines. La pensée, si subtile soit-elle, a toujours lieu dans le contexte d'un organisme vivant, caractérisé par une incessante activité motrice, énergétique et rythmique. Le *Style Oral* publié par Jousse en 1925 commence par ce type de remarques, à partir des données disponibles à l'époque. De ce point de vue, Jousse s'inscrit dans la perspective de la psychologie scientifique naissante, telle que la décrit Pierre Janet.

« *Commencer l'étude de la psychologie par la pensée, c'est renverser toutes les méthodes d'enseignement et c'est s'exposer à devenir incompréhensible. Nous avons donc été amenés - et c'est la suite d'un mouvement historique dont je vous ai souvent parlé, qui a commencé déjà avec Maine de Biran, qui s'est développé avec les savants américains, James, Baldwin et beaucoup d'autres, et qui a eu d'illustres représentants en France dont Bergson - nous avons été amenés à la considération psychologique des actions. La psychologie n'est pas autre chose que la science de l'action humaine. La pensée n'est qu'un détail et une forme de ces actions.* » Pierre Janet, in "L'évolution de la mémoire et de la notion de temps" (Compte-rendu intégral des conférences d'après les notes sténographiques, faites au Collège de France, en 1928, Chaire de psychologie expérimentale et comparée. Paris : Édition A. Chahine, 1928, Tome III : L'organisation du temps, pp. 419 à 624. existe en édition électronique )

## B. Le cognitivisme en question

Au vu de ces remarques préliminaires, la définition classique de la cognition apparaît problématique : « *Tout traitement de l'information permettant à un organisme (ou à un système en général) de former des représentations de son environnement, de les stocker, de les combiner dans la planification de son action.* » (Houdé, 2003, p. 19) Comme le souligne Francisco Varela (1989), l'idée selon laquelle “ le cerveau traite l'information venue du monde extérieur ” semble aujourd'hui une affirmation indiscutable. Mais quel rôle peut bien jouer le mouvement dans le “traitement de l'information” ? Assurément, il devrait être déterminant ; on ne voit pas pourquoi la cognition animale ou humaine feraient exception à des caractéristiques omniprésentes chez les animaux vivants.

### 1. En quoi consiste un système de traitement de l'information ?

Stephen Kosslyn, dans la préface du *Vocabulaire de sciences cognitives*, expose ce qu'est cette approche. Le schéma de base est le suivant :

**information entrante (*input*) ----> opération de traitement ----> information sortante (*output*)**

Le système de traitement est constitué d'un ensemble de sous-systèmes coordonnés réalisant chacun une opération de “computation” simple sur un *input* pour produire un *output*. Les différents modèles théoriques concurrents en sciences cognitives reposent sur des schémas d'organisation de ces sous-systèmes plus ou moins hiérarchisés (cognitivisme classique) ou en réseaux (connexionnisme). Ils acceptent tous la notion centrale de “computation”. Une computation peut être décrite par un algorithme, c'est-à-dire une procédure pas à pas qui effectue la transformation de l'input en output. C'est une opération de calcul logique telle que peut en réaliser un composant électronique.

**2. Les racines historiques de la conception de la cognition comme calcul** <sup>1</sup> peuvent être trouvées chez des philosophes comme Leibniz et des logiciens, des mathématiciens du début du 20<sup>e</sup> siècle (Frege, Turing par exemple). La pensée est considérée dans cette optique comme constituée de raisonnements qui suivent les règles de la logique. Dès lors, la pensée peut être simulée par une machine artificielle de calcul logique. La cybernétique, courant intellectuel en essor à la fin des années 40, a clairement formulé cette idée. La représentation imagée du cerveau comme machine de calcul évolue avec le développement de la modélisation mathématique dans les années 30. À cette époque, Turing conçoit une machine cherchant à simuler le fonctionnement de l'intelligence. En 1949, McCulloch, un des pères de la cybernétique, dit sans détours : « *Le cerveau est une machine logique.* » Il n'y a plus simplement analogie entre les êtres vivants et les machines. Les êtres vivants *sont* des machines particulièrement sophistiquées. Les systèmes sont de même nature, qu'ils soient biologiques ou artificiels. Norbert Wiener, autre initiateur de ce courant, a pour ambition d'unifier les

---

cf. Jérôme Segal, *Le zéro et le un*, p.162 et suivantes “Représentations logiques du cerveau”



sciences autour des concepts d'information, de communication, de rétrocontrôle (*feedback*). Dans les conférences de Macy, fondatrices de la cybernétique, se croisent les apports des mathématiques (théorie de C. Shannon, ingénieur en télécommunications), de la physique, de la neurologie, de la biologie moléculaire, etc.

Les cybernéticiens postulent que les organismes seront répliquables par des automates quand la technologie le permettra. La notion d'information, pensent-ils, permet de dépasser la frontière entre le vivant et l'artificiel. Telle qu'elle est utilisée dans les années 1940 en biologie, cette notion est tout à fait dans le prolongement de celle définie par les ingénieurs en télécommunication et électricité. Selon le *Vocabulaire de sciences cognitives*, son sens est aujourd'hui bien plus large que dans la théorie de Shannon : "information" avait chez lui un sens purement quantitatif. Il s'intéressait à la *mise en forme* du signal transmis sur les câbles de télécommunication, absolument pas au *sens* de ce signal. En sciences cognitives, est information toute entrée et toute sortie des sous-systèmes d'une architecture fonctionnelle. Le sens de l'information y joue un rôle. Cela implique que la *fonction* accomplie par une organisation computationnelle, un système de traitement de l'information, peut être réalisée, en théorie, sur un substrat biologique tout autant que sur un substrat artificiel. Stephen Kasslyn exprime cette position fonctionnaliste quand il décrit la démarche d'une analyse computationnelle : « *penser à ce que nous devrions faire dans le détail si nous avions effectivement à construire un système qui réalise la tâche requise* » (préface, in Houdé, 2003)

### **3. L'inadéquation de l'analogie cerveau - ordinateur**

À l'issue de cette brève présentation, on est forcé de constater qu'un système de traitement de l'information est foncièrement statique. Par définition, une machine computationnelle n'a pas d'activité motrice, n'effectue pas de transformation de l'énergie, n'a pas de rythme propre. Elle peut contrôler un mouvement ; ainsi, un ordinateur peut transmettre des instructions de mouvement à un bras articulé. Mais en elle-même, une machine de traitement de l'information est a-motrice. Il n'existe pas chez les organismes vivants une telle séparation entre centre de contrôle statique et organes périphériques en mouvement. L'analogie entre le cerveau et l'ordinateur est inadéquate. Elle a eu le mérite de fonder une théorie essayant d'expliquer le fonctionnement des états mentaux, quand le behaviorisme niait tout simplement leur existence.

Une cause du succès de l'approche cognitiviste : les phénomènes vivants sont difficiles à saisir. Modéliser le fonctionnement de l'intelligence est une tâche très complexe, même si on en reste à une vision statique. Ainsi que le faisait souvent remarquer Jousse (par exemple dans le cours du 10/11/1943, H.É.), la science commence par décrire son objet de façon statique, avant de pouvoir prendre en compte les phénomènes dynamiques. « *Toutes les sciences de l'homme ont débuté par le statisme, car il est plus facile de trancher sur un objet mort et immobile que sur un être mouvant et vivant.* » (A.G.1 p.34)

Le terme d'*information* est fortement polysémique, selon son utilisation par un journaliste, un physicien, un informaticien, un documentaliste, etc. Son sens le plus commun est celui d'une connaissance transmise à d'autres, ou acquise dans le monde. Dans ce sens, la cognition consiste bien à récolter des informations dans le monde. Mais ce sens non-scientifique ne dit rien de la nature de ce processus de connaissance. Il n'a donc aucun intérêt en sciences cognitives. En revanche, quand on emploie le terme dans son sens scientifique, il ne peut que faire référence à un modèle de la cognition fondé sur la métaphore informatique. Avec Marcel Jousse, il s'agit d'ouvrir une voie différente dans l'étude de la cognition ; on ne peut plus négliger le fait que les animaux vivants sont caractérisés par une incessante activité motrice, énergétique, rythmique, qui est bien spécifique et ne semble pas pouvoir être reproduite artificiellement.

## Partie 2 : Le geste, fondement de la cognition

### A. Le geste

#### 1. Définitions du geste et de l'action

Jousse introduit la notion de “*Geste*” en un sens nouveau. Elle va permettre le passage de l'étude du simple mouvement à l'étude de la cognition.

- Le mouvement biologique a une cinématique particulière, fort différente du mouvement mécanique (Jeannerod, 2002 p.218) : quand on examine l'enregistrement du mouvement d'un membre, ou un déplacement, on se rend compte que son accélération a lieu selon une courbe typique, qu'on ne retrouve jamais dans le cas du mouvement d'un objet physique. Le geste est d'abord *un mouvement vivant*.

On a vu que le mouvement existe à différentes échelles chez les animaux. Ce mouvement peut être purement physiologique, sans rapport avec la cognition, par exemple le battement des ailes, pour un oiseau, la digestion, pour un herbivore, etc.

On constate par ailleurs que certains mouvements, comme ceux des mécanismes récepteurs (sensoriels), ne sont pas purement musculaires. Ils ont aussi une dimension sémantique ; c'est-à-dire qu'ils sont *porteurs de sens* pour l'organisme, ou d'*information*, comme on a l'usage de dire. Ils lui permettent de régler son comportement en fonction de l'environnement.

- Les mouvements humains, possiblement conscients, acquièrent une dimension de sens, qui dépasse leur aspect purement moteur. C'est pourquoi on peut faire une distinction et parler, à propos des mouvements porteurs de sens pour un organisme, de gestes.

« *Pour tout observateur du dehors, l'Homme est un complexus de Gestes. Nous appelons Gestes tous les mouvements qui s'exécutent dans le composé humain. Visibles ou invisibles, macroscopiques et microscopiques, poussés ou esquissés, conscients ou inconscients, volontaires ou involontaires, ces Gestes n'en accusent pas moins la même nature essentiellement motrice.* » (Mimisme humain et style manuel) ; « *une petite sécrétion des papilles gustatives est un geste ; [...] les sécrétions endocrines, ce sont des gestes. Il suffit d'avoir un appareil enregistreur et une projection qui agrandit cet enregistrement* » (cours Lab. 28/02/1934 p. 203).

Jousse insiste ici sur la réalité motrice de phénomènes tellement fins, qu'on ne se rend pas compte habituellement qu'ils ne sont pas statiques mais dynamiques. Certes, une sécrétion endocrine est bien un phénomène physiologique, non pas cognitif, qui n'apporte pas à l'individu de connaissance du monde extérieur. Mais dès que ce phénomène devient objet d'observation, on le considère comme un geste, car cet événement a un sens pour l'observateur. *En son sens premier*, les gestes sont les mouvements du sujet lui-même, qui ont un sens pour celui-ci. C'est *par analogie* que l'anthropos perçoit comme des gestes ce qu'il reçoit de l'extérieur, ainsi dans l'exemple, les petites sécrétions enregistrées par le biologiste.

Précisons les distinctions que nous pouvons faire entre le mouvement (a), le geste (b) et l'action (c).

a. Saisir une tasse nécessite un ensemble de mouvements musculaires coordonnés, de l'épaule à la main. On peut décrire cet événement d'un point de vue *physiologique*.

b. D'un point de vue *cognitif*, c'est un geste, car il a un sens pour l'être vivant qui l'accomplit. Un bras mécanique saisissant une tasse ne fait pas un geste, il n'a aucune intention, il exécute une commande motrice. Si la tasse lui échappe, il finira malgré tout le mouvement pour lequel il a reçu des instructions.

c. D'un point de vue *pratique*, dans la vie quotidienne, nous y voyons tout simplement une action. Une *action* est spontanément attribuée à un *agent*, doué d'intentions, de besoins, ou de tout autre état interne. Je le vois et je pense, "il saisit la tasse pour boire".

## 2. Du geste global au geste microscopique

Jousse précise un aspect important du geste : « *Ce qui frappe en effet quand nous nous trouvons en face de l'homme vivant, c'est le mouvement global. Nous ne pouvons pas découper un mouvement. Le geste corporel global est le geste normal de l'Homme.* » (E.A., 7/11/1932)

L'orientation très analytique, que la tradition intellectuelle française nous imprime, tend à nous faire négliger la globalité des phénomènes. On pense pouvoir comprendre le tout en comprenant chaque partie séparément.

Mais Jousse a tout à fait raison de souligner le "globalisme" des gestes. C'est un simple constat : aucun muscle ne fonctionne isolément dans l'organisme. Récemment, certains ont insisté sur le rôle dans le mouvement des "fasciae", ensemble des membranes qui enveloppent et relient entre elles toutes les parties du corps (Danis Bois, fondateur de la "somato-psychopédagogie").

L'étude scientifique du mouvement ne peut se concentrer que sur une zone limitée du corps, mais il est important de garder à l'esprit cet aspect global des gestes. Un geste observé localement a probablement des répercussions sur le reste du corps, immédiatement perceptibles ou pas.

On peut être très étonné de l'approche de Jousse. Comment peut-on dire que l'homme n'est qu'un "complexus de gestes" ? Et les pensées, les sensations ? Nous faisons l'expérience de nos attitudes mentales (ou états mentaux), mais elles sont inaccessibles pour autrui.

Pour comprendre leur fonctionnement, et pouvoir intervenir, pédagogiquement ou cliniquement, « *nous ne nous placerons jamais qu'au point de vue d'une psychologie du geste, c'est-à-dire de choses enregistrables de l'extérieur, non pas que je nie l'existence d'une vie intérieure, mais cette existence là est sous-tendue à chaque instant par des complexus moteurs.* » (Sorbonne, 5/3/1931)

« *je ne dis pas que l'être tout entier ne soit fait que de gestes, je dis qu'il a comme substratum, comme mécanisme sous-jacent, des gestes à des échelles diverses. Ce n'est pas l'échelle de visibilité de notre regard qui doit dicter les dénominations de la psychologie.* » (Sorbonne 26/3/1931)

La définition habituelle du geste limite ce terme à des mouvements visibles du corps. Mais il n'y a en réalité aucune différence de nature entre un geste manuel et un geste de l'oreille interne.

Simplement, nous avons l'habitude de considérer les organes comme nous les voyons sur une planche anatomique ; nous ne sommes pas habituellement conscients qu'aucune partie de notre corps n'est statique, tant que nous sommes vivants. Le geste est de même nature à une échelle microscopique ou macroscopique. À travers le geste, il s'agit de considérer la cognition comme un phénomène dynamique.

Le plus souvent, nous associons le mot "geste" aux mouvements des mains, qui accompagnent la parole, sans être nécessaires à la compréhension. Ces gestes paraissent quelque chose de superflu, comme un résidu de notre condition animale. Le terme de "gesticulation" est même nettement péjoratif. Nous voyons la pensée humaine comme quelque chose de plus noble, de plus complexe, qui n'a rien à voir avec les gestes. La statue de Rodin représentant un penseur, est emblématique de cette conception de la pensée : un processus cérébral, sans mouvements. Elle se traduit dans nos pratiques : le travail intellectuel a lieu assis, immobile, l'œil rivé sur des écrits, la main maniant un stylo. À l'école, l'enfant sérieux est sagement figé sur sa chaise, pour laisser sa "tête" réfléchir. Un enfant trop bougeant ne peut être que distrait... Pour Jousse au contraire, c'est gage d'une plus grande vivacité et spontanéité, propice au développement de son intelligence !

### **3. Un état des lieux de la psychologie du geste**

Ces dernières années, les recherches en psychologie concernant les gestes se sont multipliées. Elles convergent en partie autour de l'étude de la "communication non verbale". Feyermeisen et de Lannoy en ont publié un état des lieux en 1985. Je me base ici sur cet ouvrage ; cet état des lieux est donc loin d'être exhaustif et à jour, mais je pense qu'il permet de repérer des tendances majeures de la recherche dans ce domaine. Il faut signaler en particulier la récente émergence d'un réseau international et interdisciplinaire de "*gesture studies*". Pour ce mémoire, je n'ai pu prendre en compte les recherches les plus récentes menées dans ce cadre.

Les auteurs de cette synthèse, *Psychologie du geste*, constatent un regain d'intérêt des chercheurs pour un "langage du corps". Mais dans leur conclusion, ils admettent qu'on en sait encore bien peu. Ils perçoivent plusieurs insuffisances :

- Une très grande quantité de données expérimentales sont publiées, mais les cadres théoriques pour leur interprétation sont déficients.
- Ces études se focalisent sur l'expression des émotions au détriment des autres phénomènes cognitifs.
- On ne sait pas quels sont les mécanismes en jeu.

D'un point de vue jouszien, on peut faire d'autres remarques :

- Le geste est défini à l'échelle macroscopique, comme un mouvement visible de l'extérieur.

Ce point de départ épistémologique ne semble fondé que sur des problèmes méthodologiques : ces gestes sont les seuls qu'on sache observer. Ce qui appelle un commentaire de Jousse : « *Ce n'est pas l'échelle de visibilité normale qui doit servir de base à l'étude objective de la Psycho-physiologie de*

*la Gesticulation humaine. Cette échelle de visibilité est sans cesse variable, selon les agencements de nos lentilles grossissantes et selon la disposition plus ou moins ingénieuse de nos appareils enregistreurs et amplificateurs.* » (Mimisme humain et Style manuel, chap.1)

On reconnaît ici Jousse comme le disciple de Rousselot, fondateur de la phonétique expérimentale, qui avait mis au point des appareils enregistreurs très fins pour étudier les mouvements musculaires permettant la parole. Si peu d'appareils analogues ont été réalisés depuis, cela indique en réalité un obstacle épistémologique bien plus profond.

- Le geste est considéré comme l'équivalent de tout ce qui est "non-verbal" dans les comportements humains. Ce postulat exclut le langage a priori de l'étude du geste. C'est le résultat du choix, fait par la tradition linguistique, de délaissé les manifestations physiques de la parole, pour s'intéresser à la langue comme système (cf texte de H. Saussy "La parole est un mouvement"). Jousse constate que la parole est le résultat de gestes laryngo-buccaux, l'écriture est faite de gestes manuels. Ce n'est pas faute de fécondité que les travaux de Rousselot sur les mouvements des organes de la parole ont été oubliés. Cela semble plutôt ressortir d'une fascination pour les aspects formels du langage, et d'un désintérêt pour les humbles conditions concrètes de la parole.

- La tendance à réduire l'expression signifiante au langage et le langage à un code conventionnel nie d'avance l'importance des gestes. Ce n'est que de façon marginale qu'on s'intéressera au "langage par gestes" des sourds-muets. Le langage conventionnel est la référence, ce qui amène à analyser les gestes en fonction du modèle du code : le sens du geste est "codé" par l'émetteur, "décodé" par le récepteur (chap. 7 et 8, *encodage et décodage des signaux non-verbaux*). Des questions restent dans l'ombre : quel lien existe-t-il entre les gestes descriptifs ("iconiques") et les gestes conventionnels (codés) ? comment apparaît le code ?

Les limitations mises à la définition du geste ne sont pas intangibles. Il s'agit pour une grande part d'habitudes de vocabulaire ; il faut aussi tenir compte du fait que ces recherches systématiques sur le geste sont vraiment nouvelles, au regard de l'histoire de la psychologie. Il nous faut désormais montrer la fécondité de la définition élargie du geste utilisée par Jousse. Comment peut-on rendre compte des phénomènes de cognition à partir des gestes ?

## B. Les gestes de la réception, face observable de la perception

La première forme de relation entre l'organisme et son milieu, condition de tout développement cognitif, est la perception. Le fait que le monde soit perçu, est un phénomène subjectif. Du point de vue d'un observateur extérieur, l'organisme *reçoit* des stimulations ; on peut donc aussi bien parler de "réception", comme le fait Jousse à la suite de Janet. Il faut remarquer que l'organisme reçoit beaucoup plus que ce qui est perçu consciemment. Ces stimulations ne sont pas les objets extérieurs en eux-mêmes. L'organisme reçoit plutôt de l'énergie sous différentes formes : de l'énergie lumineuse, de l'énergie mécanique (vibrations sonores de l'air, pressions tactiles, accélérations). Je ne sais ce qu'on peut dire dans le cas de l'odorat et du goût.

### 1. Orientations scientifiques de Jousse

Voici des extraits du *Style Oral* sur ce thème. Jousse y rassemble des citations de savants qui correspondent à son expérience et sa connaissance du réel. Il corrige ou ajoute entre crochets des termes permettant d'unifier ces observations.

« Une explosion fait tressaillir des pieds à la tête. La moindre sensation nous donne une secousse identique quoique invisible : si nous ne la sentons pas toujours, cela tient à ce qu'elle est trop fine ou que notre sensibilité ne l'est pas assez. » (James, *Principles of psychology*, II, New York, p. 372). La psychologie « a alors pour objet l'étude de la conduite, [de la gesticulation] des hommes, l'étude des mouvements [gestuels] partiels, des attitudes générales ou des déplacements d'ensemble par lesquels l'individu réagit aux actions que les divers objets environnant exercent sur lui. La psychologie doit décrire ces réactions, [ces gesticulations], les classer et en découvrir les lois. » (Janet, in *Traité de psychologie*, Dumas, 1923)

« Sous divers noms, réflexes, [...] tendances, automatismes, instincts, habitudes, [...] bien des auteurs ont mis en évidence l'existence, chez l'individu vivant et pensant, de dispositions à réagir toujours de la même manière à certaines modifications produites à la surface du corps. Nous appellerons "réception" cette modification particulière du corps qui sert de point de départ et "action [gestuelle", "gesticulation"] l'ensemble des mouvements réactionnels. » (Janet, id.)

« Pour caractériser une tendance [gestuelle], il faudrait pouvoir décrire avec précision les caractères de la réception, sa nature, son intensité, sa complexité, l'endroit du corps sur lequel elle doit se produire, etc. et l'ensemble des mouvements simples ou complexes qui constituent l'action, [la gesticulation] » (Janet, id.)

La principale difficulté est de disposer d'appareils d'observation suffisamment fins pour enregistrer ces gestes imperceptibles. Les caméras sont déjà un progrès que saluait Jousse, dans le cas des gestes corporels macroscopiques. Leur enregistrement est préférable aux notes écrites et codifiées d'observation des gestes, comme l'avait proposé Birdwhistell avec la kinésique (Feyereisen, 1985, IV.1). On peut ainsi filmer le nourrisson, dont le geste le plus fréquent est de *saisir*, avec les mains, voire les pieds, encore souples. Par analogie, on peut dire aussi qu'il saisit avec les yeux, avec les oreilles. (Ne parle-t-on pas de "capture visuelle" ?)

## 2. La réception chez le nourrisson

Mehler et Dupoux, dans *Naître humain* (1990), font une synthèse des études cognitives sur le nourrisson. Celles-ci ont gagné en précision par la mise au point de méthodes expérimentales : la préférence visuelle entre deux objets est mesurée par la durée de la fixation sur chacun d'eux ; pour connaître l'état de veille et d'attention du nourrisson, on mesure l'amplitude et la fréquence du geste réflexe de succion. Une stimulation nouvelle augmente la succion, puis après un certain temps, le nourrisson s'habitue, sa vigilance baisse, le taux de succion diminue. De cette manière, on peut savoir si le nourrisson est capable de distinguer deux stimulations assez proches. Si c'est le cas, la seconde déclenchera une réaction à la nouveauté augmentant l'attention.

- De cette manière, on a découvert que l'acuité visuelle du nourrisson n'atteignait celle de l'adulte que vers un an, du fait de la maturation physiologique des mécanismes oculaires (Mehler et al. p.74). Nous en sommes à ma connaissance au même point que Jousse quand il disait dans un cours à la Sorbonne le 26/3/1931 : *L'enfant a « des gestes oculaires d'une complexité tellement déroutante que nous n'avons pas encore inventé l'appareil pour en saisir les fluides gesticulations. »*

- En revanche, l'ouïe est excellente dès la naissance. Les gesticulations auriculaires de l'oreille interne sont particulièrement difficiles à atteindre. Les tests pratiqués se basent jusqu'à présent sur les réactions observables de l'extérieur à l'audition de sons.

- Les travaux expérimentaux de la psychologue E. Spelke montrent que le monde visuel des nouveaux-nés semble être un monde peuplé d'objets, non un chaos sensoriel, comme peut l'être une image informatique, juxtaposition de pixels colorés. Ils ne perçoivent pas d'abord les objets comme des unités régulières dans leur forme ou leurs couleurs. *« Les enfants groupent ensemble des surfaces qui se touchent et bougent en même temps, car ils conçoivent le monde comme constitué d'unités qui ont une cohésion interne et qui sont déplaçables les unes par rapport aux autres. »* (Mehler, p.126) *« Les bébés distinguent les objets tant physiques que psychologiques sur la base de critères concernant le mouvement. Les objets physiques ne sont en mouvement que si l'on agit sur eux. Les objets psychologiques, au contraire, se mettent spontanément en mouvement et s'arrêtent de leur propre chef. [...] Quand un bébé voit un objet qui est à la fois autopropulsé et dirigé vers un but, il l'interprète immédiatement comme intentionnel. »* (Premack, 2003, p.29)

De nombreuses voies de recherches sont ouvertes pour étudier la perception du point de vue du geste.

## 3. La catégorisation

Il s'agit d'un mécanisme cognitif fondamental : comment réussir à regrouper la multitude des choses perçues dans des "catégories" suffisamment stables et pertinentes pour adapter son comportement à l'environnement ? Il est nécessaire à l'enfant mais aussi à tout animal, qui doit connaître son environnement pour vivre. Pour le dire très simplement : *« Un chien sait reconnaître un chat, un oiseau distingue parfaitement un serpent d'une branche d'arbre. »* (J.F. Dortier, p.115). Comment le fait-il ? On peut probablement trouver plus facilement une réponse en ce qui concerne les



humains. Du fait de la nature de nos mécanismes récepteurs, Jousse considère qu'il est inévitable que nous "hominisions" l'univers : « *Les choses sont en moi, elles font des gestes, ce n'est pas dans les choses que je les connais. [...] Nous ne connaissons que nos gestes. On ne sait pas ce que sont les choses en elles-même, alors nous prenons des entités que nous considérons comme faisant des gestes.* » (cours Lab. 5/1/1935)

Percevoir qu'un être appartient à une "catégorie" ("chien" ou "peuplier") consisterait donc à percevoir qu'il est porteur d'un geste plus saillant, caractéristique, commun à tous les êtres de sa catégorie. Jousse l'appelle le *geste* ou l'*action caractéristique* propre à cette chose. Celle-ci n'est pas séparée, elle interagit : elle est à l'origine d'actions habituelles sur d'autres êtres. Ce sont ses *actions transitoires*. De nombreuses expériences de psychologie du développement portant sur la perception des enfants passent sans doute à côté d'observations importantes ... car les tests sont réalisés avec des animaux en peluche, non avec des êtres vivants et agissant.

Comment ce mécanisme peut-il fonctionner ? La catégorisation nécessite que la gesticulation des organes récepteurs, caractéristique d'une catégorie d'êtres, soit conservée, laisse d'une certaine manière une "trace" dans l'organisme qui se renforce avec les expériences sensibles. On parle en général de "représentations mentales" qui seraient "stockées en mémoire" dans le cerveau, en attendant d'être "activées" lors de la perception d'un être correspondant à cette représentation. On utilise le mot "représentation" pour désigner cette entité interne correspondant aux réalités externes expérimentées par le sujet (cf Représentation, in Houdé). Les "représentations" formeraient un modèle intériorisé de l'environnement du sujet et de ses interactions avec lui. En réalité, ce mot pointe notre ignorance de ce qu'est la nature de ces "représentations".

#### **4. Le rôle du cerveau en question**

Un point qui semble acquis pour les sciences cognitives contemporaines, est la localisation des "représentations" dans le cerveau. Les neurosciences sont aujourd'hui centrales dans ce champ de recherches. On met rarement en doute que le cerveau soit en quelque sorte l'organe de la cognition. On n'hésite pas à faire le raccourci en disant : *le cerveau perçoit, construit des catégories perceptives...* et en faisant abstraction des interactions permanentes du cerveau avec le reste de l'organisme. Marcel Jousse, en partant du geste, a été amené à remettre en cause ce neuro-centrisme radical, déjà fort présent au début du 20<sup>e</sup> siècle. C'est un a priori qui oriente les recherches et leur méthodologie.

Ces dernières années, le grand intérêt suscité par le fonctionnement du cerveau a permis la mise au point de nouvelles techniques d'observation de l'activité cérébrale. Le changement décisif est le passage de l'observation anatomique, "cartographiant" les zones du cerveau, à l'observation fonctionnelle. On peut désormais observer quelles zones du cerveau sont plus activées lors de la réalisation d'une certaine tâche. Il ne s'agit pas de renier ces progrès inestimables, permettant une étude moins statique du fonctionnement cérébral.

Il y a lieu de s'interroger en revanche sur la portée et l'interprétation qui est faite de ces résultats, concernant la nature de la cognition. Pour étudier un processus cognitif, on utilise la neuro-imagerie ; mais on n'envisage rarement, jusqu'à présent, de mesurer l'activité d'autres parties de l'organisme qui pourraient être impliquées dans ce processus. Sur ce point, Jousse cite volontiers son maître Pierre Janet, par exemple son cours du 15 avril 1926 (E.A. 8/11/1937). Là où Janet parle d'*action*, on peut étendre et parler de *geste* en général.

« *Au fond, qu'est-ce que le cerveau ? Ce n'est pas du tout l'organe de l'action. L'action ne dépend pas du cerveau. [...] Un cerveau séparé de l'être vivant est incapable de pensée et d'action. Le cerveau est l'un des éléments d'un circuit extrêmement complexe que nous appelons l'action ; lorsque le cerveau est séparé du muscle, il n'y a plus d'action [...] l'action dépend à la fois du cerveau et du muscle.* »

En toute logique, les gestes microscopiques doivent entraîner simultanément une activation neuronale et une activité musculaire. On s'est peu préoccupé jusqu'à présent de mesurer la seconde.

« *L'activité psychologique est une activité d'ensemble et non pas une activité locale. Ce n'est pas le cerveau qui détermine l'activité psychologique, il ne fait que la régler.* » (Janet, id.)

À partir du moment où le cerveau n'est plus considéré comme une machine biologique de computation, il devient nécessaire de se demander comment s'intègre son activité régulatrice locale à l'activité gestuelle globale de l'organisme — cela implique que les états mentaux ne soient pas simplement mis en correspondance avec des états cérébraux, mais avec des états gestuels globaux.

Des résultats expérimentaux vont dans ce sens : la durée d'une action mentale est la même que la durée mise pour exécuter réellement cette action. Ce résultat a été reproduit dans de multiples expériences (Jeannerod, 2002, p.147). La neuro-imagerie indique : « *des tâches mentales d'imagerie motrice produisent, alors que le sujet n'effectue aucun mouvement [apparent !], l'activation des zones motrices du cortex cérébral.* » (id. p. 148)

Des expériences de stimulation électrique du cerveau peuvent soutenir la thèse que le cerveau ne serait qu'une sorte de "commutateur", un "régulateur" des gestes, et pas leur unique centre. Ces stimulations provoquent des séquences de gestes coordonnés : par exemple chez l'animal, on peut déclencher le léchage, le grattage, chez l'anthropos des gestes usuels, comme le geste de brosser ses vêtements de la main, et même de courtes phrases. Jeannerod (1998, p.151) explique, la stimulation « *ne crée pas les contractions musculaires qui composent la réponse : elle donne plutôt l'impression de libérer un ensemble préétabli de contractions.* » (je souligne). Alain Berthoz consacre un chapitre entier à ces "synergies motrices", phénomènes de coordination par le système nerveux de muscles travaillant (*ergos*) ensemble (*syn-*). Elles surprennent les chercheurs : étudiant un geste du bras entier, ils s'attendaient à une activité multiple de neurones liés à chaque articulation. « *Au contraire, ils découvrirent que le cortex s'intéressait au mouvement d'ensemble, à la trajectoire complète du membre.* » Autre exemple chez le chat : les neurones activés par les récepteurs tactiles des moustaches, de la bouche et des pattes avant sont regroupés... ce qui correspond au geste de

nettoyage du museau ! On peut faire l'hypothèse que l'anatomie cérébrale est organisée en fonction des gestes utilisés, pas de gestes élémentaires de trajectoire géométrique.

### 5. Le jeu et le rejeu des gestes, alternative aux “représentations” ?

Nous nous rapprochons peut-être de pouvoir donner un contenu aux “représentations mentales” issues de la perception, nécessaires pour la catégorisation et donc la reconnaissance, la mobilisation de connaissances adaptées à une situation.

Nous pouvons introduire la notion de *jeu*, très présente chez Jousse pour comprendre ce qui est à l'oeuvre lors de la réception. Un sens de “jeu” est celui d'un mouvement aisé, régulier d'un organe ou d'un mécanisme. On peut dire avec Jousse que les organes des sens *sont joués* par les stimulations du monde extérieur, ou encore qu'à travers eux, *des gestes sont montés* dans l'organisme. Formuler les choses de cette façon permet aussi de se poser la question de la plus ou moins grande *souplesse* des organes récepteurs et de l'organisme en général. On parle par exemple d'une certaine “plasticité” du cerveau après la naissance, qui se réduit ensuite. Beaucoup reste à découvrir sur ces questions.

Il n'y a pas de représentations “abstraites” stockées dans le cerveau sous une forme codée, comme dans un ordinateur. Il pourrait y avoir des gestes qui se sont joués dans l'organisme, et qui peuvent *rejouer* ensuite. Entre représentation stockée puis activée, et geste joué puis rejoué, il y a tout l'écart du statique au dynamique, de la mécanique morte au mécanisme vivant. Chez les animaux et les humains, beaucoup de gestes ne sont pas montés par l'expérience, mais sont inscrits dans le patrimoine biologique de l'espèce. Pour le bébé, le geste de têter est déjà monté dans son organisme à la naissance. Dans chaque situation, les stimulations de l'environnement entraînent des rejeux qui aboutissent en conduites adaptées. Tentons la reformulation hypothétique d'un exemple.

Le passage d'une mouche induit chez la grenouille un jeu oculaire caractéristique (ou “stimulation visuelle”), déclenchant un rejeu adéquat (une “représentation”), amplifié dans le geste de gober avec la langue. Dans cet exemple, le rejeu est parfaitement automatique. Mais il peut ne pas l'être à ce point, par exemple pour résoudre un problème, tel le rat dans un labyrinthe de laboratoire. Dans ce cas, il se produit un apprentissage, qui serait un *montage de gestes*.

En posant le problème en ces termes, la question du rapport entre représentation et action ne se poserait plus. Un rejeu microscopique est de même nature que le geste macroscopique qu'il déclenche. Seule l'échelle diffère.

Face à un objet, le rejeu peut servir de plusieurs façons. Ce peut être un rejeu qui permet la reconnaissance de l'objet (recognition) et de mobiliser des connaissances sur cet objet ; un rejeu de savoir-faire, qui permet de se servir de cet objet. Seules des études expérimentales précises avec des appareils enregistreurs adaptés pourront permettre de confirmer et, le cas échéant, d'aller plus loin sur cette voie.

## 6. Le jeu récepteur chez les anthropoïdes et les anthropoï

L'équipe italienne de G. Rizzolatti a découvert dans le cortex prémoteur de singes macaques ce qu'on appelle désormais des "neurones miroir". Ils observaient des neurones s'activant lors de la saisie d'objets (des morceaux de nourriture) avec un geste bien spécifique de la main, correspondant à une position précise des doigts. Ils ont été frappés de constater, que certains de ces neurones étaient également activés, lorsque l'animal observait sans bouger ce même geste de saisie, réalisé par un expérimentateur, mais pas si l'expérimentateur faisait un geste différent. Jeannerod interprète ce résultat : « *Dans le cas où l'animal voit le mouvement mais ne l'exécute pas, l'activité du neurone simule l'action observée.* » (2002, p.217) Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas de n'importe quel mouvement, mais d'un mouvement que le singe a déjà exécuté plusieurs fois. Nous pourrions dire, *l'activité du neurone indique que le geste observé est rejoué de façon esquissée dans l'organisme.* Pour en être sûr, il faudrait d'autres observations, moins centrées sur quelques neurones localisés.

Le terme de *simulation* est aussi utilisé par Berthoz à ce sujet, même s'il reconnaît qu'il ne le satisfait pas entièrement. Ce mot renvoie à la métaphore du simulateur, qui reproduit de façon artificielle un mécanisme, par exemple un simulateur de vol. Jousse de son côté utilise uniquement le terme de "simulation" pour une action humaine intentionnelle de masquer, dissimuler une attitude mentale en jouant extérieurement une attitude différente. Les machines de simulation numérique n'existaient pas alors.

La découverte des "neurones miroir" est corroborée par des observations plus globales en neuro-imagerie. La région du cortex cérébral contrôlant l'exécution des mouvements s'active pendant l'observation de l'action. « *Cette activation est certes moindre que pendant une action exécutée, mais elle concerne la même zone anatomique.* » (Jeannerod, 2002, p.154) Elle concerne des réseaux de neurones qui s'activent simultanément. Un geste exécuté et un geste observé font jouer des réseaux neuronaux non identiques mais en partie confondus. Il serait intéressant d'observer avec des appareils adaptés, si un jeu musculaire correspondant au geste observé, n'existe pas de façon esquissée, en même temps que le jeu neuronal. Ces découvertes doivent être approfondies avant que nous puissions réellement tirer des conclusions sur le jeu récepteur, ce qu'il y a de commun et de différent entre les singes et les humains.

Une étude de Pascalini et Jeannerod (2002, p.150) portait sur des sujets observant sur un écran, un acteur en train de courir sur un tapis roulant. Lorsque le coureur augmentait sa vitesse, les sujets se mettaient automatiquement à respirer plus vite. Ce phénomène n'aurait guère de raison d'être si la vision fonctionnait via un système neuronal de traitement de l'information visuelle. On remarque ainsi que le jeu oculaire entraîne un jeu global de l'organisme, puisque la respiration est affectée, et pas seulement l'ensemble oeil-système nerveux. Jousse avait constaté ce phénomène de passage d'un jeu local à un jeu global, qu'il désignait avec le terme d'*irradiation* des gestes. Ce phénomène a été très peu observé jusqu'à présent.

Des observations expérimentales surprenantes, concernant la reconnaissance de la marche, sont à expliquer. Des diodes lumineuses ont été fixées sur les articulations d'un sujet plongé dans le noir. De son geste de marche, on ne voyait que quelques points lumineux se mouvant d'une façon coordonnée. Des enfants de trois mois distinguaient très bien entre ce mouvement naturel et le mouvement résultant de l'inversion de l'image, tête en bas. Des adultes peuvent reconnaître ainsi la démarche d'un homme et celle d'une femme ; ils reconnaissent celle d'une personne connue parmi un groupe d'inconnus. Mais le plus important : les sujets reconnaissent en moyenne mieux leur propre démarche que celle des autres, alors qu'il est rare de se voir marcher ! (Bonnet, *Les 3 étapes de la perception*, in Dortier)

Mehler et Dupoux (p. 154-156) concluent : « *Il faut donc supposer l'existence d'une représentation du schéma corporel humain.* » On pourrait aussi bien s'intéresser au fonctionnement du système vestibulaire, dont le jeu gestuel objectif permet subjectivement de connaître la position de son corps dans l'espace, à chaque instant (Berthoz, 1997). On passerait ainsi directement du geste observé au geste exécuté, sans nécessité d'une représentation abstraite du corps.

On peut tenter d'explicitier ces observations ainsi : lorsque nous regardons la démarche d'autrui, elle est jouée en nous, du fait de l'irradiation de notre gesticulation oculaire. Grâce au mouvement des diodes lumineuses, nous recevons le geste caractéristique de la marche, voire celui d'une démarche spécifique connue. Ce jeu récepteur oculaire déclenche un rejeu microscopique, ce qui permet d'identifier la démarche. Et on identifie bien mieux sa propre démarche, car on exécute soi-même ce geste ; la réception vestibulaire joue pleinement, et donc il n'y a nul besoin, pour connaître ce geste, de le jouer intérieurement à partir du jeu oculaire.

## **Conclusion intermédiaire :**

Jusqu'à présent, on a largement fait abstraction des incessants mouvements animant les êtres vivants, dès qu'on a cherché à comprendre les aptitudes cognitives animales et humaines. Les mouvements ont longtemps été associés au seul modèle mécaniste du réflexe. Par opposition, le cerveau est vu comme le centre de toute opération cognitive, faite d'un traitement logique de l'information. Les recherches sur les gestes sont restées en marge et se sont limitées par certains postulats discutables.

Jousse propose une approche fondée sur l'observation des gestes, c'est-à-dire de tous les mouvements qui se jouent dans l'organisme humain, à toutes les échelles. Cette observation doit nous permettre d'y trouver les caractéristiques de tout mouvement vivant : il y a transformation de l'énergie, et son intensité varie au cours du geste. Le geste peut être étudié du point de vue de sa rythmicité. L'organisme formant un tout sans séparations, tout geste a potentiellement des conséquences globales sur celui-ci. Le geste est constitué biologiquement d'un ensemble complexe

musculaire et nerveux non-dissociable, alors que *l'information* est considérée séparément vis à vis de son substrat biologique. Dans cette perspective, la cognition résulte d'une activité d'ensemble, donc le cerveau n'en est plus l'organe, mais il est seulement un régulateur, certes indispensable, de cette activité.

Voici, formulée sous la forme d'hypothèses, un possible prolongement en sciences cognitives des choix épistémologiques et observations de Jousse :

“ La perception subjective correspond objectivement au jeu d'organes récepteurs. Leurs gesticulations sont porteuses de sens pour l'organisme : elles permettent de connaître le monde extérieur et d'y agir de façon adaptée. Les gestes montés dans l'organisme dès la naissance, ou par apprentissage, y rejouent à différentes fins (reconnaître un objet, le manier, etc.), et avec une ampleur variable selon les circonstances, du geste esquissé au geste amplifié et exécuté. Ce jeu peut se dérouler à des degrés variables, entre une totale automaticité, et une direction consciente. Les “états” internes, souvent appelés “représentations”, sont constitués de gesticulations dynamiques susceptibles de rejouer. Ils ne relèvent pas seulement d'une activité cérébrale. ”

Ces deux premières parties ont posé les bases de l'approche jousienne, et ont montré leur application à l'étude de la réception / perception, phénomène commun à l'anthropos et autres animaux. Il faut remarquer que Jousse ne s'est pas intéressé à la cognition en général, mais spécifiquement au fonctionnement cognitif de l'anthropos, à la “Mécanique humaine”. Ma présentation propose une extension de l'étude du geste à toute cognition, y compris animale. Chez les animaux, je suggère qu'on parle de geste pour désigner certains mouvements, qui sont porteurs de sens pour l'organisme, “d'information”, en employant le sens non scientifique du mot. Mon objectif serait ainsi que puisse se développer une alternative au paradigme informationnel.

On pourrait dire à présent : « et l'Homme dans tout cela ? À présent, laissons tomber les gestes, il faut s'occuper des choses sérieuses : l'intelligence conceptuelle et symbolique, les métareprésentations, le langage, la logique formelle, les mathématiques ! »

Bien d'autres que Jousse ont reconnu dans le développement de l'enfant un premier stade, dit *sensori-moteur*, ou pourquoi pas “gestuel”. Mais il semble y avoir un gouffre entre ces phénomènes gestuels, et les fonctions cognitives supérieures.

On peut citer Jean Piaget : « *l'intelligence sensori-motrice tend à la réussite et non pas à la vérité.* » « *c'est une intelligence purement vécue et non pas pensée. Son domaine étant délimité par l'emploi des instruments perceptifs et moteurs, elle ne travaille que sur les réalités elles-mêmes.* » (*La formation du Symbole chez l'enfant*, 1989, p.252)

En réalité, c'est dans l'esquisse d'une étude des facultés cognitives spécifiquement humaines, que je vais pouvoir montrer, à quels résultats intéressants Jousse est parvenu, grâce à sa perspective de recherche originale. L'intelligence dite symbolique ne pourrait-elle pas également fonctionner à partir de jeux et rejeux de gestes ?

### Partie 3 : le propre de l'anthropos, le mimisme ; rendre présent de l'absent

« D'où viennent toutes ces singularités qui font de l'homme à la fois un Homo faber, producteur d'outils, un Homo loquens, doté du langage, un Homo religiosus, adorateur de dieux, un Homo fabulator, inventeur de mythes et de contes, un "animal social" obéissant à des lois et des valeurs, un artiste, un savant ? » (p.352) Dans *L'homme, cet étrange animal*, Dortier passe en revue les explications proposées dans le passé à la spécificité humaine : la raison, la conscience, le langage, la culture, etc. Il constate qu'elles ne sont plus satisfaisantes. Puis, à partir d'un état des lieux de nos connaissances, il avance une hypothèse : « L'Homme est une véritable "machine à idées" » (p.114). Se basant sur les travaux de psychologie comparative homme - singe, il utilise le terme de *métareprésentations* pour désigner les "idées humaines" : elles ont en effet la spécificité de pouvoir être présentes à l'esprit indépendamment de la présence de l'objet représenté. Cette définition renvoie à une expérience quotidienne : « nous pouvons "penser" à un chat sans qu'il y ait besoin de l'avoir sous les yeux. » (p.353) Rendre présent mentalement ce qui est absent de la perception immédiate : « Et si c'était cette même aptitude à créer des mondes intérieurs qui était tout à la fois le moteur du langage, de l'imagination, des techniques, de l'art, et des connaissances de toutes sortes ? » (p.114)

Comprendre cette aptitude fondamentale humaine fut le coeur des recherches de Jousse sur la "Mécanique humaine". Je vais maintenant introduire à ce qu'il a découvert de plus essentiel au sujet de cette aptitude, qu'il a appelée *le mimisme humain*. La nouveauté de sa découverte a justifié la formation d'un néologisme, pour éviter toute confusion. Mais en un sens, c'est une nouveauté vieille comme l'anthropos... En effet, Aristote par exemple, avait déjà identifié cette aptitude. Le terme de *mimesis* a longtemps été traduit par "imitation". Jousse propose sa traduction de la célèbre phrase de *Poétique*, IV, 2 :

« L'Homme est le plus mimeur de tous les animaux et c'est par le Mimisme qu'il acquiert ses premières connaissances. » (Lab. 15/12/1938)

La question de la terminologie a ici toute son importance, si l'on veut savoir de quoi l'on parle.

*Le mimisme n'est pas le mimétisme*. Je n'utiliserai pas le mot 'mimétisme' dans son sens second d' "imitation involontaire". Pour plus de clarté, je préfère réserver ce terme à un mécanisme zoologique, génétiquement déterminé, qui permet à l'animal de devenir semblable par l'apparence au milieu environnant ou à une autre espèce, afin de se défendre des prédateurs.

*Le mimisme n'est pas à l'origine des mimiques*. Je limiterai les "mimiques" aux réactions émotionnelles biologiquement déterminées, gestes stéréotypés, de nombre limité, du visage et du corps qui se déclenchent du fait de la peur, du dégoût, etc. Pour ne pas mélanger des phénomènes profondément différents, je ne parlerai pas de mimiques pour désigner les gestes expressifs qui accompagnent ou remplacent le langage oral, par exemple chez les sourds-muets.

J'aborderai également la différence entre le mimisme et l'imitation. Ils se situent à deux niveaux différents: le mimisme pour Jousse est un mécanisme humain profond, il est permanent et inconscient, alors que l'imitation est une action circonscrite dans le temps, sous contrôle de la volonté.

### **A. L'éveil du mimisme chez l'enfant**

« *Vers l'âge de deux ans, la pensée de l'enfant se démarque de celle des grands singes en ce qu'il devient capable de créer un monde intérieur. Auparavant, le petit enfant vivait dans un monde circonscrit à "l'ici et maintenant", le monde de ses besoins immédiats et des sollicitations directes du milieu.* » (Dortier, p.358).

C'est cette phase du développement que Piaget et Inhelder avaient présentée en parlant de l'émergence de la "fonction sémiotique ou symbolique" (1966, chap. 3).

« *Malgré l'étonnante diversité de ses manifestations, la fonction sémiotique présente une unité remarquable. Qu'il s'agisse d'imitations différées, de jeu symbolique, de dessin, d'images mentales et de souvenirs-images ou de langage, elle consiste toujours à permettre l'évocation représentative d'objets ou d'évènements non perçus actuellement.* » (p.72)

Dans le *Style oral*, première synthèse et programme de recherche de Jousse en 1925, le terme de *mimisme* n'apparaît pas encore, il parle de "gestes mimiques". Il est significatif qu'on y trouve en incipit le célèbre texte de Saussure qui annonce une nouvelle science baptisée sémiologie (du grec *semios*, signe). « *Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent.* » Les lois générales de la sémiologie, dit Saussure, devront s'appliquer à la linguistique, dont elle sera une partie. C'est vers la réalisation de ce projet que nous conduit Jousse, mais d'une façon différente des autres tentatives faites.

Que se passe-t-il, à ce moment crucial où l'intelligence de l'enfant se sépare définitivement de celle des autres primates ? En temps normal, il est difficile de l'observer : dès sa naissance, par tous ses organes récepteurs, l'enfant reçoit des gestes innombrables, en continu. Son développement est graduel. On ne sait ce qui, précisément, déclenche l'apparition de nouvelles aptitudes. Le seul moyen de le comprendre, c'est de pouvoir contrôler ce que l'enfant reçoit, de pouvoir observer ce qu'il en fait : Jousse propose de partir d'un « *composé humain qui n'a que le geste pur, qui n'a de contact avec l'extérieur que par le toucher* » (Lab. 19/12/1934). Il s'est intéressé au cas de deux enfants proches de ce modèle, Marie et Marthe Heurtin, nées sourdes et aveugles. Il les a rencontrées et a échangé avec elles, alors qu'elles étaient devenues adultes. Deux fonctions sensorielles importantes étant inopérantes, le toucher, surtout via leurs mains, était leur principal moyen de relation avec le monde extérieur, secondairement le goût et l'odorat. Il est concevable que le toucher puisse jouer ce rôle important, car il se combine avec les mécanismes de proprioception (perception de son propre corps, de sa place dans l'espace, de ses propres mouvements, etc.).



Ce cas est peu connu malgré tout l'intérêt qu'il représente. Un récit en a été publié, aujourd'hui indisponible : *Ames en prison. L'Ecole française des sourdes-muettes-aveugles et leurs sœurs des deux mondes.* de Louis ARNOULD, Paris 1910, G. Oudin & Cie Editeurs. Gaston PARIS, professeur au Collège de France, a publié un article qu'il faudrait retrouver : *Le Correspondant* du 25 décembre 1908, p. 1171-1184. Je rapporte donc ici les descriptions et interprétations de Jousse.

Il décrit d'abord Marie Heurtin comme "une sorte de limace", restée les premières années de sa vie dans une existence seulement animale : elle se montrait capable de gesticuler et de se déplacer, de se nourrir, d'avoir des réactions émotionnelles. Rien ne témoignait d'une quelconque "fonction sémiotique" chez cette enfant. A l'âge de dix ans, en 1895, elle a été placée à l'école française des sourdes-muettes-aveugles à Larnay près de Poitiers, institution tenue par des religieuses, les Soeurs de la Sagesse. Une religieuse, soeur Sainte Marguerite, a été son éducatrice pendant plus de dix ans. Voici comment cette femme est parvenue, intuitivement, à développer chez Marie Heurtin cette faculté fondamentale que Jousse appelle le *mimisme*, lui permettant ensuite d'apprendre à parler, lire et écrire en braille.

### **1. La réception et l'enregistrement d'un mimème inconscient**

On donne à l'enfant un oeuf. Elle le prend, perçoit par les mains la forme de l'oeuf. Cette forme est jouée, mimée en elle. Si on prend le mot dans son sens étymologique, on peut dire qu'elle est *in-formée* par l'oeuf. Le geste caractéristique de ses mains mimant la forme de l'oeuf, "l'ovoïdant", se joue en elle inconsciemment. De même, tout ce qu'elle avait découvert auparavant par le toucher s'était joué de cette façon. Il est plausible que ce phénomène soit analogue à ce qui se passe avec la vision, dès la naissance d'un enfant voyant : la forme et les mouvements des objets vus seraient mimés microscopiquement en lui par l'intermédiaire du jeu oculaire.

L'anthropos est modelé par le réel ambiant : les gestes s'enregistrent, ils sont perdurables, car susceptibles de rejouer, de se 'reproduire'. La métaphore de la *conception* correspond à cela : dans la conception biologique, les deux gamètes se réunissent, puis ne font plus qu'une chose, qui se développe continument, qui n'interrompt plus son mouvement.

« Pour ne pas prendre ce mot [conception] qui a été adopté par les métaphysiciens, nous en avons pris un autre qui rajeunit le geste tout en étant, au fond, le même : c'est le mot Intussuception qui veut dire qu'en nous [intus] est reçu [suscipere] le geste qui se fait hors de nous. [...] De même que nous avons dans la rencontre normale de l'élément mâle et de l'élément femelle la Conception, sans qu'on puisse empêcher quoi que ce soit, de même quand vous avez la rencontre du geste extérieur avec cette réceptivité du Composé humain, vous avez Intussuception. Cela se fait en nous, sans nous, malgré nous. (cours E.A. 6/12/1937) Ce terme biologique désigne le mode d'accroissement des êtres vivants, s'effectuant par l'intégration d'éléments extérieurs dans l'organisme. Les plantes comme les animaux prennent en eux des nutriments, qui deviennent ainsi une partie de ces êtres vivants et sert à leur développement. C'est une interaction fondamentale entre les organismes et leur environnement. Jousse utilise aussi la métaphore de l'amibe. Tel ce souple unicellulaire, l'enfant intussuceptionne : il

saisit les actions extérieures par ses organes récepteurs (mains, yeux, etc.) et les intègre en lui sous la forme de gestes qui miment ces actions.

Par une découverte attentive via le toucher, Marie Heurtin a intussuceptionné l'oeuf ; le geste caractéristique, le *mimème* de l'oeuf a été monté avec *attention*, il existe désormais en elle à l'état inconscient. De même, les nourrissons manifestent une grande attention, lorsqu'ils fixent du regard ce qu'ils perçoivent pour la première fois. Le mimème se monte en eux, et par la suite ils reconnaissent cette chose, elle rejoue, donc ils n'ont plus besoin d'y être aussi attentifs. De façon générale, Jousse parle de *mimèmes* pour désigner tous les gestes qui ont été intussuceptionnés grâce au mimisme humain ; cela exclut les gestes innés, identiques chez tous, car leur mise en place n'est pas due à l'expérience sensorielle, mais est issue du développement physiologique normal.

## **2. Le rejeu spontané des mimèmes**

Le rejeu ne se produit pas seulement quand nous reconnaissons ce qui avait été intussuceptionné précédemment, étant de nouveau en présence de cette chose. Il y a aussi un rejeu involontaire qui est spontané chez l'anthropos. Celui-ci n'a pas immédiatement conscience de sa signification.

### **a. à l'échelle macroscopique**

Maratos (1973) a observé que les nourrissons de moins de trois mois jouaient automatiquement les grimaces d'adultes qu'ils voyaient (cf Mehler, 1990 p. 146). Les psychologues du développement A. Meltzoff et K. Moore ont aussi observé les rejeux spontanés. Quand un bébé âgé de quarante minutes voyait un adulte tirer la langue, il tirait aussitôt la sienne. (Premack, 2003, p.51) En présentant un cercle au travers duquel on fait passer un crayon, le bébé tire aussi la langue ! (Jacobson et Kagan, cités par Mehler et al. p.148) Mais certains auteurs associent plutôt ce geste de protrusion de la langue aux mouvements réflexes précoces comme celui de la marche, qui disparaissent à trois mois.

Si on met quelque chose dans la bouche du nourrisson, l'empêchant de tirer la langue immédiatement, il le fera de manière différée dès qu'il sera libre de le faire (Meltzoff 1988, cité par Mehler et al. p.148). Des bébés de quatorze mois copiaient les gestes effectués par un modèle sur des objets nouveaux, même après un délai d'une semaine (Premack p.69).

Cela indique que le rejeu spontané et inconscient du nourrisson a une force contraignante. De plus, il résulte d'un montage durable de gestes, et pas seulement d'une réaction liée à une réception immédiate.

Habituellement, les rejeux spontanés visibles de l'extérieur sont inhibés chez l'adulte, en Occident. Certaines circonstances diminuent cette inhibition. Il suffit de regarder un supporter passionné par un match de football. Il rejoue en miroir de façon tout à fait involontaire les actions qui se déroulent sur la pelouse, celles qui concentrent toute son attention. Pathologiquement, le rejeu spontané peut être totalement désinhibé : c'est le cas des patients souffrant du "syndrome frontal", consécutif à une lésion cérébrale spécifique. Ils réagissent par un rejeu à toute réception, sans

pouvoir s'en empêcher, et sont donc pris dans une distraction permanente : si un objet leur est présenté, ils l'utilisent compulsivement. Si on fait des gestes devant eux, ils les rejouent de façon irrésistible (F. Lhermitte, 1983, cité par Jeannerod, 2002, p. 89).

### **b. à l'échelle microscopique**

Le jeu involontaire microscopique a aussi été pris en considération par Jousse. Pendant la veille, ce sont les pensées qui nous reviennent sans cesse, malgré nous. « *Cela se joue en vous, malgré vous. Nous ne pouvons arrêter la 'coagitatio' [racine de "pensée"], c'est-à-dire le jeu des gestes* » (E.A. 6/12/1937). Pendant le sommeil, ce sont les rêves.

Mais ces phénomènes nécessitent d'abord le développement du mimisme pendant l'enfance. Le cas de Marie Heurtin permet d'assister à l'émergence de l'*intelligence humaine*.

### **3. La prise de conscience, ou *intellection*, du mimème par le jeu à vide**

L'anthropos reçoit et enregistre des gestes, mais le plus important, c'est sa capacité à ressentir ses gestes et à en comprendre le sens. Prendre conscience du sens de ses gestes est nécessaire pour avoir un comportement intelligent ; cette opération peut être appelée *intellection*. Jousse propose d'utiliser un néologisme pour le verbe correspondant à cette action : *intelliger*.<sup>2</sup>

Il nous décrit comment Marie Heurtin a intelligé son premier mimème, c'est-à-dire qu'elle en a compris le sens. Par la suite, quand ce mécanisme d'intellection est mis en place, il peut s'appliquer à tous les gestes qui jouaient spontanément, mais auparavant inintelligemment.

Voici un extrait du cours au "Laboratoire", le 19/12/1934 :

« [La religieuse] avait remarqué que cette petite fille, Marie Heurtin, comme un être qui a des mains, maniait un petit couteau. Tout comme une limace qui ronge les feuilles, cette Marie Heurtin coupait des affaires. [...] c'était simplement un mécanisme gestuel, de même qu'elle se traînait, de même qu'elle crachait, qu'elle mordait, comme n'importe quel animal se saisit de n'importe quoi et l'emporte ou s'amuse avec. Ce sont là des mouvements purement biologiques.

Voyant cette sorte d'attachement biologique à ce petit couteau, la religieuse, délibérément, a pris le petit couteau à la limace, "composé humain" possible.

Rage, fureur, la limace humaine hurlante s'est roulée de colère. De même que quand vous enlevez à un chien son os, il vous saute dessus et il vous mord. **Elle lui a alors redonné le couteau, mais elle lui a fait faire en même temps avec le couteau - écoutez cela - sur la main de l'enfant, le mimème du coupant, le couteau étant essentiellement la chose qui fait le geste de couper. De nouveau, elle lui a arraché le couteau, lui faisant faire à vide le geste de couper ; le coupant.**

L'enfant limace ne fait rien, mais crie encore. On lui redonne le couteau et on lui fait faire le geste de

<sup>2</sup> « nous avons affaire en nous à quelque chose que, jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé ailleurs. C'est l'intellection. Qu'est-ce que c'est ? Nous n'en savons rien. Je ne peux pas vous expliquer cela, ou demandez aux métaphysiciens pour lesquels il n'y a pas de secret ? mais pour moi, je vous dis que je ne peux pas. Il y a là quelque chose de tout à fait particulier à l'Anthropos. Quand je reçois en moi un geste, je sais que je le reçois et je sais que je vous le redonne. C'est cela l'expression humaine. » (E.A. 3/12/1933)

*couper. On lui reprend le couteau. Alors une sorte d'angoisse passe dans cette limace et la limace humaine, de ses deux mains biologiques, fait ceci [geste de couper]. La première expression humaine était tirée. Cette limace avait senti qu'une chose, c'est essentiellement un geste caractéristique. »*

Il y a deux moments dans la prise de conscience de Marie Heurtin: on lui inflige avec le couteau le geste de couper, senti sur l'autre main ; puis on lui fait rejouer le geste de couper, à vide, en l'absence de l'objet coupant. Et alors, d'elle-même, elle rejoue volontairement ce geste, pour signifier le couteau. Par un rejeu à vide, le geste est devenu signifiant (il fait office de *signe*), le mimème est devenu conscient, intelligé. Il devient possible d'évoquer l'objet en son absence, par son geste caractéristique. Il devient possible d'y penser, en jouant intérieurement le geste.

Voilà ce que pourrait être la “machine à idées” soupçonnée par J.F. Dortier... Les “idées” n'existeraient pas... Il n'existerait que des gestes, pouvant être rejoués à vide, c'est-à-dire pour eux-mêmes, de façon signifiante.

*« On s'était aperçu que Marie Heurtin aimait beaucoup les oeufs. Alors la religieuse a pris cela comme second montage. Un jour Marie Heurtin trouve un oeuf dans son assiette. Elle le tâte, rien qu'avec le geste. Puis on l'enlève. Aussitôt, fureur car la fureur est la réaction normale de tout être vivant, c'est la défense ou l'attaque. On lui rend l'oeuf dans son assiette, mais en même temps qu'on le lui fait tâter, on lui fait dans la main le mimème de l'oeuf, le geste caractéristique de l'oeuf : l'ovoïde. On lui donne l'oeuf, on le lui reprend, et alors ce qui avait été comme un éclair dans le cas du couteau, devenait une conséquence gestuelle logique : elle a refait le mimème de l'oeuf et on lui a redonné son oeuf.*

*Le langage humain - donc la pensée humaine par l'intermédiaire pur du Mimisme humain - tout cela s'était créé. Ce fut un jeu relativement facile de trouver les gestes caractéristiques de tous les objets de son milieu.*

*J'ai eu la joie de converser par mimèmes caractéristiques avec Marthe Heurtin pendant une après-midi. C'est peut-être, avec le langage des chefs indiens, ce qui m'a le plus prouvé la justesse de l'anthropologie du geste significatif que j'apporte. » (Lab. 19/12/1934)*

[Marthe, soeur de Marie, souffrant des mêmes handicaps, a été prise en charge plus tard à Larnay, et a suivi le même parcours que sa soeur.]

Je parlerai davantage de ce “langage par gestes” par la suite. Ce qui est important de comprendre ici : la religieuse a dû infliger les premiers mimèmes à Marie Heurtin, la forcer à les jouer à vide, parce qu'elle était aveugle et sourde. Mais chez un enfant voyant, c'est par la vue et l'ouïe que les mimèmes des choses lui sont infligés, sans besoin d'une intervention humaine.

**B. L'unité du mimisme : toutes les opérations dites "mentales" sont des rejeux intelligés de gestes.**

Les phénomènes dits "mentaux" ne relèvent pas d'un esprit séparé (*mens*). Le propre de l'anthropos semble être son aptitude spontanée à prendre conscience de ses gestes, à les rejouer en l'absence des choses.

La nature gestuelle de ce phénomène n'est pas évidente pour nous : les normes de notre milieu social ne nous permettent guère de développer notre expression mimeuse spontanée, faisant participer tout le corps, que Jousse appelle le *mimage corporel et manuel*.

Le langage de la langue, la parole, prend très vite le dessus. Mais la parole est aussi une gesticulation, celle de l'appareil laryngo-buccal ! Elle a la spécificité d'être conventionnelle, elle ne mime pas le réel sonore. J'en parlerai davantage dans la partie IV. Je m'intéresse ici à la pensée non-verbale.

Jousse fait très justement remarquer : « *En face d'un sourd-muet, non encore éduqué phonétiquement, nous nous apercevons que le nombre des sons émis est ridiculement restreint, et il ne viendrait à l'idée de personne, avec ces quelques sons hoquetants, de vouloir faire un langage capable d'exprimer toute l'infinie richesse de nos attitudes mentales.*

*De même, lorsque nous nous trouvons en face d'hommes qui ont été éduqués dans nos milieux et qui, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, ont dû réfréner toute leur spontanéité gestuelle, on se demande comment on pourrait, avec une si éprouvante pénurie de gestes, reproduire cette sorte de projection cinématographique de nos attitudes mentales.*

*C'est pour cela que jusqu'ici la question de l'expression de la pensée par le geste a été très peu étudiée. » (Sorbonne 30/04/1931)*

La solution pour lui a été l'observation au sein d'autres milieux ethniques plus spontanés dans leur expression.

**1. Les rejeux intelligés des mimèmes d'échelle macroscopique**

• ***l'expression des émotions*** - Le rejeu global (par tout le corps) est inhibé le plus souvent. Il n'est donc pas toujours directement perceptible, mais il existe bel et bien en nous. Les rejeux les plus évidents sont ceux de l'expression socialisée des émotions, par exemple le sourire : « *du réflexe facial de la satisfaction et de la joie, nous avons fait le sourire conventionnel que nous utilisons comme un geste sémiologique ; c'était à l'origine une simple réaction mécanique, mais, comme cette réaction légère se produit le plus souvent sous l'influence de la joie, nous en avons fait, par la simple imitation de nous-mêmes le signe volontaire, le geste sémiologique [signifiant] de cette émotion, de cette attitude mentale. » (Style oral, p. 28-29)*

• ***le langage par gestes*** - Nous avons aussi le témoignage des rejeux gestuels, quand le langage nous fait défaut. Qu'est-ce qu'un escalier en colimaçon ? La réponse a de fortes chances d'être courte

: “C’est un escalier qui fait comme ça...”, accompagnée par la main d’un geste de spirale montante. De la même façon, pour communiquer dans un pays étranger dont on ne connaît pas la langue, les gestes visibles sont de nouveau utilisés pour leur valeur signifiante.

À la fin des années soixante-dix, au Nicaragua, une “langue des signes” a émergé spontanément et très rapidement, lorsque de jeunes sourds-muets de naissance ont été regroupés. Ce mode de communication est basé sur des gestes des mains mimant les choses. (Feyereisen et al., 1985, X.2.b.) Jousse, à la fin de la première guerre mondiale, a pu étudier aux États-Unis le système de communication gestuel utilisé par les Amérindiens entre ethnies parlant des langues différentes. Il a été aussi observé par des ethnologues en Amérique du Sud, chez les Bochimans, chez les Aborigènes d’Australie (*Style oral*, p.33-34).

« *Le caractère, en quelque sorte universel, d’un assez grand nombre de ces signes paraît clairement démontré par diverses expériences faites aux États-Unis : le 6 mars 1880, Mallery conduisit au collège national des sourds-muets de Washington, sept “Utes” ; un nombre égal de sourds-muets furent mis en rapport avec ces Indiens, et les uns et les autres, alternativement, mimèrent, soit des signes isolés, soit de véritables récits qui furent ensuite traduits en parole [...]. A part quelques erreurs de détail, sourds-muets et Indiens se comprirent parfaitement.* » (Leroy, in *Style oral*, p.36 - cf Mallery, *Sign Language among North American Indians*, Paris / La Haye, Mouton, 1972-1881).

Jousse propose de préciser notre terminologie concernant les manifestations de la faculté de langage, afin de clarifier les liens qui les unissent (leur commune nature gestuelle) et ce qui les différencie (les organes utilisés) :

Le *langage* désigne au sens propre l’expression grâce à la langue, c’est-à-dire grâce aux gestes de l’ensemble des muscles de l’appareil phonatoire, muscles “laryngo-buccaux”. Cette faculté expressive est basée sur des gestes reçus et conservés en nous, les mimèmes. Le terme le plus large pour parler de cette faculté de “langage” est donc le *mimage*.

Les sourds peuvent posséder leur propre forme de mimage, en s’exprimant non par la langue mais par des gestes manuels. Plutôt que de parler de “langage par gestes”, Jousse préfère parler pour cette forme de mimage, d’un *manuélage*.

• ***l’imitation différée*** - Jousse donne quelques exemples saisissants de rejeu global. Cela nous donne l’occasion de préciser la différence entre le mimisme et l’imitation.

« *J’ouvre les yeux. Devant moi, une locomotive passe. Si je suis normal, en moi je joue la locomotive que nous avons tant de fois jouée lorsque nous étions enfants, avec ce son rythmique qui nous sortait des lèvres sans que nous le voulions. Nous ne voulions pas jouer à la locomotive, cela se jouait en nous...Tous les petits enfants jouent à la locomotive de la même manière... Sauf, quelque fois, lorsqu’ils n’ont vu la locomotive que d’un seul côté. Vous avez alors ce phénomène assez curieux d’un petit garçon qui joue à la locomotive avec un seul bras qui fait le mouvement de la bielle.*» (E.A. 6/12/1937) Ce rejeu est spontané, la volonté n’y intervient pas. « *Vous voyez donc pourquoi*

*je n'emploie pas le mot "Imitation" car il est indispensable de bien distinguer ce qui est spontané de ce qui est rejoué volontaire. Je me surprends en train de faire ce mouvement de bielles. Je saisis mon geste et je le recommence volontairement. Je fais de l'Imitation. »* (E.A. 6/12/1937) Le terme d'imitation, utilisé systématiquement, induit beaucoup de confusion. Jousse clarifie bien les choses en réservant ce terme aux rejoués volontaires, phénomène secondaire par rapport au mimisme, permanent et spontané.

• **Le jeu symbolique et les danses** - Chez le jeune enfant, le jeu global est très présent ; on parle habituellement de jeu symbolique. Il a été abondamment étudié par Jousse, par exemple dans ses cours à l'école d'anthropologie en 1937-38. Pour en montrer toute la richesse, il faut pouvoir le filmer. Il ne se limite pas au rejoué de gestes isolés. Il concerne des interactions, qui s'enchaînent, et forment ainsi des "histoires" complètes. Quand il joue à être le parent, s'occupant de bébé, il y est tout entier, et pas seulement en parole : c'est tout un *mimodrame* qui est composé à partir du rejoué de situations vécues.<sup>3</sup>

• **le dessin et l'écriture** - Le rejoué du corps entier trouve son prolongement dans le rejoué des mimèmes par la main et les doigts, qui restent extrêmement souples. Ils permettent de laisser une trace graphique sur un support, trace que Jousse appelle *mimogramme*. Cela correspond aux dessins de l'enfant comme du peintre, mais aussi aux peintures rupestres. À partir du mimogramme, Jousse propose une explication de l'origine de l'écriture comme décalque de gestes mimeurs : hiéroglyphes égyptiens, caractères chinois, origine des alphabets. Jousse approfondit ces sujets dans ses cours de l'école d'anthropologie :

- en 1934-35, sur l'origine de l'écriture dans le tracé des mimèmes
- en 1936-37, sur le mimisme et l'écriture de l'enfant
- en 1943-44, sur le mimodrame, l'année suivante sur le mimogramme, à la fois chez l'enfant et les peuples dits "primitifs", c'est-à-dire plus spontanés dans leur expression.

• **La mémoire** - Aussi surprenant que cela puisse paraître, la question de la mémoire se pose au niveau des rejoués macroscopiques. En effet, la mémoire ne se réduit pas à une capacité à retenir une liste aléatoire de mots, comme l'étudient de nombreuses expérimentations en psychologie. Dans *La mémoire et le langage*, Christiane Kekenbosch commence par une définition : « *Le terme "mémoire" est communément utilisé pour désigner une faculté mentale permettant de conserver dans l'esprit une quantité de données dont l'une des propriétés essentielles est de pouvoir être accessibles.* » Elle ajoute que c'est un système cognitif dynamique qui régule le comportement. La formulation habituelle fautive d'emblée la perspective : la mémoire serait seulement "mentale" et

---

<sup>3</sup>

De même, c'est selon Jousse un contre-sens de parler de "danses" tribales, ce qui sous-entend un objectif esthétique : ce sont avant tout des mimodrames à vocation pédagogique et spirituelle (cf les cours de 1943-44 à l'école d'anthropologie sur "Le mimodrame chez l'enfant et le primitif"). Plus près de notre culture, Jousse, et à sa suite Yves Beaupérin (2002), proposent une relecture des textes bibliques à partir du concept de mimodrame.

contiendrait des “données”. La dissociation de l’esprit et du corps, purement verbale, resurgit lorsqu’on utilise ces termes. Dans la réalité, on n’observe qu’un composé humain. Le mécanisme de la mémoire n’est pas mental mais psycho-physiologique. Les trois phases identifiées par l’auteur peuvent être reformulées dans une perspective jousienne :

1. une phase d’acquisition des données / de réception des gestes par intussuception
2. une phase de rétention, stockage des données / de conservation des gestes à l’état latent
3. une phase d’activation / de rejeu des gestes

Jousse a pu vérifier à de nombreuses reprises la validité de la loi énoncée par Ribot, qu’il reprend à son compte en la reformulant : “ *Un état psycho-physiologique est d’autant plus facile à faire renaître qu’il entraîne avec lui un plus grand nombre d’éléments gestuels.*” (E.A. 24/01/1938)

Ce n’est pas dans l’étude de sujets occidentaux qu’on peut découvrir le fonctionnement optimal de la mémoire. Elle est réduite du fait de la faiblesse de nos rejeux corporels. Jousse a pu constater chez les Amérindiens la puissance de la mémoire, lorsque le rejeu corporel, au lieu d’être inhibé, est au contraire développé socialement. D’autre part, tout son travail sur la transmission dans les sociétés de tradition orale, converge vers des mécanismes mnémotechniques qui font participer tout le corps. En particulier, le balancement est universellement utilisé par les sociétés de l’oralité pour faciliter la mémoire. Il subsiste actuellement chez les juifs et musulmans lettrés qui entreprennent d’apprendre par coeur les textes religieux.

## **2. Les rejeux intelligés de mimèmes d’échelle microscopique : les “images mentales” n’existent pas**

La nature gestuelle des rejeux microscopiques n’avait pas été mise en évidence jusqu’à présent, car nous ne les sentons pas fonctionner, et il est difficile de les observer. On parle habituellement d’images mentales, le plus souvent visuelles, mais parfois auditives. Jousse, avec d’autres chercheurs de son époque, remet en cause ces termes. Il leur reproche de réintroduire indûment dans la science des conceptions métaphysiques périmées. (cf *Style oral*, IV) Cet héritage, issu de la philosophie grecque, repose sur le primat qu’avait la vue dans la culture grecque. Il en est tout autrement dans d’autres cultures, par exemple la culture hébraïque, où l’ouïe était privilégiée, comme receptacle de la Parole divine.

Une image est un objet extérieur, une illustration ; une impression purement subjective nous fait croire que nous aurions des “images” en nous, copies visuelles du monde extérieur. L’image est un épiphénomène. La seule chose qui existe en nous, observable et enregistrable avec les appareils adéquats, ce sont des gestes : les gestes oculaires, qui jouent lorsque nous voyons quelque chose, peuvent rejouer, nous donnant l’impression de revoir cette chose. C’est le souvenir visuel. Mais de la même façon, quand des gestes auriculaires, ou pituitaires (des récepteurs du nez), etc. se mettent à rejouer, ce sont des souvenirs auditifs, ou olfactifs, ou autres, qui viennent à notre conscience. On



observe d'ailleurs que les aires visuelles du cerveau viennent jouer lors d'exercices de pensée visuelle, par exemple la rotation mentale d'un objet géométrique. (Dortier, chap. V) Ces rejeux permettent également de diriger l'action. Nul besoin de postuler d'énigmatiques "images motrices" pour cela. Avec le terme de "mimèmes", on revient en réalité au sens étymologique : il semble que les termes grecs *mimêsis*, *mimêmata* aient été transposés en latin par *imatio*, *imago*, puis en français par *imitation*, *images*. Le sens visuel des mots, faisant penser à quelque chose d'impalpable, a recouvert la racine grecque *mimos*, indiquant un mime corporel (*Robert historique de la langue française*, 1992, p.1245.)

De même, pour Jousse, l'*imagination* est un terme imprécis, lorsqu'on cherche à étudier et comprendre scientifiquement ce phénomène, car elle peut faire appel à tous les sens : l'imagination ne produit pas des images, elle ne fait que rejouer, en les abrégant et les combinant de façon nouvelle, des mimèmes reçus par les différents mécanismes sensoriels.

Par rapport au rejeu du corps entier, les rejeux microscopiques ont l'avantage d'utiliser bien moins d'énergie. C'est pourquoi ils sont souvent utilisés à la place des premiers. Pour penser à un cheval, nul besoin de le mimer extérieurement, avec tous ses gestes caractéristiques de cheval. Il suffit de laisser faire le rejeu des yeux, complètement automatique. Ce n'est pas nécessairement le rejeu du geste dynamique correspondant à sa façon de se mouvoir. C'est également le rejeu de son geste statique, correspondant à son attitude (voir E.A. 19/11/1934, II). Comme tous ces rejeux, une fois déclenchés, se déroulent automatiquement, ils ne demandent pas d'effort, et par conséquent ils ne développent pas la mémoire. (voir *Le jeu de l'enfant et la mémoire*, E.A. 3/01/1938)

### **3. les rejeux de mimèmes esquissés, à différentes échelles**

Tout état conscient est sous-tendu par des gestes, quelque soit leur échelle. Helen Keller, la célèbre sourde et aveugle, auteur du récit de sa vie, partage ce qu'elle ressentait dans son enfance, avant l'arrivée de son éducatrice qui lui enseigna le langage : « *quand je désirais de la crème glacée, que j'aimais beaucoup, je sentais sur ma langue un goût délicieux (que soit dit en passant, je n'ai jamais retrouvé depuis) et, dans ma main, la poignée de la glacière ; je faisais le geste, et ma mère comprenait que je voulais de la crème glacée. Je pensais et désirais avec mes doigts, et si j'avais fait un homme, j'aurais certainement placé son cerveau et son âme dans le bout de ses doigts.* » (cité dans le *Style oral*, IV p.24)

Comme nous ne sommes pas conscients, la plupart du temps, des gestes qui accompagnent notre pensée, nous croyons qu'elle est dissociée de tout mouvement. C'est pourquoi nous avons tendance à la situer dans le cerveau, indépendamment du reste du corps. C'est ce que fait Dortier, reprenant les conclusions de travaux en neuropsychologie (p.360) :

« *Si l'hypothèse de la machine à idées est juste, on doit pouvoir montrer qu'il existe un centre cérébral unique, clairement localisable et spécifique à l'homme. Ce centre cérébral existe : c'est le*

*lobe frontal.* » Il ne s'agit pas de nier l'importance du lobe frontal chez l'anthropos. Mais il ne faut pas croire que la pensée est constituée de processus neurologiques localisés, qui laisseraient le reste du corps inerte.

Jousse parle à ses auditeurs de la sensibilité qu'il a conservé pour certains de ses gestes esquissés, qui s'enchaînent au fil de la pensée. « *Lorsque je veux penser - car je pense surtout avec mes mains, hélas - et que je veux créer une métaphore ; est-ce que cela va être ramper, ou sautiller, ou planer ? Ma main joue. Oh, elle est microscopiquement joueuse ! Mais est-ce parce que c'est petit que je ne pense pas ?*

*C'est là où nous aurons encore à étudier la question, car toute la Mémoire est là. Car ces gestes esquissés, ce sont des Gestes tout aussi bien que les grands gestes que vous faites avec votre corps tout entier. Tout votre corps, nous le verrons, est sans cesse parcouru par ces Jeux.* » (E.A. 22/11/1937)

Il n'y a pas de rupture mais continuité entre les différentes échelles de gestes. Dans le *Style oral*, Jousse montre toutes les gradations dont sont susceptibles les gestes (IV, p.25), reprenant des citations de Janet.

- l'état de latence est le degré le plus faible, correspondant à une disposition à jouer un geste, qui n'est pas actualisée.

- un second degré d'activation correspond à une actualisation de ce geste, vécue comme une "pensée intérieure". Elle ne modifie pas l'attitude extérieure de façon perceptible, et n'a donc pas d'effet sur autrui. Cependant, ce jeu est assez fort pour provoquer dans le sujet lui-même des réactions gestuelles. L'enchaînement de gesticulations esquissées constitue le flux de la conscience, partiellement spontané, partiellement dirigé.

- le degré le plus important d'activation du geste donne naissance à une action perceptible par autrui. Toutes ces actions seraient le résultat de l'amplification de gestes initialement microscopiques et insensibles.

« *Il y a tous les intermédiaires possibles entre les actions extérieures [ou gesticulations poussées] et ces actions dites intérieures [ou gesticulations esquissées]. [Ainsi, pour la gesticulation laryngo-buccale], les malades nous montrent tous les intermédiaires entre la parole à haute voix, la parole chuchotée, le murmure, le frémissement des lèvres et de la langue, enfin la parole en apparence tout à fait intérieure.* » (Janet, in *Style oral*, IV p. 26)

## C- Une comparaison des facultés de l'anthropos et des anthropoïdes

Le mimisme est la tendance instinctive de l'anthropos à intussusceptionner et à rejouer tous les gestes de l'univers. Jousse nous en expose l'éveil chez l'enfant, ainsi que ses manifestations ultérieures. Cette faculté permet à l'anthropos de gagner une autonomie par rapport à son environnement immédiat. Du fait de la conservation et du possible rejeu conscient de ses mimèmes, l'anthropos ne vit pas qu'en fonction des stimulations extérieures présentes, mais aussi pour une grande part en fonction de ses propres états internes, ou rejeux (affectifs, intellectuels, volontaires). Ils lui permettent de rendre présent les gestes de choses actuellement absentes.

Mais pour affirmer que le mimisme est le propre de l'anthropos, il est nécessaire d'observer les comportements des anthropoïdes, qui révèlent une intelligence certaine. De nombreuses expériences ont été menées sur les aptitudes au "langage" d'animaux. Où sont les limites de cette forme d'intelligence ? Quelle est la différence fondamentale entre le mimisme humain et les aptitudes cognitives des anthropoïdes ? Par contraste, les performances des anthropoïdes peuvent nous indiquer ce qui est le plus profondément humain. En effet, il est toujours difficile de distinguer les constantes anthropologiques du résultat de notre socialisation dans un milieu donné, qui nous apparaît comme "naturel" tant que nous n'avons pas rencontré de milieux très différents du nôtre.

### 1. Le singe n'est pas un animal singeur, il sait refaire une action avec un objet

Ce qu'on a pu réaliser avec de petites sourdes-aveugles, peut-on le faire avec des anthropoïdes ? En 1932, Jousse s'interroge dans un cours sur l'éventualité d'un phénomène analogue au mimisme, chez les anthropoïdes. (E.A. 19/12/1932). Le critère décisif, selon lui, est le suivant : « *Il faudra que nous arrivions (y arriverons-nous ? je n'en sais rien) à faire jaillir hors de sa musculature le sens du mimème, du signe.* »

Marie Heurtin a réussi rapidement à faire le geste de couper, à vide, pour réclamer son couteau. Jousse ne put rien tirer de semblable du chimpanzé Arthur, hôte du Jardin des Plantes à Paris. Il réussit seulement à lui faire frapper dans les mains, après des efforts opiniâtres : frapper des mains, approcher une cacahouète, la retirer, recommencer le geste. Il lui fallut des heures pour que le chimpanzé reproduise ce geste. Mais ce n'est là qu'un apprentissage par conditionnement, de type pavlovien. Jousse ne pense pas pour autant avoir épuisé toute l'intelligence que des chimpanzés peuvent manifester. Il est tout à fait conscient de la variabilité des résultats en fonction des sujets observés. Il constate qu'on n'en sait encore peu, à son époque.

Jousse examine dans ses cours l'expérimentation des Kellog (*The ape and the child / Le singe et l'enfant*), qui ont observé le développement en parallèle de leur enfant Donald et d'un jeune chimpanzé nommé Gus. Ce qui est le plus frappant : ce n'est pas le chimpanzé qui singe l'enfant, c'est l'enfant qui mime spontanément le chimpanzé ! Et encore, l'expérimentation a été interrompue

à l'âge où l'enfant devenait physiologiquement assez mûr pour développer son jeu mimismologique.

Récemment, le primatologue japonais T. Matsuzawa a mené une étude pendant laquelle il a enseigné un petit nombre d'actes simples à plusieurs chimpanzés adultes : placer une balle dans un récipient, essayer un couvercle avec un torchon, pendre un tuyau sur un support. Les actes de ce genre furent reproduits précisément par les chimpanzés, sans nécessité d'entraînement. Il a filmé également des chimpanzés sauvages cassant des noix avec une pierre. Les jeunes les observaient et essayaient également de le faire, mais ne reproduisaient pas le geste spécifique des adultes. Ils avaient besoin de plusieurs années pour maîtriser cette action. (Premack, p.70-71)

Jousse reconnaît cette aptitude de l'anthropoïde à refaire spontanément une action avec un objet, un outil. Mais il refuse de parler d'imitation dans ce cas, pour bien distinguer avec le fait de refaire volontairement un geste pour lui-même, sans objet. Rejouer la démarche de quelqu'un, reproduire une action mais sans manier d'objet, sont des exemples d'imitation. Pour les anthropoïdes, il propose le terme de *mimétisme opératoire*, même s'il reconnaît qu'il n'en est pas vraiment satisfait. (cours E.A.B. 21/1/1948 p.53) Il utilise *mimétisme* par analogie, car l'action est refaite de façon inintentionnelle, elle est vide de sens. L'adjectif *opératoire* veut dire ici relatif à une action concrète nécessitant un outil.

Poursuivant son expérience, Matsuzawa a remarqué que les chimpanzés étaient au contraire très maladroits quand il s'agissait de reproduire des mouvements, même simples, mais sans contact avec un objet ; par exemple lever un bras, fermer les poings, tourner la tête. Pour copier de nouveaux mouvements, plusieurs répétitions du modèle étaient nécessaires, ainsi qu'un guidage du geste et même une récompense quand ils y parvenaient. Et ils ne refaisaient pas ces mouvements plus tard, spontanément, contrairement aux jeux des enfants qui se poursuivent sans aucune stimulation extérieure.

Ce déficit de contrôle moteur pour réaliser des mouvements à vide dans l'espace explique l'impossibilité pour un anthropoïde de mimer spontanément un objet ou une action, et donc d'en faire un signe, comme l'avait appris Marie Heurtin. Un anthropoïde ne peut rejouer ses mouvements qu'en présence d'une situation, d'un objet, qui le permet. C'est là la divergence majeure avec le mimisme humain, et donc la limite cognitive des anthropoïdes.

## **2. Des anthropoïdes peuvent être dressés à exécuter des ordres oraux, et peuvent apprendre un système de communication basé sur le maniement d'objets significatifs.**

Jusqu'où peut aller l'intercommunication avec les anthropoïdes ? s'interrogeait Jousse. Ces animaux fascinent, car ils nous sont semblables physiquement sur bien des points, pourtant nous sommes à la fois profondément dissemblables. De nombreux chercheurs ont essayé de leur enseigner différentes formes de systèmes de communication, afin de mieux comprendre leurs aptitudes

cognitives. L'apprentissage d'une expression orale fut un échec, car ils ne contrôlent pas le jeu de leur appareil vocal, et ne peuvent donc qu'émettre des sons réflexes. En revanche, on put les entraîner à comprendre des ordres prononcés en langue orale. Sue Savage-Rumbaugh par exemple fit des tests avec un bonobo, qui se montra capable d'exécuter des ordres formulés en anglais. Toutes ces phrases, comme le souligne Premack (p.102-106) sont en fait construites selon une grammaire dite de Lubbock, fondée sur la règle "action-objet", que les dauphins peuvent aussi comprendre : par exemple "cacher balle", "prendre dentifrice", avec une possibilité de quelques raffinements, comme "mets chapeau Karen". Mais pour y parvenir, le bonobo est soumis à un entraînement intensif, qui n'a rien à voir avec la façon dont les enfants apprennent à parler. Il s'agit d'une forme de dressage, pendant lequel les erreurs sont systématiquement corrigées par les instructeurs. Par contraste, on prend la mesure de toute la spontanéité qui caractérise le développement cognitif des enfants. C'est justement ce qui est le plus spontané chez l'enfant que Jousse a cherché à identifier.

Ces dernières décennies, des expériences furent réalisées pour évaluer la capacité des anthropoïdes à manier des objets à valeur signifiante, c'est-à-dire des objets utilisés pour désigner autre chose qu'eux-même. David et Ann Premack menèrent des expériences très poussées avec des chimpanzés. (p. 111 à 116) Dans leur interprétation, ils utilisent des termes liés au langage humain comme "mots", "phrases", qui entretiennent une certaine confusion. Je les remplace ici par des termes plus neutres.

Ils utilisèrent de petits objets en plastique comme signes faisant référence à un objet, une action, une propriété, etc. Ils enseignèrent à leur chimpanzé Sarah à associer chaque objet plastique avec son référent. Ils purent ensuite construire des séquences simples pour formuler une demande, comme le psychologue L. Herman l'avait déjà fait avec des dauphins : par exemple, "mettre pomme plat rouge", "couper pomme jaune", etc. Puis ils se servirent d'autres séquences pour enseigner le sens de nouveaux objets, "identique" et "différent", ou des propriétés comme la taille, la forme, la couleur. Sarah montrait sa compréhension des nouveaux objets signifiants (vert, carré, petit, etc.) en complétant une séquence composée de deux objets déjà connus. Elle put aussi apprendre à se servir d'objets faisant référence à des catégories du type "couleur de", "taille de", "nom de", pour compléter des séquences signifiant par exemple : "ROND *forme de* POMME" ; "PETIT *taille de* RAISIN"

Elle parvint à faire la distinction entre des séquences du type "mettre pomme dans plat rouge" et "mettre NOM DE pomme dans plat rouge". Dans le deuxième cas, elle mit dans le plat l'objet signifiant pomme et non la pomme elle-même. Cela montre qu'elle comprend tout à fait le lien et la différence entre l'objet signifiant et l'objet référent.

Elle apprit aussi le sens de l'objet *brun* en l'absence de tout référent direct. On lui présenta la séquence signifiant " BRUN couleur de chocolat " les deux derniers objets étant connus, mais sans aucun objet présent. « *Afin d'associer la couleur brune à BRUN, Sarah dut se représenter [rejouer intérieurement] du chocolat à partir du mot [de l'objet signifiant] CHOCOLAT.* » Ce jeu

en l'absence du chocolat, à partir de l'objet y faisant référence, était dirigé sur la couleur du chocolat. Il suppose que le jeu oculaire monté avec le chocolat soit conservé par Sarah, et puisse rejouer dès lors qu'une stimulation extérieure le permet, même si cette stimulation n'est pas liée au chocolat lui-même (son odeur par ex.)

« Pour vérifier si Sarah comprenait le sens du mot en plastique BRUN, on lui montra quatre objets, dont l'un était brun, et on lui donna l'instruction "PRENDRE BRUN" - ce qu'elle fit. »

L'utilisation des objets signifiants semble indiquer une aptitude étonnante, chez un chimpanzé entraîné, à manier un objet signifiant arbitraire, à la place de son référent.

L'apprentissage de l'association des deux objets permet apparemment de rejouer intérieurement — de se représenter mentalement comme on a coutume de dire — l'objet absent, en présence de l'autre. L'exemple précédent montre que l'objet référent (le chocolat) peut être rejoué grâce à la présence de l'objet qui le désigne. Mais la réciproque est vraie : la présence de l'objet référent permet de rejouer l'objet signifiant en plastique. « Dans un test d'appariement, Sarah reçut une pomme pour échantillon et des mots en plastique pour décrire le nom de la pomme [...]. Tous les mots en plastique choisis par Sarah - BLEU, TRIANGULAIRE, PETIT, etc. - "décrivaient" le nom de la pomme (un petit triangle bleu), ce qui indique que les mots en plastique quittent effectivement le tableau et qu'elle en possède une représentation mentale. » (p.136-137) [c'est-à-dire qu'elle conserve à l'état latent le jeu oculaire du triangle bleu] Ces résultats, s'il sont confirmés, vont beaucoup plus loin que ce dont Jousse disposait. Cependant, ils ne remettent pas en question la frontière du mimisme.

Il faut préciser les limites de cette capacité à utiliser des objets signifiants, des "symboles", c'est-à-dire permettant de rejouer les gestes récepteurs d'une chose en présence d'autre chose.

- **L'acquisition des signes n'est pas spontanée.** Elle résulte d'un entraînement, qui n'est certes pas un dressage, car les nouvelles combinaisons sont apprises en une seule fois, quand la règle a été comprise par l'animal. « Bien que le chimpanzé "cultivé" apprenne des mots en un seul essai, un chimpanzé naïf en a souvent besoin de 300 à 400 pour apprendre ses premiers mots. » (id. p.129) Au contraire, les enfants acquièrent le sens du signe, via le mimisme, spontanément dans l'expérience sensible. Cet apprentissage des chimpanzés serait plutôt analogue à l'apprentissage de la lecture chez un enfant.

- **L'utilisation des signes n'est pas spontanée.** Les objets signifiants enseignés sont utilisés uniquement dans les interactions avec les expérimentateurs, pour demander un fruit par exemple, ou pour exécuter une demande qui leur est faite. Même une fois acquis, il semble que ces objets ne soient pas utilisés spontanément, ni pour la communication entre congénères, ni pour le plaisir du jeu de combiner ces objets en de nouvelles séquences. Au contraire, un enfant acquérant des mimèmes, puis apprenant le langage, va spontanément rejouer ce qu'il a appris, va essayer de l'utiliser pour la communication avec l'entourage, va "inventer des histoires" pour son propre plaisir.

### 3. Le Jeu de l'enfant est mimismologique et propositionnel

- *L'enfant n'a besoin d'aucune chose pour jouer à toute chose.*

Là est la distinction fondamentale avec le comportement des anthropoïdes. Jousse se base sur les observations de Kellog : « *Jouer avec une machine à écrire présente et objective* », un chimpanzé peut le faire. Il a des comportements avec des choses. Mais il ne peut pas « *jouer à la machine à écrire sans machine à écrire.* » S'il a vu quelqu'un taper à la machine, l'enfant peut le faire, en faisant le geste de taper sur les touches, à vide. Jousse s'exclame : « *Toute l'intelligence humaine est là !* » (cours E.A. 15/11/1937) Il fait souvent ce parallèle : pour examiner la mécanique céleste, d'énormes télescopes sont braqués vers le ciel, enregistrant des faits. Pourtant, jusqu'à présent, on a bien peu braqué nos appareils enregistreurs sur les enfants, cette "mécanique humaine" saisissante. Avec les caméras, voilà l'outil rêvé pour saisir le geste dynamique, bien mieux que notre écriture statique ne peut le faire.

Il précise dans ce cours qu'il ne considère pas le Jeu de l'enfant comme un amusement, mais comme toute la connaissance de l'enfant, encore jamais étudiée scientifiquement. Elle est composée des mimèmes montés en lui qu'il parvient à rejouer de façon intelligée, à vide. C'est le rejeu du mimème sans outil extérieur, tel les objets plastiques utilisés par Sarah, car le mimème est "détaché", « *pour s'en servir comme d'un outil.* » (E.A. 13/2/1933) Le mimème lui-même est l'outil signifiant. C'est pourquoi il peut rejouer spontanément. Au contraire, le rejeu conditionné par l'utilisation, comme outil, d'un objet signifiant, est une action qui ne peut être motivée que par un but utile dans la situation présente. (Satisfaire les humains qui s'occupent de lui, recevoir une récompense, résoudre un problème, sont des buts qui semblent susceptibles de motiver un chimpanzé à utiliser ces objets.)

- *Le Jeu de l'enfant est la première manifestation du mimisme.*

L'enfant est joué de façon incessante, contraignante et inconsciente par les gestes du réel environnant. Il a une tendance spontanée à les rejouer, toute la journée (ses jeux apparents et aussi ses souvenirs, son imagination) et même pendant la nuit (dans ses rêves). Enfin, il peut se rejouer : par la prise de conscience de certains de ses gestes ; en dirigeant ses gestes pour agir, en les inhibant, en les simulant extérieurement (le mensonge) ; par l'imitation. (Ce paragraphe reprend l'intitulé des 3 parties du cours, *le Jeu, premier langage chez l'enfant*, E.A. 27/11/1939).

Quand il joue au cavalier (de son nom gestuel le *chevauchant*), il enfourche un balai, réel ou imaginaire, et se met au galop, cravachant le cheval. Il n'a pas besoin d'un vrai cheval pour cela. Il a en lui des mimèmes de chevaux, depuis qu'il en a observés. Ces mimèmes rejouent malgré lui, on peut dire qu'il *est joué*, comme on dit qu'il *est assoiffé*. C'est un besoin anthropologique. Au départ presque automatiques, les rejeux de l'enfant émergent progressivement à sa conscience. Par la suite, il peut les diriger volontairement, il s'agit alors d'imitation.

• *Le Jeu de l'enfant est propositionnel.* Pendant ses premières années, les rejeux de l'enfant sont fragmentaires, erratiques. Ils s'enrichissent au fur et à mesure de son développement, pendant lequel il accroît la maîtrise de ses gestes. La maturité motrice atteinte, le rejeu des mimèmes ne se fait pas de manière incohérente, désordonnée, comme lors d'une réaction émotionnelle, qui jaillit de l'individu. Le rejeu des mimèmes est objectif, il découle des objets jouant l'enfant, et surtout il est logique.

« *L'enfant est trop en contact avec les choses pour jouer, comme on dit ordinairement, "jouer au cheval", "jouer à la locomotive". Non. Ce sont là des mots sociaux qui nous trompent. On ne joue pas à une chose découpée. On joue à toutes les séries d'interactions que nous résumons par un petit mot détaché. [...] C'est pour cela que dans le film que nous avons pris de l'enfant spontané qui joue à monter à cheval, nous voyons "l'enfant enfourche le cheval", "l'enfant éperonne le cheval", "l'enfant tire les rênes", "l'enfant descend de cheval". Mais le cheval n'est jamais séparé dans tout cela. [...] contrairement à ce qu'on croit, il n'y a pas d'objets séparés. Il n'y a rien dans l'univers que des interactions.* » (E.A. 29/11/1937)

Tout peut être présenté sous la forme d'une interaction triphasée, composée de trois phases: un agent agissant sur un agi. C'est le dictionnaire qui nous apprend des mots découpés. Si on regarde l'enfant sans parler, on voit que son jeu est interactionnel. Puisqu'il ne peut pas rejouer simultanément toutes les interactions entremêlées qu'il reçoit en lui, il les rejoue *successivement*, ce qui ne veut pas dire de façon *morcelée*. « *Voilà le petit garçon qui joue au chasseur ? il va être lui même [l'agent] celui qui fait le geste de chasser [l'action] sur quelqu'un, je suppose sa petite soeur [l'agi]. Et cela peut durer toute une journée. [...] c'est l'enfant qui continue tout ce qu'il y a d'interactions dans ce que vous croyez être une chose toute simple : jouer au chasseur.* » (idem) L'agent est prégnant de toute une série d'actions : le chasseur aperçoit le lièvre, le chasseur vise le lièvre, etc.

Est-ce déjà le langage ? « *Le langage existe dès que l'enfant commence à jouer ce geste triphasé que nous avons précisément appelé : le **Geste propositionnel**, parce que nous le rencontrons dans toute expression humaine.* » (idem) « *C'est tout simple ce que je vous montre : Le chevauchant cravachant le galopant, et cependant c'est tout ce que vous appelez avec des noms variés : l'intelligence, la pensée, l'esprit. Et il n'y a que l'Anthropos qui puisse faire cela.* » (EAB 21/1/1948)

C'est dans cette phrase que Jousse condense la loi du mimisme :

« *L'anthropos est un animal interactionnellement mimeur.* » (cours E.A.B. 21/01/1948)



## Partie 4 L'anthropos en société

### communication, langues, signes

Dans sa recherche des fondements anthropologiques des facultés intelligentes, Jousse se penche prioritairement sur l'anthropos, aussi spontané que possible, saisi en face des choses, dans son interaction avec le monde physique. C'est ainsi qu'il parvient au mimisme, spécifiquement humain.

Mais il n'oublie pas que l'anthropos est un être qui vit en société avec ses semblables. Par conséquent, tous les mécanismes fondamentaux interviennent aussi entre individus, dans les interactions avec le monde social. Ces interactions sont des processus que les sciences de la communication observent et analysent dans les activités humaines, toujours sociales: la communication, l'expression, la transmission, etc.

Dès sa naissance, le petit anthropos est pris dans un tissu d'interactions humaines particulières, que Jousse appelle le milieu ethnique. Dès lors, les dispositions anthropologiques, communes à tous, vont se développer sous une forme particulière, ethniquement orientée. Ces faits s'offrent à l'observation à travers l'immense « Laboratoire ethnique ». Jousse voit en effet les différentes sociétés humaines comme une sorte de grand laboratoire, où se déroulent en permanence des expériences spontanées, qui peuvent être saisies par le chercheur. Il pourra y découvrir comment les lois anthropologiques se manifestent dans tel milieu ethnique particulier.

Voici la perspective que Jousse propose aux chercheurs :

*« Le rôle de l'Anthropologie du Mimisme doit se borner à être exclusivement méthodologique. À l'anthropologie incombe la tâche de découvrir les lois fondamentales de l'anthropos interactionnellement mimeur et de créer une terminologie précise et claire pour manier ces lois au fur et à mesure de leur découverte. Aux autres disciplines scientifiques, de plus en plus spécialisées (psychiatrie, psychologie, pédagogie, linguistique, philologie, etc.) reviendra le soin de suivre à fond et méticuleusement le jeu ou le trouble de ces grandes lois à travers l'indéfinie multiplicité des faits particuliers. »* (Le Bilatéralisme humain et l'anthropologie du langage, 1940)

On peut comprendre le terme de *loi* chez Jousse en un sens métaphorique, qui procède de son analogie “Mécanique céleste” / “Mécanique humaine”, sans prétention à une rigueur mathématique. Quand Jousse parle de “lois anthropologiques”, ce n'est pas en un sens normatif (ce que la nature de l'Homme lui exigerait de faire) mais en un sens descriptif, explicatif. Ce sont des principes structurants qui permettent d'ordonner de façon cohérente tout un ensemble d'observations, de clarifier, et éventuellement de prévoir certains phénomènes. (cf E.A. 29/11/1937)

Jousse lui-même a ouvert la voie en appliquant cette méthodologie à l'étude du milieu ethnique palestinien, de langue araméenne, dans lequel a enseigné Jésus de Nazareth. Auparavant, l'étude de ce grand fondateur de civilisation était principalement menée à partir des textes grecs, en

utilisant les méthodes de la philologie grecque et latine. Pourtant, qui penserait étudier Confucius, par exemple, sans essayer d'abord de comprendre la culture chinoise antique ?

Jousse a entrepris de resituer Jésus dans son milieu social de paysans galiléens, parlant araméen, imprégnés depuis leur enfance par la mémorisation orale de la Torah en araméen. Ce milieu était porteur d'une tradition pédagogique très spécifique, permettant une mémorisation exacte au mot près, dès la première audition pour les meilleurs "appreneurs". Jousse désigne l'ensemble des ces mécanismes d'oralité très structurés traditionnellement, par le terme "Style oral", qu'il ne faut donc pas confondre avec le style parlé d'un professeur ou conférencier actuel.

À partir de la compréhension des mécanismes de la transmission au sein de ce milieu, il a analysé comment cet enseignement oral a pu sortir de ce milieu et être diffusé dans le monde hellénistique. La figure centrale de ce transfert est le "Metourgueman", un palestinien grecisant qui accompagnait le "Rabbi" (enseigneur) et traduisait littéralement en grec les formules araméennes. C'est cette traduction-décalque orale qui a été mise par écrit, pour servir d'aide-mémoire. Ces thèmes sont abordés dans la série de cours que Jousse donna à l'École des Hautes Études, à Paris, de 1933 à 1945, ainsi que dans les mémoires repris par les trois tomes posthumes chez Gallimard.

Mais Jousse a peu développé ses recherches dans le sens de ce que sont maintenant les sciences sociales. Marcel Mauss et Lévy-Bruhl sont des maîtres qui ont compté dans sa formation, même s'il suit ensuite sa propre voie. Les liens de Jousse avec la sociologie naissante sont encore à éclaircir. C'est pourquoi cette partie propose des orientations, des ouvertures, plus que des analyses précises de faits sociaux.

Jousse rappelle souvent le caractère nécessairement inachevé de son travail: « *Ma science ne peut être qu'une science de pointillés.* » (E.A. 27/11/1933) Ce qu'il a entrevu peut être prolongé, approfondi, pour en faire des lignes de plus en plus pleines.

Il a malgré tout l'intime conviction d'apporter avec le mimisme un point de départ incontournable.

« *L'Univers joue l'Homme et l'Homme rejoue l'Univers. Voilà la grande loi bilatérale que nous a apprise l'Anthropologie du Mimisme [...]. Nous ne pouvons comprendre aucun problème humain, aucun problème anthropologique, si nous ne partons pas méthodologiquement de cette loi.* » (Sorbonne, 29/01/1953)

C'est peut-être sur cette tendance anthropologique que Christoph Wulf, auteur avec Gebauer de *Mimesis. Culture, Art, Society* (1995), essaye de mettre le doigt :

« *Un monde doit être compris, faire sens ou être interprété en référence à un autre. Il est difficile de trouver un concept précis pour relier ces mondes ; nous ne parlons pas d'un mode de connaissance purement cognitif, ou purement théorique, nous voulons décrire un mode de connaissance différent, un mode de connaissance dans lequel la dimension pratique du faire - le sensoriel, le corps, l'auto-développement commun - joue une part essentielle.* » (C. Wulf, "Mimesis et rituel", in *Hermès* n° 22, 1998, CNRS)

## A. Mimisme et communication corporelle globale

### 1. La distinction entre mimétisme et mimisme, utile en psychologie sociale

#### a. existe-t-il un mimétisme humain ?

Les phénomènes se produisant dans les groupes, et les foules de façon plus spectaculaire, intéressent les chercheurs en psychologie sociale. On observe une « *tendance à adopter les mêmes comportements que [l'] entourage et cela d'autant plus que la charge émotionnelle est plus forte* » (P.-M. Baudonnière, 1997, p.38). On peut voir les comportements en question comme des séquences plus ou moins complexes de gestes. Cette tendance se manifeste par exemple dans les stades, dans les cours de récréation, lors de concerts, mais aussi à travers des phénomènes comme la mode. La conformation au groupe se retrouve également dans la parole, à travers les accents régionaux ou un vocabulaire spécifique. En général, on désigne ces faits comme des phénomènes “mimétiques”, à cause de leur caractère instinctif, involontaire, ou stéréotypé.

Pourtant, sont-ils de même nature que le mimétisme animal ? P.-M. Baudonnière donne du mimétisme une définition large, dans un premier temps: « *un ensemble de situations où existe une ressemblance entre une chose et une animal, ou entre deux animaux.* » (id. p.7). On a coutume dans le sens commun d'identifier les réactions grégaires de vaches ou de moutons aux phénomènes présents dans les foules humaines.

Le mimétisme animal est instinctif, dans le sens où « *les processus de décision à l'origine de ce comportement sont hors de portée de l'organisme qui les effectue.* » (id. p.79). Il est aussi biologiquement déterminé selon l'espèce, de façon très précise: dans un cas, il s'agira de déplacements de groupe synchronisés (par ex. les manchots, cf id. p.25); chez les pinsons, on observe la reproduction de sons variés (autres oiseaux, aboiements, etc. cf id. p.33). À partir des quelques exemples cités ci-dessus, on peut voir la différence avec les phénomènes de groupe humains, qui sont indéfiniment variables. Les attitudes vestimentaires, les cris proférés dans les stades sont culturels et non pas biologiques. Il ne s'agit donc pas de mimétisme animal.

On ne peut nier l'existence chez l'être humain de gestes biologiquement déterminés, en particulier des mécanismes émotionnels: dans les foules, le geste de la fuite panique par exemple; certaines mimiques faciales, expression spontanée des émotions. Tous ces gestes sont en nombre limités, leur signification reste toujours la même. Si un nourrisson se met à pleurer, le deuxième pleure à son tour. La contagion émotionnelle est un mécanisme automatique, d'ordre physiologique, qui existe aussi dans le règne animal. Les gestes qui en résultent sont prédéfinis.

Il faut distinguer de ces mécanismes émotionnels les autres comportements de groupe chez les humains, qui relèvent du mimisme, non du mimétisme. Ils témoignent de la tendance involontaire qu'ont les anthropoï à rejouer toutes les interactions qu'ils reçoivent. On la remarque comme « *une sorte de force irrésistible [qui] oblige l'enfant humain à se conformer à son entourage.* » (id. p.43) Il

n'y a aucune limite au registre des gestes qui peuvent être reproduits sous l'influence du groupe, que ce soit des mouvements visibles [*le cinémimisme*] telle la démarche, des sons audibles [*le phonomimisme*] comme la dernière chanson à la mode, ou des tracés graphiques [*le mimographisme*], par exemple un graffiti. Il semble que les pensées, gestes imperceptibles, subissent aussi l'influence modelante de l'entourage. La contagion mentale à l'intérieur d'un groupe conduit à adopter des pensées analogues, là où la contagion émotionnelle fait partager des émotions identiques. En effet, une pensée est un rejeu de gestes, et l'on ne peut rejouer que ce que l'on a déjà reçu en soi par expérience sensible. Au contraire, le mécanisme de la peur est installé dès la naissance, identique chez tous.

Parler de mimétisme humain devrait sans doute être évité, pour prévenir la confusion avec des mécanismes animaux très différents de ce qu'on observe chez l'Homme.

### **b. Le mimisme rend possible l'imitation volontaire**

Le mimisme est le plus souvent involontaire et inconscient, cela n'en fait pas pour autant du mimétisme. Jousse aimait faire sourire son auditoire en présentant ses observations au champ de courses : il ne regardait pas les chevaux mais les spectatrices. L'attention toute braquée sur leur cheval favori, l'attitude guindée conforme à leur rang social disparaissait vite, et elles devenaient par tous leurs gestes ce cheval au galop, tendu vers la victoire.

Le mimisme n'est pas instinctif comme l'est le mimétisme, le processus de décision étant à la portée du sujet : les rejeux causés par le mimisme sont toujours susceptibles d'une prise de conscience et d'un contrôle volontaire, soit sur le moment, soit ultérieurement. Les gestes peuvent être dirigés ou inhibés. Le mimisme peut aboutir en imitation. Imaginons une de ces femmes racontant plus tard la course : soit le rejeu du galop sera inhibé par les convenances et ne sera plus du tout visible, soit, encore toute excitée par cet évènement, elle imitera l'accélération victorieuse de son cheval dans les derniers instants de la course.

Voici une clarification apportée par Jousse sur l'articulation entre mimisme et imitation :

*« L'anthropos grandissant "fait" donc ainsi, lui-même, par Imitation, c'est-à-dire consciemment et volontairement, ce qui "se faisait" auparavant en lui par Mimisme, c'est-à-dire inconsciemment et involontairement. L'outil expressif s'était monté en lui sans lui : il en prend désormais la maîtrise et le reproduit selon son bon plaisir, pour signifier. Dès lors, le Geste propositionnel est né. L'expression logique humaine a son unité fondamentale. »* (Mimisme humain et anthropologie du langage, p.209)

On voit donc l'importance qu'il y a, à ne pas confondre des manifestations involontaires du mimisme avec un mécanisme mimétique purement physiologique.

De plus, contrairement aux réactions mimétiques animales, toujours identiques en face du même stimulus, la réception des gestes peut être profondément différente d'un individu à l'autre, en fonction de ses expériences passées, de tous les gestes déjà montés en lui.

Ces indications de Jousse semblent précieuses, par exemple pour l'étude des effets des médias de

masse, qui ont pris une ampleur sans précédents depuis 50 ans. Ses cours témoignent qu'il avait entrevu le potentiel ambivalent de la télévision : à la fois des possibilités pédagogiques enthousiasmantes, et des dangers pour la société (par exemple, une vision optimiste dans "L'anthropologie du mimisme et la télévision" (Sorbonne, 13/03/52) et une mise en garde dans l'introduction de Sorbonne, 18/03/1954).

L'explication des phénomènes sociaux par le biais du mimisme reste à développer.

## **2. La genèse du lien social et la communication interpersonnelle**

Le lien social repose sur notre capacité à reconnaître autrui comme notre semblable, comme un autre soi-même. De là nos multiples tentatives pour communiquer, pour nous comprendre les uns les autres. Comme le propose Jeannerod, il s'agit de « *comprendre comment fonctionnent les interactions, visibles ou cachées, entre individus, et comment s'opère la communication intersubjective* » (2002, p. 141). Notamment, nous attribuons sans cesse des états mentaux (pensées, intentions, etc.) aux autres, pour comprendre leur comportement. Ce processus est souvent appelé "lecture mentale", en décalque de l'expression *mind reading*.

Le mimisme nous aide-t-il à mieux saisir de quoi il s'agit ? Le mieux est peut-être de partir du commencement, c'est-à-dire des formes précoces de communication que nous pouvons observer chez les enfants. Très tôt, le rejeu de gestes intervient en effet chez l'enfant pour établir une interaction avec autrui. Je me base ici sur des éléments relevés par J.-M. Baudonnière dans *Le mimétisme et l'imitation*.

### **a. l'imitation et le mimodrame chez l'enfant**

**Imitation réciproque** - « *Dès huit mois, entre l'adulte et le nourrisson, les jeux imitatifs sont nombreux et fréquents soit au moyen d'objets, soit au moyen des attitudes, soit vocalement.* » (p.57). Il s'agit de la base des interactions sociales à cet âge. Ces jeux se complexifient et se codifient progressivement entre l'enfant et un adulte particulier (p.58). Ils sont le signe que l'enfant apprend à connaître les réactions d'autrui à ses propres gestes. Ils témoignent aussi du grand plaisir généré chez l'enfant par l'imitation.

**Imitation synchrone de l'action** - *Après 18 mois*, les enfants adoptent entre eux le premier mode de communication à leur disposition, puisqu'ils ne maîtrisent pas suffisamment le langage : faire la même chose en même temps, « *l'imitation immédiate et synchrone* » (p.61).

Dans une expérimentation, deux enfants ont été mis seuls dans une pièce où se trouvaient des jouets en double exemplaire. « *Généralement, ils apprécient énormément cette situation qui peut durer jusqu'à quarante minutes sans qu'ils éprouvent le besoin d'un contact avec l'adulte. Ce que l'on constate alors, c'est une suite quasi continue d'imitations au moyen des objets, chacun se munissant d'un exemplaire. [...] Les imitations vocales, voire verbales, ne sont pas rares. Ce qui*

*semble le plus important, c'est d'être pareil en même temps. Si l'un d'eux cesse d'imiter, l'autre change de rôle, de modèle il devient imitateur afin de maintenir l'interaction. »* (p.61-62)

Ce besoin de similitude pour interagir est si fort que souvent, si l'objet n'est disponible qu'en un seul exemplaire, les deux enfants entrent en conflit, *« chacun voulant le même objet pour être comme l'autre en même temps que lui. »* (p.63)

*« La première forme de compréhension mutuelle consiste donc à montrer à l'autre qu'on a compris ce qu'il veut faire, ce qu'il veut dire, en faisant la même chose que lui de la manière la plus synchronique possible. »* (p. 96). A. Meltzoff (1995) a remarqué que *« l'enfant tend à reproduire non pas ce que l'agent observé a réellement fait, mais ce qu'il avait l'intention de faire ! Par exemple, si on montre à l'enfant un geste raté, celui-ci refera le geste abouti, et non le geste raté. »* (Jeannerod, 2002, p. 155). Il manifeste ainsi qu'il a compris l'intention. De plus *« le modèle est très vigilant sur le fait d'être imité et l'imitateur fait très attention au fait d'être vu au moment de sa reproduction dans une recherche de synchronie permanente. »* (Baudonnière p. 97). L'attention de l'enfant, dans cette situation, n'est pas dirigée sur l'action imitée pour elle-même, il ne s'agit pas d'une imitation en vue d'un apprentissage utilitaire. L'attention est plutôt portée sur la qualité de leur interaction ; ils recherchent manifestement une compréhension réciproque. L'imitateur montre à l'autre qu'il a compris ce qu'il veut faire, et il regarde si l'autre semble comprendre qu'il a compris.

**Le jeu mimodramatique** - *À partir de quatre à cinq ans*, le jeu de « faire semblant » est suffisamment maîtrisé pour en faire un moyen d'interaction entre deux enfants. Auparavant, il s'agit plutôt d'une activité solitaire. L'enfant se choisit alors un rôle et rejoue successivement l'ensemble des gestes (comportements, attitudes) qu'il lui connaît. L'autre enfant, s'il est plus jeune, rejoue la même chose en écho. Sinon, il adopte un rôle complémentaire (cf p. 65). Ils rejouent ensemble toutes les formes d'interaction entre ces deux personnages dont ils ont une expérience commune, souvent le duo parent-enfant. La question de la difficulté de la communication se pose déjà. Ayant des vécus différents, ils peuvent avoir du mal à faire coïncider leurs mimèmes, amplifiés dans des gestes corporels — c'est-à-dire à s'accorder mutuellement sur la situation fictive de leur jeu, sur les actions appropriées à chaque personnage.

Ces situations de jeu sont très prenantes pour l'enfant, car il s'agit de son mode d'expression le plus spontané et le plus global. Quand il *joue à la maman*, il est engagé tout entier dans ce rôle, car il est joué par tous ses mimèmes maternels. Jousse analyse :

*« Le jeune anthropos est comme contraint d'agir, non plus dans notre monde d'objets, mais dans son univers de mimèmes intussusceptionnés en lui. »* (in *Mimisme humain et anthropologie du langage* p. 205). Il combine inlassablement ses mimèmes, inventant des “histoires” structurées. Les termes de “jeux” et “histoires” d'enfants ont une connotation péjorative. En tant qu'expression normale du mimisme, Jousse les appelle des *mimodrames*. Il exprime ainsi la grande valeur qu'ils représentent, sur tous les plans (cognitif, expressif, pédagogique, etc.). D'ailleurs, il perçoit les “mythes”, “danses” et “liturgies” des peuples spontanés comme des mimodrames poussés à leur

plus grande puissance, supports pédagogiques des connaissances propres à ces milieux ethniques. <sup>4</sup>

### **Que peut nous apprendre le mimodramatisme sur les interactions sociales ?**

Les enfants sont, dès 10 à 11 mois, capables d'attribuer à un être des attitudes mentales comme la poursuite d'un but et des intentions (cf Premack, p. 29 à 32). David et Ann Premack montrent que des chimpanzés en sont aussi capables (id. p.178). Mais cette capacité reste chez eux limitée, alors qu'elle se développe beaucoup chez les humains.

Pendant les deux à trois premières années, un enfant n'est pas capable de distinguer clairement ses propres attitudes mentales de celles d'autrui (Mehler, 2002, p.163-164, à partir de l'étude de Wimmer et Perner, 1983). Imaginons : si on lui montre un bonbon mis dans une boîte bleue en présence de Jean, puis déplacé dans la boîte rouge en l'absence de celui-ci, il prévoit que Jean, à son retour, ira le chercher dans la boîte rouge, l'enfant sachant qu'il s'y trouve actuellement, plutôt que dans la boîte bleue, où Jean l'a vu pour la dernière fois. Plus tard, à l'âge où l'enfant devient pleinement capable de jouer mimodramatiquement, il ne fait plus d'erreur au test précédent: il sait que Jean n'a pas vu le déplacement du bonbon, contrairement à lui-même, donc il prévoit que celui-ci ira le chercher dans la boîte bleue, actuellement vide. Comment est-il capable de comprendre l'attitude mentale de Jean et ainsi de prévoir son action ? Il ne lui suffit pas de pouvoir attribuer à Jean l'intention de retrouver le bonbon. Nous sommes au commencement de ce qu'on appelle *l'empathie*. Il doit intérieurement faire semblant d'être Jean, jouer à être autre que lui-même: il compose un petit mimodrame qui reste esquissé, au lieu d'être poussé en gestes apparents. Il en est capable, car, ayant observé la scène, il vient de recevoir des mimèmes, ils peuvent alors être rejoués dans un nouvel ordre. Il n'a pas besoin de mots pour cela, ses mimèmes oculaires suffisent. Ils consistent en des gestes interactionnels, qui ne peuvent être transcrits ici que sous une forme statique et simplifiée, soit scripturale, soit graphique. L'interaction consiste fondamentalement en un Agent qui est Agissant sur un objet Agi. Ici, nous aurions par exemple ce petit mimodrame:

<i>Jean voit le bonbon</i>	<i>La boîte bleue contient le bonbon</i>
<i>Jean sort de la pièce</i>	<i>Jean rentre dans la pièce</i>
<i>Jean cherche le bonbon</i>	<i>Jean ouvre la boîte bleue</i>
<i>La boîte bleue est vide</i>	<i>Jean exprime le geste de l'étonnement</i>

Jeannerod fait remarquer (2002, p. 141) : les humains passent beaucoup de temps à s'observer les uns les autres, essaient de comprendre les attitudes mentales des autres. Comment fonctionne ce mécanisme de "lecture mentale" ?

Jeannerod le comprend comme un mécanisme de *simulation mentale* ; je reformule ici en termes jousiens. L'idée fondamentale est que l'autre est en moi en tant que représentation, c'est-à-dire à travers un ensemble de mimèmes rejoués.

---

<sup>4</sup> Voir les cours en Sorbonne de 1943-44. Par exemple, on trouve dans ces cours une analyse du mimodrame de la Genèse et celui de la Chute dans le milieu ethnique palestinien. Quelques autres exemples de mimodrames de l'Ancien Testament sont analysés par Y. Beaupérin (2002).

Avec l'éveil progressif du mimisme, l'enfant devient capable de prendre conscience de ses mimèmes et de les rejouer volontairement, en les dirigeant : il peut jouer à faire semblant, ou *mimodramatiser*. La prise de conscience des mimèmes reçus en observant les autres, l'amène à comprendre qu'ils ont des attitudes mentales distinctes des siennes, qu'il peut essayer de deviner en faisant semblant d'être à leur place.

### **b. Les limites anthropologiques de la communication**

On ne peut lire directement les pensées d'autrui, on ne peut que jouer à être autrui, jouer à vivre ses attitudes mentales, à partir de sa propre expérience personnelle. Mais nous avons tous vécu des expériences différentes, depuis notre naissance ; nous avons donc en nous des mimèmes qui ne sont pas identiques. Comprendre l'attitude mentale d'autrui suppose de trouver en soi des mimèmes analogues à ceux que l'autre a reçus au cours de sa propre expérience. Si j'observe mon ami dans sa relation avec sa mère, je peux essayer de le comprendre, puisque j'ai aussi une mère. Mais je ne le comprend qu'à travers ma propre expérience passée avec ma mère.

Jeannerod (2002, chap.11) est lui aussi amené à s'interroger sur les limites de la compréhension de l'autre : toute attitude mentale a un aspect privé, incommunicable ; en effet, elle est liée profondément à l'histoire personnelle d'un sujet particulier.

Jousse a développé cette question, notamment dans des cours professés à la Sorbonne en janvier 1936, dans le cadre d'une année consacrée à la "psychologie de l'enseignement". Comprendre signifie étymologiquement "saisir en totalité avec soi" (cum-prehendere). Comprendre totalement quelqu'un supposerait de refaire pour soi, la totalité des gestes qui composent son attitude mentale.

Jousse arrive au constat de l'illusion de la communication (cf le cours du 9/01/1936 à la Sorbonne). Il est impossible d'adopter rigoureusement la même démarche que son voisin, même si on peut s'en approcher. De la même façon, on ne peut que déformer à sa ressemblance les attitudes mentales d'un autre.

Cette illusion est cependant socialement nécessaire : pour vivre en société, il faut postuler une entente possible, faire comme si, et s'accomoder à autrui. Individuellement, cette illusion est consolante : on ne peut comprendre autrui que relativement, par approximations successives ; mais on préfère croire qu'une compréhension totale est possible, qu'en disant les mêmes mots, les mêmes réactions profondes sont suscitées. En revanche, avoir conscience de cette illusion est déterminant dans le domaine de la connaissance : il faut comprendre ce qui fait que les découvreurs, comme Copernic, rencontrent inmanquablement l'hostilité de leur milieu. Jousse est directement concerné, car il a rencontré beaucoup d'opposition à la diffusion de ses thèses.

A ce grave problème, Jousse voit une réponse, dans une approche en biais, un "mécanisme conscient d'impuissance", qu'il appelle la *sympathie intellectuelle* (cours du 16/01/1936). Il la voit à l'oeuvre et l'analyse dans la relation spéciale qu'il entretient avec ses auditeurs, venant librement, en dehors de tout cursus universitaire spécifique.



## B. La communication linguistique et les signes chez l'anthropos

Ce n'est pas un hasard si Jousse a mis en tête de son programme de recherche initial (le *Style oral*) la citation de Saussure annonçant « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale », la *sémiologie*, incluse dans la psychologie sociale. Cependant, cet axe de recherches n'apparaît pas de façon clairement identifiable dans les travaux ultérieurs de Jousse. Une voie n'en est pas moins ouverte.

Quels sont les liens que nous pouvons établir avec les sciences de la communication ? Ils seraient probablement nombreux, étant donné le foisonnement des recherches dans ce domaine, depuis une trentaine d'années. Je fais le point sur des références théoriques essentielles qui sont mobilisées par les chercheurs, depuis la naissance de cette "interdiscipline". Je m'attache ici à établir des liens entre l'anthropologie de Jousse et des concepts issus de la linguistique et de la sémiologie. Mes références bibliographiques sont ici l'ouvrage de Bruno Ollivier, *Observer la communication*, et l'*Introduction aux sciences de la communication* de Daniel Bounoux.

### 1. Comment fonctionnent les signes ?

#### a. le modèle du signe linguistique et le retour aux choses

Il s'avère que depuis les années 1960, la linguistique a pris l'ascendant sur les humanités classiques (grammaire, philologies grecque et latine). Elle est devenue une référence pour toute étude de phénomènes culturels, dans le sens large des productions de sens humaines. Par exemple, elle a inspiré le structuralisme. Au lieu de n'être qu'une partie parmi d'autres au sein de la sémiologie, comme le programmait Saussure, la linguistique a fourni les concepts pour l'analyse des phénomènes hors-langage: le cinéma, la musique, la mode...

Cet héritage fait des signes linguistiques le modèle privilégié de la communication humaine. Dans cette perspective, les signes élémentaires sont les *mots*, constitués de l'*association conventionnelle* d'un aspect matériel, sonore ou graphique, le *signifiant*, et d'un sens associé, le *signifié*, selon le schéma saussurien. Les mots rassemblés forment un *système formel* de signes qu'on appelle la *langue*. La langue est distincte de la parole, prise dans les contingences de l'expression. On peut comprendre la langue grâce à la connaissance des *règles* qui la régissent. Ces règles constituent le *code linguistique*. Comme les signes sont arbitraires, le sens d'un message nécessite un *décodage*. De façon très succincte, voici les termes principaux que les sciences de la communication ont hérité de la linguistique.

Le modèle linguistique du signe conduit à une dissociation par rapport aux choses. Les signes prennent sens, non par rapport au réel, mais par rapprochement et distinction avec les autres signes, qui forment un *système de différences*, quasiment autonome. Entre l'ordre des choses (le monde réel) et nous, s'interpose l'ordre des signes (les mots étant les plus importants). Ce qui est valorisé dans

cette perspective, c'est de pouvoir détacher les signes des choses pour les penser à travers un code, verbal ou autre.

Voilà finalement un exemple de ce que Jousse refuse, sous le terme de *verbalisme* : une hypertrophie du langage "abstrait" qui nous coupe profondément du monde réel. En réduisant le signe au mot, on finit par ne plus percevoir partout que du langage : la cuisine est langage, l'art est langage (Roland Barthes), l'inconscient est langage (Lacan), "*Tout est langage*" (F. Dolto) !

Jousse propose de suivre le chemin inverse : briser les mots congelés pour retrouver les choses vivantes. « *l'anthropologie du mimisme, c'est le retour aux choses*

*pour briser le verbalisme et atteindre le réel.* » (conclusion du cours E.A. 23/01/1933)

Pour réellement comprendre en quoi la perspective de cette sémiologie linguistique est réductrice, il faut pouvoir expliquer la genèse du signe linguistique en partant d'une relation directe avec les choses — c'est-à-dire montrer que les mots conventionnels sont dérivés de gestes montés par le mimisme en face des choses. Cela va me mener à aborder la question de l'origine de notre actuel langage.

### **b. Le modèle des signes selon Pierce et les gestes**

Mais d'abord, il faut mentionner que d'autres courants ont émergé en sémiologie, qui remettent en cause la suprématie du langage. Ils s'inspirent en particulier des apports de Charles S. Pierce (1839-1914), dont Jousse ne parle pas, à ma connaissance.

Au fond, qu'est-ce qu'un signe ?

Une chose qui est à la place d'une autre chose, qui en tient lieu du point de vue de quelqu'un  
Un signe signifie, il fait sens. Pierce considère que pour nous, humains, toute perception, tout est signe. Finalement, Jousse n'est pas très loin de ce point de vue, quand il dit que pour l'anthropos, tout est gestes, car ses gestes sont signifiants. Jousse parle de l'"*anthropologie du geste significatif*". L'articulation entre anthropologie du mimisme et sémiologie reste à expliciter.

Quel est la différence entre le signe et le geste ?

Le geste est la modalité psycho-physiologique, par laquelle tout signe, toute action perceptible de l'univers, est reçue dans le Composé humain. L'anthropos, qui n'est pas un pur esprit, ne reçoit pas directement le signe comme un pur sens, une pure "information". Il reçoit dans ses mécanismes sensoriels des stimulations qui les mettent en mouvement, il reçoit des gestes signifiants. L'anthropos est aussi producteur de signes ; il ne peut s'exprimer qu'à travers ses gestes signifiants. Je propose de distinguer les gestes de réception et les gestes d'expression. En effet, dans le sens habituel du mot, un geste est vu seulement comme un mouvement *expressif*, on ne soupçonne pas le mouvement *récepteur*.

Il y a plusieurs façons pour une chose (et donc pour un geste) de faire signe, d'être signifiant, en fonction du type de rapport qui lie cette chose avec l'objet dont elle tient lieu.

- Par exemple, une trace dans le sol est le signe pour le chasseur du passage d'un animal. Cette trace, présente en lieu et place de l'animal lui-même, est un type de signe qu'on appelle *l'indice*. Selon l'étymologie du mot, c'est un signe qui *indique*, qui montre directement la chose dont il tient lieu. Les animaux sont réceptifs à certains signes dits *indiciels*, par exemple les odeurs signifiant une limite de territoire. Il faudrait préciser ce qui se passe face à un indice, pour un animal et pour un anthropos. Ce dernier ayant des mimèmes, l'indice ne déclenche probablement pas du tout les mêmes mécanismes que chez l'animal.

Les gestes expressifs correspondent à d'autres types de signes, qui n'ont d'existence que pour les humains. On parle d'une "coupure sémiotique". Ces signes sont des productions humaines. Selon la distinction proposée par Pierce, ils sont soit iconiques, soit symboliques.

- *Un icône* est un signe qui ressemble à l'objet. Ce terme vient du grec "eikôn", qui veut dire image. Mais bien sûr, cette ressemblance n'est pas nécessairement visuelle, elle peut concerner tous les sens. L'onomatopée "Meuh" est un icône sonore de la vache, ou phono-mimème. Dans la terminologie de Jousse, les icônes correspondent à plusieurs types de gestes expressifs, selon le degré de ressemblance qui les unit à l'objet.

Le geste de couper appris par Marie Heurtin est un geste *concret* ; c'est le décalque immédiat du geste caractéristique du couteau, le coupant.<sup>5</sup> Mais le mot "concret" est assez polysémique pour nous. Je préfère dire "geste mimique" pour désigner le rejeu direct, décalque, d'un geste du monde extérieur. Rappelons qu'il ne s'agit pas de "mimiques" émotionnelles, qui ne peuvent s'articuler en propositions.

Le geste *analogique* ressemble à l'objet de façon plus indirecte, par association. Par exemple, « lorsque l'Indien, pour signifier l'eau, met sa main en forme de coupe » (*Style oral*, chap.V, p.29)

- Les signes que Pierce appelle des *symboles*, sont des signes dont la forme est arbitraire et conventionnelle. Il faut connaître le "code" pour comprendre leur sens, pour savoir de quoi ils tiennent lieu, car en eux-mêmes, ils n'ont pas de lien apparent avec les choses. Vu que le terme "*symbolique*" est utilisé dans plusieurs sens très différents, je préfère me servir du terme jousien "*algébrique*", qui a exactement le même sens. Le rapport entre ce type de signes et la chose qu'il désigne est conventionnel, de la même manière qu'en algèbre, on utilise des signes quelconques, que l'on commence par définir ; soit x la longueur d'une maison, soit y sa largeur, etc.

Les signes linguistiques, les mots, sont le plus souvent dans notre langue des gestes algébriques. Ce fait dérouté les enfants: "Comment cela s'appelle ?" — "Une vache" — "Pourquoi ?"

---

<sup>5</sup> « Les expressions concrète ou Concrétisme jaillissent immédiatement du Mimisme. Là, nous faisons un geste qui correspond au geste caractéristique de l'objet. » (E.A. 6/03/1933)

Nous ne savons pas l'expliquer, le "code" du milieu social l'impose. Nous ne pouvons que répondre à l'enfant : "Parce que c'est comme ça."

## 2. Le mimisme est-il un passage obligé pour accéder au langage algébrique ?

Pour pouvoir suivre résolument une autre voie que celle tracée par la sémiologie d'inspiration purement linguistique, il faut d'abord comprendre le lien entre le mimisme et le langage verbal.

Ce dernier semble être l'outil de communication humaine le plus complexe et le plus riche. Quel rapport avec le mimisme, avec l'imitation, avec le jeu de l'enfant ? Le signe linguistique apparaît comme le résultat d'un stade supérieur d'intelligence, capable de s'affranchir des pesanteurs du concret. « *N'est-il pas possible actuellement de sauter nettement hors de ces cercles où j'ai voulu enfermer l'homme, hors de ces cercles mimiques, pour le refaire tout de suite à notre pure image et ressemblance, en faire un algébrique, en faire ce que nous disons un homme "abstrait" ?* »

(E.A. 20/02/1933).

### a. l'abstraction mimique ou algébrique

Il faut d'abord clarifier ce que "l'abstraction" veut dire. On a coutume d'opposer le "concret" et "l'abstrait", témoignant d'une intelligence plus développée. Jousse remanie ce couple de termes : la pensée du mathématicien n'est pas plus "abstraite" ni moins corporelle, que la pensée de l'artisan. Le mathématicien pense tout aussi gestuellement, mais de façon *algébrique*.

Jousse explique : abstraire, c'est étymologiquement "Abs-trah-i-t" : *Il fait le geste de tirer hors de*. Prenons l'exemple de Marie Heurtin. Lorsqu'elle exprime l'oeuf en faisant le geste de la main qui en mime la forme, c'est une expression mimique, concrète, en prise directe avec les choses ; et pourtant, elle est déjà pleinement dans l'abstraction. Des sensations qu'elle a reçues en tâtant l'oeuf, elle en tire, elle en abstrait un geste qui est caractéristique de l'oeuf, parce qu'il lui apparaît comme le plus saillant. Dès lors que nous recevons un mimème en nous, il peut rejouer en l'absence des choses. C'est parce qu'il en a été ab-strait. Toute expression humaine est abstraite, et donc sélective. Elle n'exprime qu'un aspect des choses.

Le geste de l'oeuf est une *abstraction mimique*<sup>6</sup>. Ajusté étroitement en face du réel, il porte en lui-même sa signification ; nul besoin de décodage pour le comprendre. En revanche, le mot "oeuf", le mot "egg", sont des *abstractions algébriques*. Un apprentissage spécifique devient nécessaire pour les comprendre.

---

<sup>6</sup> « le Mimisme du jeune Anthropos "abstrait" et "décolle" perpétuellement, des actions et des objets présents, les mimèmes caractéristiques et transitoires qu'il intususceptionne en face d'eux. Comme il a désormais ses mimèmes en lui, il les rejoue à vide, n'importe où et n'importe quand. Prenant appui sur l'espace présent et sur le temps présent, il arrive, pour ainsi dire, de lui-même et sans le savoir, à bondir hors de l'espace et du temps.

Cette abstraction, victorieuse de l'espace et du temps, n'enlève d'ailleurs rien au caractère plastiquement concret des mimèmes. En effet, il ne faut pas, comme notre vocabulaire empirique le fait trop souvent, confondre abstraction et algébrisation. »

(*Le Mimisme humain et l'anthropologie du langage*, p.208)

## **b. apprentissage du langage algébrique par des sourdes-aveugles de naissance**

L'Abbé de l'Épée s'était préoccupé, au 18<sup>e</sup> siècle, du sort des sourds-muets. Il avait même lancé un avis de recherche, sans succès, espérant trouver un enfant sourd et aveugle de naissance, pour expérimenter un moyen de l'instruire. Il avait imaginé qu'on pourrait lui enseigner le langage en lui donnant un objet, et en lui faisant sentir le mot écrit en relief, en caractères métalliques. Il pensait qu'on pourrait lui faire comprendre le rapport entre les deux. Selon Jousse, les tentatives dans ce sens auraient été des échecs. Rien ne se produirait. Jousse y voit la preuve que l'intelligence humaine n'est pas fondamentalement algébrique, que le modèle explicatif adéquat ne peut être « *ce langage abstrait dont on nous rabat les oreilles comme étant le maximum du génie humain* » (E.A. 27/02/1933). « *l'Homme ne va pas d'instinct vers nos caractères algébriques, il va au réel et c'est à partir du moment où le mimisme s'est installé et a préparé le geste significatif que l'homme va pouvoir aller à l'algèbre, et c'est pourquoi vous n'avez jamais l'algèbre au début des civilisations.* » (E.A. 20/02/1933)

Mais il faut pouvoir montrer, a contrario, que l'intelligence algébrique dérive du mimisme, car on pourrait objecter que ce sont simplement deux “modules” séparés de “l'esprit humain”.

Jousse décrit dans un cours (E.A. 20/02/1933) la transition du geste mimique au geste algébrique, réalisée chez les soeurs Heurtin, avant de présenter un film qui en montre le résultat (*Âmes en prison*, indisponible). Toutes ces indications seront à préciser et à confirmer, dans la mesure où il n'y a pas eu d'observations suivies, par des psychologues, de ce cas exceptionnel. La religieuse a relaté son expérience, et il y a eu semble-t-il beaucoup de témoins, dont des visiteurs étrangers.

L'apprentissage des gestes mimiques a été un succès, il a permis à ces jeunes filles d'accéder à une expression intelligente. L'étape suivante fut d'essayer l'apprentissage du langage socialisé ; passer de gestes cinémimiques (mimant le mouvement), à des gestes conventionnels, algébriques. Son éducatrice associa le geste de chaque chose au mot graphique tracé sur la main avec les doigts. Peu à peu, Marie Heurtin perçut l'équivalence, et put reconnaître à quoi faisaient référence les mots tracés sur sa main. L'effort est double : à la fois mémoriser précisément les gestes parfaitement arbitraires (la suite des lettres des mots en majuscules) tracés sur sa main, et les associer, les imbriquer avec les gestes mimiques déjà installés, de telle sorte que le jeu des lettres fasse rejouer les mimèmes correspondants (c'est-à-dire évoque les choses mentalement).

On lui enseigna ensuite la parole, c'est-à-dire à maîtriser la gesticulation laryngo-buccale pour émettre des sons précis, sans le guidage de l'oreille, à partir des lettres tracées sur la main. Ces sons furent associés pour former des mots. Il fallut là encore mémoriser le lien conventionnel entre ces gestes laryngo-buccaux et les gestes mimiques déjà connus. Des années d'efforts furent nécessaires, mais il semble qu'elle y parvint. Cela aurait été impossible si les mimèmes n'avaient pas été montés auparavant.

Nous pouvons en déduire quel est le mécanisme qui nous permettrait de comprendre le sens

de nos paroles: nous jouons simultanément, grâce à notre apprentissage du langage oral, à la fois les gestes algébriques articulant le son des mots, et les gestes mimiques reçus de notre expérience sensible. La seule différence avec les sourds, c'est que nous apprenons à imbriquer ces gestes inconsciemment, par intussusception des paroles (tentons le mot "verbomimèmes") de notre entourage pendant notre petite enfance.

L'exemple des soeurs Heurtin indique le lien chronologique dans l'apprentissage, conduisant des acquisitions d'abstractions mimiques aux abstractions algébriques. On remarque aussi que les secondes viennent *s'ajouter* aux premières, pas les *supplanter*. Le mimisme précède nécessairement le langage algébrique, et il le sous-tend.

Cet exemple montre aussi un contraste saisissant entre la facilité et la spontanéité du montage des gestes mimiques, par rapport aux difficultés suscitées par les gestes algébriques. Celles-ci sont évidemment démultipliées par leur lourd handicap sensoriel. Mais elles font malgré tout écho aux difficultés de tous les enfants, lorsqu'ils doivent apprendre la lecture et l'écriture, confrontés au caractère totalement conventionnel et inexplicable des signes alphabétiques, de leur prononciation changeante, d'une orthographe souvent arbitraire.

Grâce à l'observation des enfants, des Amérindiens, des soeurs Heurtin, Jousse a constaté la force anthropologique spontanée du mimisme corporel, à l'origine d'une expression gestuelle mimique, et la difficulté à entrer spontanément dans une expression algébrique. C'est pourquoi il considère que l'origine du langage est un manéage, mimage par gestes corporels-manuels et propositionnels.

### **3. Pourquoi et comment les êtres humains seraient-ils sortis de l'expression gestuelle mimique pour développer des langues algébriques ? - Genèse du code linguistique**

Est-ce un nouveau stade de l'intelligence humaine, surpassant les limitations du geste corporel mimique, devenu aujourd'hui un mécanisme archaïque ? Cette expression mimique nous est devenue tellement étrangère que nous avons l'impression qu'elle ne peut être que primitive, peu expressive, un peu à la manière des gestes mimiques de très petits enfants, qui ne maîtrisent pas encore la parole.

**a. naissance des langues : le passage du manéage au langage n'est pas causé par un progrès des facultés syntaxiques, mais par une économie d'efforts.**

- **On pourrait objecter que l'expression par gestes corporels et manuels est pauvre, comparée au langage, car grammaticalement limitée.**

Le langage verbal serait d'une complexité syntaxique plus grande, représentant donc un saut qualitatif dans l'évolution de l'intelligence humaine ; tout comme l'enfant serait amené dans son développement d'un registre "sensori-moteur", à la parole, et plus tard à l'écriture.

Ce point de vue me semble résulter d'une perspective faussée à propos du manéage,

normale dans notre culture de style écrit. Les seuls gestes manuels expressifs observables dans notre milieu social sont effectivement sans réelle organisation syntaxique. Ils accompagnent la parole de façon peu ordonnée. Un véritable manuéage est tout à fait inimaginable pour nous, si nous ne découvrons pas des faits puisés dans d'autres milieux ethniques. Ce qui est le plus à notre portée, ce sont les études menées sur les langues manuelles utilisées par les sourds, notamment celle ayant émergé spontanément au Nicaragua à la fin des années 1970. Nous en sommes désormais à la seconde génération qui utilise cette langue, et les chercheurs découvrent qu'elle se structure de plus en plus, sans intervention extérieure, selon les mêmes principes fondamentaux que les langues verbales, comme la segmentation et le séquençage (A. Senghas et al., *Science*, 305, 1779, 2004 ; résultats commentés dans une interview de Michael C. Corballis, in *La Recherche*, 2004, p.22-23).

Pour qu'un manuéage soit organisé avec la même finesse syntaxique que nos langues actuelles, il faut d'abord qu'il soit transmis et affiné de génération en génération. C'était semble-t-il le cas du système d'expression gestuelle observé par Jousse chez les Amérindiens en 1919. Il était suffisamment riche, pour que Jousse regroupe l'ensemble de ces procédés expressifs socialement élaborés, sous la dénomination de *Style manuel*, ainsi mis sur le même plan que le *Style oral* et le *Style écrit*. Le terme de "Style" dans ces trois expressions signifie une forme d'expression non pas spontanée, mais avec des caractéristiques précises résultant d'une élaboration sociale, de la même façon que l'on dit "style roman" en architecture.

Ces trois ensembles expressifs sont basés sur une même structure de fond, faite de propositions à trois phases, que notre grammaire désigne comme le sujet, le verbe et le complément (certains de ces éléments pouvant être implicites). Cette proposition émise par l'anthropos résulte des interactions du monde extérieur (cosmologiques) reçues mimismologiquement, comme en écho, sous la forme " l'agent - agissant - sur l'agi ". La structure propositionnelle est la limite qui sépare l'expression humaine de tous les systèmes de communication animale, et qui lui donne aussi son homogénéité.

La synthèse des indications de Jousse sur ce thème est le mémoire *Mimisme humain et style manuel* (Geuthner, Paris, 1936).

**• S'il n'y a pas de supériorité intellectuelle du langage sur le manuéage, pourquoi et comment un langage oral est-il apparu et devenu prédominant ?**

Jousse synthétise ses explications sur l'origine du langage dans son mémoire *Le mimisme humain et l'anthropologie du langage*. Il ne prétend pas pouvoir reconstituer les événements d'un passé très lointain, à partir de traces archéologiques. Cependant, il pense pouvoir trouver chez l'être humain, actuellement, les mécanismes profonds qui intervenaient déjà à cette époque. Il dit souvent dans ses cours : « *L'origine du langage est peu ou prou une chose de tous les jours — il ne s'agit pas de remonter à l'origine de l'humanité.* » (E.A. 13/02/1933)

Jusqu'à présent, j'ai surtout présenté le mimisme à travers une de ses formes: le

*cinémimisme*, permettant de rejouer par des gestes corporels et surtout manuels, les mouvements perçus par les yeux et le toucher. Mais on observe chez l'enfant, dès la naissance, d'excellentes facultés auditives. Grâce aux riches possibilités sonores de l'appareil vocal, explorées par l'enfant avec le guidage de son ouïe, se développe également le *phonomimisme*. L'enfant a tendance à rejouer en écho les gestes auriculaires qu'il reçoit : bruits de la nature, paroles de son entourage.<sup>7</sup>

Une étude menée à Paris avec des bébés de 3-4 jours montre que les nouveaux-nés sont sensibles aux vocalisations de l'expérimentateur. Ils sont très souvent capables de vocalisations en retour.

« *L'aspect imitatif [ou "phonomimique"] concernant les trois phonèmes testés [...] semble manifester dans un grand nombre de cas.* » (Baudonnière, p.55-56)

Dès lors, l'origine du langage oral serait dans le rejeu mimique des sonorités du réel. Ces imitations sonores se seraient déformées progressivement ; les onomatopées, restées plus stables, seraient un témoignage du mécanisme initial. Cette explication peut paraître peu convaincante au premier abord. Mais il me semble que Jousse avance des éléments beaucoup plus précis qu'une simple hypothèse spéculative. Afin de ne pas alourdir le développement, je rapporte en annexe des extraits de cours sur cette question du phonomimisme et de l'origine du langage oral (cf n° 1 et 2).

Sur la base de ses observations des enfants et de données ethnographiques, Jousse considère que l'expression par gestes corporels et manuels, le manuéage, se serait développée d'abord, car elle est la plus richement expressive. L'expression sonore par gestes laryngo-buccaux n'aurait été au départ qu'un adjuvant, s'ajoutant aux gestes manuels peu à peu. À un moment donné, le répertoire des gestes laryngo-buccaux serait devenu équivalent à celui des gestes manuels, qu'ils accompagnaient. Les premiers auraient alors progressivement prédominé, car ils demandent moins d'énergie. Le rôle des seconds se serait alors réduit, car de moins en moins utiles, jusqu'à disparaître presque complètement, comme c'est le cas aujourd'hui. Jousse note que l'on observe une évolution analogue dans les systèmes d'écriture (*le mimographisme*), commençant par des transcriptions visuelles (comme les hiéroglyphes), les transcriptions sonores n'apparaissant que plus tard.

« *Mais cette transposition du mimage expressif manuel sur les muscles du système laryngo-buccal n'en a pas altéré la nature profonde. Nous sommes toujours dans l'Anthropologie du geste significatif.* » (conclusion de "Le mimisme humain et l'anthropologie du langage")

Ce scénario proposé par Marcel Jousse permet d'unifier en profondeur l'expression verbale et non-verbale. Il inclut les signes linguistiques, les mots, dans l'ensemble des manifestations expressives et signifiantes de l'Homme. Ainsi, il dissout la valeur intellectuelle supérieure, que nous serions tentés d'attribuer à l'essence même de la parole et des mots, par rapport aux gestes visibles. Enfin, il rappelle l'importance qu'il y a à prendre en compte la réalité physique du langage verbal, qui est une gesticulation signifiante, tout autant que le manuéage.

---

<sup>7</sup> « Vous trouverez cela admirablement étudié à la suite de mes travaux par le grand linguiste actuel, le Professeur Van Ginneken de l'Université de Nimègue dans son étude : *La reconstruction typologique des langues archaïques de l'humanité*, imprimé à Amsterdam en 1938. » (E.A. 02/02/1941)



**b. naissance du code : le passage de l'expression mimique à l'expression algébrique n'est pas un progrès sémantique, elle résulte d'une tendance à la stéréotypie des gestes au sein d'un milieu social**

- **L'expression mimique semble incapable de se détacher du particulier, au contraire, l'expression algébrique permet de signifier un nombre illimité de situations.**

« Un signe imitatif ne renvoie qu'à des situations singulières, elles-mêmes saisies en représentations sensibles, son usage ne peut être que fort restreint. Or pour permettre l'établissement, la diffusion, la transmission d'une culture, les signes de communications utilisés doivent valoir pour une infinité de situations possibles : ils doivent être symboliques. Cela implique que le signifiant soit dégagé des rapports analogiques avec les situations particulières qu'il peut évoquer, qu'il possède donc une part de conventionnel, voir d'arbitraire. » (P.J. Dessertine, 2004)

Si l'expression mimique est faite de gestes étroitement décalque des choses "intussuceptionnées", comment peut-elle construire des catégories ayant une portée générale ? Jousse apporte des éléments de réponse dans le chapitre 3 de *Mimisme humain et Style manuel* (cf citations ci-dessous).

Rappelons d'abord que toute expression humaine est *abstraite*, elle n'exprime pas la totalité de la chose mais en tire certains aspects plus saillants. Songeons au fait que même une photographie, qui donne pourtant une parfaite image en miroir des choses, en sélectionne nécessairement un aspect, par le choix de l'angle de prise de vue, de la distance à l'objet, etc. L'abstraction d'un geste humain, même mimique, est d'autant plus grande :

« Chacun de ces êtres animés ou inanimés sera ainsi perçu - par le mimeur - comme prenant, de lui-même, une sorte d' "attitude", comme faisant une sorte de "geste" stable qui lui est caractéristique. [ Il ] est pour ainsi dire essentiel à l'être considéré. [...] Aussi, quand il va s'agir de le rejouer gestuellement, de le mimer, les différents Mimeurs seront presque tous d'accord - instinctivement - pour choisir ce "Mimème caractéristique" et en faire une sorte de "Nom gestuel" de l'être en question. [...] Ainsi l'enfant sera mimé nominalement par le geste de téter, ce sera le Tétant. »

On voit qu'avec le geste mimique de téter, le mimeur peut signifier n'importe quel enfant *tétant*, et pas seulement un enfant en particulier. Mais s'il veut parler d'un enfant en particulier, il saura alors trouver le geste caractéristique à cet enfant précis, comme savent bien le faire les imitateurs avec des personnalités publiques. Le geste mimique de l'Homme de "style manuel" tend certes à une grande précision dans la reproduction de ce qu'il observe. « la précision même des Mimèmes de Style manuel tend à empêcher le Mimeur d'adopter un geste mimique unique, assez vague pour pouvoir être appliqué [par exemple] à toutes les manières de "voler", [pour des oiseaux d'espèces différentes]. [...] Un homme qui "mange" ne fait pas le même geste qu'un oiseau - de telle espèce - qui "mange". Pour un observateur aussi aigu que l'est le Mimeur de Style manuel, il n'y a pas, à proprement parler, de "gestes synonymes".

Il ne faudrait donc pas [...] tirer de cette tendance, normale en Style manuel, des conclusions

*péjoratives contre la puissance du Mimeur à “abstraire” et à “généraliser”. Quand il en sent vraiment le besoin - car toute expression est utilitaire - l’Homme de style manuel sait fort bien “généraliser” un de ses mimèmes “particularisés”. [...] Gardons-nous de confondre abstraction avec algébrisation. Trop de mimèmes vagues - et donc susceptibles de plus large application - constitueraient une infériorité dans un système expressif dont l’idéal est la reproduction plastique et décalque de chacun des Gestes - même les plus subtils - de l’Univers ambiant. »<sup>8</sup>*

Jousse, d’après ses observations chez les Amérindiens, estime que l’expression mimique n’est pas en soi un obstacle à l’établissement et à la diffusion d’une culture.<sup>9</sup> Mais dans ce cas, comment des gestes conventionnels, aujourd’hui devenus la norme, ont-ils pu apparaître ?

### • **L’algébrisation ou la naissance du signe conventionnel**

Il faut reconnaître malgré tout que la remarque formulée par P.J. Dessertine touche quelque chose de très juste. Le mimisme à lui seul rend difficile la stabilisation des gestes expressifs, nécessaire à la constitution d’une culture. Si l’anthropos restait totalement en miroir du monde extérieur, il ne rejouerait jamais les mêmes gestes, il serait dans un perpétuel renouvellement, reflet du changement incessant du monde sensible. C’est cette prise de conscience que le penseur grec Héraclite nous a transmise avec sa formule: “*Panta rei : Tout coule*”. On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Rien n’est stable et constant. On pourrait dire que le mimisme correspond à une tendance héraclitéenne en l’Homme ; l’anthropos sans cesse joué par un univers sans cesse changeant. Mais « *La vie serait impossible dans un renouvellement incessant et total de tous nos gestes.* » (H.É. 4/02/1936)

Jousse reconnaît une sensibilité contraire à l’“héraclitisme”, qu’il nomme “salomonisme”, par référence à une oeuvre du roi Salomon, *L’Ecclésiaste*. Elle exprime le sentiment que tout se répète, qu’au fond, tout n’est qu’un perpétuel recommencement du même.<sup>10</sup> Chez l’anthropos, il semble y avoir une tendance irrésistible, antithétique du mimisme, qui pousse à la stéréotypie de ses propres gestes, au rejeu perpétuel des mêmes gestes. Il appelle cette tendance le *formulisme*, du mot “formule” qui désigne la forme déterminée, fixée, souvent concise, que prend un geste expressif. (On peut faire aussi un lien avec les gestes des récepteurs sensoriels, notamment l’oreille : l’oreille de l’enfant est d’abord capable d’entendre et de distinguer les sonorités de toutes les langues, puis elle se fige dans l’audition des sons de sa langue maternelle.)

*« Ce phénomène du formulisme se remarque dès qu’il y a expression socialisée. À l’origine, il y a écho et reflet du réel. Ensuite, l’expression se socialise, phase “socialement” indispensable pour qu’il y ait intercommunication. On peut dire qu’il y a formule (gestuelle ou orale) dès que, dans un*

<sup>8</sup> voir aussi le cours “L’abstraction confondue avec l’algébrisation”, E.A. 14/01/1940.

<sup>9</sup> Jousse fait remarquer l’inadéquation du texte écrit pour analyser finement le “style manuel”: « Toute cette vie ne saurait “s’exprimer” statiquement sur le papier. il faudrait que la leçon de Cinémimage se donne avec la collaboration d’un homme de pur style manuel ou de sa mouvante reproduction cinématographique. Le film cinématographique, en tant qu’il se déroule sans arrêt, constitue, en effet, le seul “livre mouvant et continu” capable de recevoir et de rendre, dans la durée, le mouvement et la continuité indéchirable du Geste propositionnel vivant. » (idem)

<sup>10</sup> cf l’introduction de Lab. 18/01/1939

*milieu social, un individu joue un geste qui sera compris et rejoué par d'autres.* » (H.É. 4/02/1936)

Il est encore difficile de faire la part des choses entre mimisme et formulisme. Car simultanément, il est plausible que le mimisme concourt également à l'algébrisation : en effet, quand l'attention de l'anthropos se porte, non pas sur les choses, mais sur ses semblables, le mimisme pousse à une conformité au groupe social. Les anthropoï sont joués par les gestes des anthropoï de leur milieu, et ils rejouent ces gestes de leur milieu.

*« Le langage est une chose éminemment sociale, donc traditionnelle. Il a par conséquent une tendance à se modeler non plus sur les objets rectificateurs, mais sur les gestes corporels et laryngo-buccaux des transmetteurs. Dans chaque transmission, il y a toujours déformation, si légère soit-elle. »*

(E.A. 20/11/1933, cf en annexe, 3).

Ainsi, on arrive progressivement à un stade où le geste expressif (visible ou audible), s'est trop déformé et stylisé, pour qu'on puisse encore y reconnaître intuitivement l'écho de la chose qu'il exprime. Il faut désormais apprendre le code qui permettra de le comprendre. Le geste est devenu conventionnel à l'intérieur d'un certain milieu social, il s'est algébrisé. Mais il peut garder au départ toute la précision et le peu de généralisation que Jousse nous montrait dans l'expression mimique. Le geste n'a pas changé de nature, seule sa forme sensible s'est altérée. Cependant, ayant perdu le lien d'écho direct du réel, le geste, d'abord faiblement algébrisé, peut continuer son évolution historique et parvenir à ce qu'est actuellement notre langage, très algébrisé, devenu complètement "symbolique". Il semble que ce ne soit pas le cas dans toutes les langues ; par exemple, le chinois, contiendrait beaucoup plus de mots proches d'onomatopées.

Jousse ne dévalue pas les signes algébriques en tant que tels : il s'en sert lui-même délibérément pour créer sa terminologie. Le problème n'est pas dans le caractère arbitraire des mots, mais dans l'illusion qu'ils désignent quelque chose de précis, lorsqu'ils sont vides de réel (E.A. 10/02/1941, partie III).

### **c. quand le code perd son sens : de l'analogie à l'algébrose**

- **L'expression mimique à travers des gestes visibles ou audibles, intuitivement compréhensibles, semble réduire les possibilités sémantiques à la description de choses perceptibles.**

*« le geste n'indique guère que les objets présents, ou faciles à décrire, et les actions visibles »*

(J.J. Rousseau, *Discours sur l'origine...*, 1ère partie, p.205).

Toute la valeur du langage ne vient-elle pas au contraire de la possibilité qu'elle offre d'aller au delà de ces trivialités, via la création littéraire, la connaissance scientifique, la philosophie ? Même si certains mots, désignant des réalités sensibles, ont pu se codifier à partir d'onomatopées, ce processus laisse complètement de côté une grande partie de notre vocabulaire, qui va plus loin que des réalités sensibles prosaïques. Le code linguistique est bien plus vaste, il semble traduire l'accès à une intelligence conceptuelle supérieure, à celle qu'autorise le mimisme. Il y aurait eu auparavant une sorte de proto-langage mimique et concret, limité à organiser la survie du groupe dans

l'environnement, à travers la chasse, la cueillette.

Les "concepts abstraits" nous semblent indispensables pour réfléchir, et irréductibles à une expression mimique du sensible ; ils paraissent justement tenir leur grandeur de la prise de distance, avec les objets triviaux que nous cotoyons dans notre existence sensible.

- **Les expressions "abstraites" sont des analogies dont on a perdu le sens gestuel**

Il y a tout un travail à faire pour comprendre ce qu'est le mécanisme gestuel de l'analogie : mettre en rapport, en correspondance, des mimèmes. Quand il nous vient "à l'esprit" une "association d'idées", que se passe-t-il ? Je vois la Tour Eiffel et je repense au panorama sur Paris que j'ai vu de là-haut : les deux mimèmes (ici des gestes des yeux) étaient imbriqués en moi suite à mon expérience et le jeu de l'un, a déclenché le jeu de l'autre. Faire une analogie consiste à *établir une imbrication* entre des gestes qui n'étaient pas encore reliés, mais qui avaient quelque chose en commun. Il y a plusieurs façons d'imbriquer des gestes, et c'est là selon Jousse l'origine des métaphores, des comparaisons, et des symboles. Ces mécanismes existent par des gestes corporels, avant d'être coiffés de mots - qui ne sont rien d'autre que des articulations sonores ou des traces écrites.

« *En temps ordinaire, que fait l'être humain qui veut manier les choses ? Sentez-vous cela ? Vous avez dans mon expression la saisie de ce geste de "manier les choses". C'est ce que vous appelez en grec "métaphore". La "métaphore" c'est simplement un "transport". C'est-à-dire que vous portez le sens d'un mécanisme expressif sur un autre mécanisme expressif.*

*Mais pour faire cela, il faut avoir la conscience de la signification profonde de l'expression. Votre langue étant jouée par les évolutions sémantiques et phonétiques, vous ne comprenez plus le sens gestuel et profond des mots. Et vous croyez être dans l'abstraction.* » (E.A. 14/01/1940)

Par exemple, la physique a des mots pour désigner des choses invisibles : « *Qu'est-ce que c'est qu'un atome ? Simplement ceci : a - tome. La chose qu'on ne peut pas couper.* » (E.A.10/02/1936)

Beaucoup de termes scientifiques apparemment "abstraites" pourraient se révéler des métaphores dont on ignore le sens concret profond, oublié dans leur étymologie.

Des extraits d'un cours sur *Le mimisme et la métaphore chez l'enfant*, éclairent un peu le mécanisme à l'oeuvre, à la fois intellectuel et gestuel. ( E.A.10/02/1936 - annexe n°5)

- **L'algébrose fait perdre le lien entre le mot (algébrique) et le geste (mimique)**

**qui lui est sous-jacent.**

Les termes métaphysiques apparaissent pour nous comme le produit de la pensée humaine la plus élevée. Ils ne correspondent à rien dans l'expérience sensible : l'esprit, la substance, etc. ne semblent pas pouvoir être mimés à partir d'une réalité perceptible quelconque. C'est là que le code linguistique est crucial : comme ces mots ne peuvent prendre leur sens en référence à un objet, ils prennent sens dans le *système de différences* que constitue la langue. Le mot est défini par son articulation et sa distinction avec les autres mots, comme le propose le dictionnaire. Ainsi, le mot "esprit" prend sens dans les couples l'esprit et le corps, Dieu et l'Esprit Saint, etc.

Jousse explique que la pensée est sous-tendue par des gestes reçus et conservés grâce au mimisme, les mimèmes. Qu'en est-il de ces termes de la pensée la plus "abstraite" ?

« C'est qu'en effet, ce que vous appelez *Abstraction.*, part de la chose la plus objective, la plus concrète, pour finir dans la chose la moins objective, la moins existante, non pas finir dans l'Abstrait, mais finir dans l'Algébrose, c'est-à-dire dans cette maladie effrayante du Langage, qui consiste à ne plus avoir rien de réel sous les mots. [...]

Vous appelez "abstraction", votre ignorance du sens profond des sons que vous prononcez. C'est cela que j'essaierai de vous démontrer cette année. » (E.A. 10/02/1941)

Un signe *algébrique* est conventionnel dans sa forme, mais peut garder un lien sémantique fort avec le mimème reçu d'une réalité sensible (des actions, des êtres et objets connus, les couleurs, etc.). Des signes qui ne peuvent se définir en lien avec du réel, même analogiquement, qui ne prennent sens que par rapport à d'autres signes, sont *algébrosés*. Ce "diagnostic" radical de Jousse est très difficile à entendre pour nous, qui tenons en grande estime la pensée dite théorique. Mais cela peut aussi être reçu comme un appel stimulant à retrouver un sens plus profond, à des mots devenus assez insaisissables. Car "algébrose" dit déformation, perte d'un sens pré-existant, que l'on pourrait retrouver ; ce qui veut dire que Jousse n'est pas un anti-intellectualiste. Il n'est pas nostalgique comme Rousseau d'un état de nature, où les préoccupations humaines ne dépasseraient pas la satisfaction de ses besoins élémentaires, où nulle inquiétude ne pousserait à la connaissance, à une réflexion sur le sens de l'existence.

Prenons le mot "esprit", qui donne le terme "spirituel" ou l'expression "esprit humain". Dans les deux cas, il s'agit usuellement de quelque chose d'imperceptible. Comment pourrait-il y avoir un geste pour exprimer cela ? Ce mot est le produit d'une évolution phonétique et sémantique. Il dérive du latin *spiritus*, dont le sens premier est le *souffle* du vent ou de la respiration, venant du verbe *spiro*, souffler. Il signifie secondairement la vie, l'inspiration, l'esprit humain. Quel rapport entre les deux ? Depuis le début de l'ère chrétienne, *spiritus* a été utilisé pour traduire le terme hébreu *Rouhâ*, le Souffle. L'analyse du récit de la création de l'Homme dans la Genèse, proposée par Jousse, met en avant le mécanisme gestuel de l'analogie, qui permet d'exprimer l'invisible à partir du visible (E.A. 28/02/1944). Ce qui est visible dans l'Homme vivant, c'est le souffle qui entre et sort par ses narines, s'interrompant à la mort. Par analogie, le Souffle est ce qui donne la vie. De là l'explication palestinienne de la création de l'Homme : l'Homme est modelé avec de la terre rouge (*Adâmâh*) puis le Tout-puissant fait entrer le Souffle par ses narines, ce qui lui donne la vie. Il ne faudrait pas en conclure que le mot "esprit" n'a pas d'autre sens que celui d'un souffle d'air ! Mais il repose sur un symbole, qui consiste en la *sublimation* (du lat. *sublimare* = élever) du geste mimique du souffle. Connaître ce lien du mot avec le réel permet de lui donner un sens renouvelé.<sup>11</sup>

J'ai fait ici une distinction plus tranchée entre "algébrisation" et "algébrose" qu'on ne le trouve chez Jousse : l'algébrisation est le fait pour un signe de devenir conventionnel dans sa forme ; l'algébrose est la perte du lien sémantique profond entre un signe algébrisé et le réel.

<sup>11</sup> (cf annexe n°6, l'exemple du mot "Justice")

## Conclusion

Il est maintenant temps de clore ce parcours dans les sciences de l'information et de la communication, guidé par les indications de Marcel Jousse. Elles nous ont offert un point de vue original sur la "mécanique humaine", en empruntant un chemin inhabituel, qui part de la salle des machines plutôt que de la cabine de pilotage.

Sous le système de traitement des informations nerveuses, apparemment statique, est en effet apparu un organisme transformant sans cesse son énergie en une multitude de mouvements imbriqués, rythmiquement coordonnés. Observant ces complexes mouvements à l'oeuvre, on y a vu, non pas la vaine agitation d'aveugles exécutants du commandement central, mais une fine gesticulation globalement organisée, s'ajustant étroitement et durablement aux sinuosités du monde extérieur.

Mais anthropologie n'est pas zoologie. Jousse nous a fait assister à la naissance, dans le gesticulant récepteur humain, d'un monde intérieur, échappant à l'immédiateté, mémoire permettant d'accéder progressivement à une maîtrise et à une expression consciente de l'univers. Cet émetteur-récepteur de gestes, toujours microscopiquement mimeur et intelligent, se reconnaît dans ses semblables. Il essaye donc très tôt de communiquer avec eux à travers des gestes expressifs, qui tendent à un ajustement réciproque de leurs mouvantes attitudes mentales, à la fois affectives et pensantes.

Leur synchronisation sociale dans chaque milieu ethnique différencié, produit de génération en génération, un ensemble de gestes, plus ou moins conventionnels, plus ou moins porteurs de sens, qui forme l'essentiel de la *culture* de ce peuple. Selon la finalité de ces gestes et la partie du corps qu'ils sollicitent le plus, il s'agira de langues, de règles de savoir vivre, de connaissances scientifiques et savoir-faire techniques, de liturgies, de danses et chants, de pratiques pédagogiques, etc. Tous ces faits sociaux pourront être mieux compris et éventuellement adaptés, si l'on cherche et comprend mieux, quelles sont les constantes anthropologiques qui les structurent.

Bien entendu, vous vous êtes peut-être senti pris dans une visite de touriste pressé, qui s'arrête à peine à chaque étape, pour avoir le temps de voir tout le pays. Je ne prétends pas connaître ce vaste continent que Jousse appelle l'anthropos. Mais j'espère vous avoir fait découvrir que c'est presque une terra incognita, et qu'il forme bien un unique continent. L'anthropos n'est pas morcelé comme un archipel de terres isolées. Aller à pied sec de la physiologie du mouvement à la sémiologie est possible, même si les routes ne sont pas encore bien défrichées. Établir les liaisons, élaborer une juste vision d'ensemble, voilà l'intérêt d'essayer une synthèse pluridisciplinaire. C'est que « *le Réel ne se pose pas devant nous en fonction de notre petite insuffisance. Il se donne totalement. [...] Il faut que vous connaissiez toutes choses. Et c'est pour cela qu'à chaque instant, vous me verrez en appeler à toutes les disciplines. [...] Et puis, toute la chose. Et cela, je peux vous*

*dire que c'est terrible car souvent, vous croyez qu'une chose est connue, alors que nous n'en savons que l'écorce. »*

À ce souci d'universalité, Jousse articule articule une nécessaire sélectivité. *« C'est que nous voyons bien que nous ne pouvons pas tout faire. Il faut des spécialistes. Mot qui a l'air d'être la contradiction de ce que je dis. Erreur ! Le spécialiste est un homme circulaire et centré. Spécialiste. Il a un intérêt électif et aigu. Son regard est pointu. Et alors il promène en cercle son regard sur l'Univers. Après, il fait ce geste concentrique que font les oiseaux de proie. [...] Il tourne, il est circulaire. Et puis il se centre et il tombe sur le petit oiseau qui était là, accroupi sur une branche de pommier. Voilà le génie, le spécialiste circulaire et centré. »* (E.A.B. 14/01/1948)

Lorsque nous aurons acquis une vision d'ensemble commune, nous allons pouvoir, chacun, nous centrer sur une zone d'élection, dans le monde immense des faits humains.

Au fond, quelle est l' "actualité" de Marcel Jousse ? Je pense qu'il mérite de sortir de l'oubli, non pas pour le vénérer et répéter ses mots avec révérence. En donnant ses cours, il ne cherchait pas à faire adhérer à un système théorique. *« Il faut que vous soyez non pas mes disciples, mais il faut que vous soyez disciples des faits, et par là, vous serez bien davantage mes collaborateurs. »* (E.A. 14/11/1932) Aux jeunes, Jousse souhaite apporter avant tout une méthodologie, une voie de recherche qui *« respecte les individualités et qui conduise cependant à la vérité »* (E.A.B. 14/01/1948). Il n'attendait pas de ses étudiants qu'ils le suivent, mais qu'ils soient eux-mêmes.

*« Si un étudiant, après une leçon, venait me dire : "M. Le Professeur, je ne suis pas de votre avis", je lui dirais : "Mais, cher ami, vous ne le pouvez pas ! Vous voudriez refaire les milliers et les milliers de gestes que depuis mon premier soupir, j'ai fait en face des choses ? Vous voudriez que chacune de mes propositions, gonflées précisément de tout cet apport innombrable, vienne se rejouer aussi innombrablement dans tous vos mécanismes à vous ? Utopie ! Rêve, Illusion !" »* (Sorbonne 16/01/1936) Nous ne comprenons les mots qu'à partir de ce que nous avons en nous. *« Nous ne discuterons jamais. Nous ne ferons que nous expliquer les uns les autres. »* (Sorbonne 9/01/1936) Les mots ne sont que des étiquettes, qui aident à classer ce que l'on a reçu du réel, et à l'exprimer rapidement. Autant un mot imprécis suscite la confusion, autant un mot précis ne suffit pas en lui-même ; il faut le remplir de réel. Pour mieux comprendre Jousse, nous pouvons essayer de nous ajuster avec le réel qu'il a observé. *« Faites attention, non pas à ce que je dis, mais à ce que je devrais vous montrer. Mes paroles ne sont que des poteaux indicateurs montrant un réel à chercher et à saisir. »* (introduction de E.A. 27/11/1950)

Or, je ne vous ai apporté ici que des mots, ce qui vous a apporté au mieux un classement plus éclairant de ce que vous saviez déjà. La méthodologie de Jousse n'a pas encore été vraiment mise en application, y compris par lui-même.

*« La Mécanique de la Vie est une chose mouvante. Cela paraît aller de soi. C'est pourtant la*

*chose la plus inconnue dans l'enseignement [...] La dernière fois, j'ai contredit la méthode jousienne, tout Jousse que je suis [...]. Aujourd'hui encore, je vais être réduit à cette monstrueuse méthode de ne vous citer que des livres. Je viens ici vous enseigner la mécanique vivante et je vous la propose avec des mécaniques mortes. Qu'ils soient dans une langue où qu'ils soient dans une autre, les livres sont morts et ils ne peuvent rien faire jouer en vous parce que, pour faire jouer quelque chose, il faut avoir des mimèmes. Or, on ne nous a jamais montés en mimèmes, on ne nous a fait que de nous monter en mots. »* (introduction de E.A. 27/11/1950)

*« Il faut que votre Méthodologie ait l'Objectivité. [...] Il faut savoir ce que c'est qu'un Objet. Or, qui dit Objectum dit un Subjectum, c'est-à-dire quelque chose qui est jeté devant quelqu'un. [...] Ce sont des choses qui doivent être présentes (objecta) en face de vous, et non pas sur des tableaux, et non pas dans des livres. »* (E.A.B. 14/01/1948)

Passer d'une science du statique à une science du mouvement vivant suppose un nouveau mode de transmission. Il requiert une *monstration*, de montrer les choses, avant toute verbalisation, au lieu de proposer une *démonstration*, seulement verbale. *« Et pour faire de la monstration, il faudra des objets. Et si nous ne pouvons pas avoir les objets eux-mêmes immédiatement, il nous faudra les mettre en conserve si j'ose dire, dans les films »* (EAB 7/04/1948) Jousse explique fréquemment ce que devra être le livre scientifique de demain, un livre audiovisuel (cf Sorbonne 26/03/1936).

En attendant de pouvoir recevoir par interactions filmées comment jouent les constantes anthropologiques, leur explication la plus vivante se trouve dans le vaste corpus inédit des cours de Jousse, donnés de 1931 à 1957. Il s'agit d'une transcription littérale de son enseignement oral, fait sans autres notes qu'un plan tripartite, debout face à son auditoire.

La "monstration" des mécanismes anthropologiques existe également dans des ateliers de formation et de pratique corporelle s'inspirant de cet enseignement.<sup>12</sup> Dans des laboratoires, devrais-je dire.

*« L'étude de la Mécanique humaine ne peut pas se contenter de laboratoires et d'observatoires comparables à la Mécanique physique et à la Mécanique céleste. Pourquoi ? C'est que nous avons affaire à une Mécanique "humaine", et en spécifiant, en particularisant cette Mécanique, nous introduisons quelque chose d'absolument nouveau dans le monde. »* (E.A. 26/02/1951)

Que serait un laboratoire humain ?

Ce ne peut être un laboratoire "platonicien", où les individus sont interchangeables.

Il ne peut être de Laboratoire humain que personnel, un laboratoire de prise de conscience de soi.

*« pour comprendre la Vie, il faut la jouer.*

*On ne sait que ce qu'on fait.*

*Voilà la véritable technique du Laboratoire humain. »* (idem)

Nuits-St-Georges, le 14 septembre 2005.

<sup>12</sup> Institut européen de mimo-pédagogie - <http://www.mimopedagogie.com> - tel : 02 40 79 63 23



### **1. Les phono-mimèmes, rejeux sonores des choses, et leurs transformations**

« *Quelle que soit la richesse de notre vocabulaire français, nous ne pourrions guère y découvrir plus d'une centaine de ces phono-mimèmes. En soulignant cette déconcertante pénurie d'onomatopées dans nos langues actuelles, certains psychologues ont dit avec un semblant de justesse :*

*" les onomatopées sont en si petit nombre dans nos langues qu'on ne voit pas trop comment le langage oral aurait pu se constituer par ce procédé. Bien plus, tel ou tel mot qui paraît, au premier abord, résulter d'une onomatopée, perd ce caractère quand on l'analyse avec le secours de l'étymologie. Ainsi notre mot "fouet" pourrait représenter le bruit de l'instrument. Mais l'étymologie nous prouve que ce mot vient du latin flagellum et la soi-disant onomatopée s'évanouit "*

*Ce raisonnement est un peu simpliste. On semble oublier que ce n'est pas d'hier que se formèrent le son des langues actuellement parlées.*

*Prenez donc la tête d'une statue de marbre, après avoir choisi cette tête aussi expressive que possible. Jetez-la dans la mer et laissez-la rouler sur les rochers pendant 50.000 ans. Après tous ces millénaires, qui donc pourrait, dans l'informe galet, soupçonner le fin profil du visage, la ligne divine des lèvres et les plis pensifs du front ?*

*Or, quel paléontologiste nous dira depuis combien de millénaires tel ou tel son significatif - onomatopéique ou non - a été roulé de bouche humaine en bouche humaine avant d'arriver jusqu'à nos lèvres à nous ? » (E.A. 20/11/1933)*

### **2. Les phono-analogèmes, rejeux du son associé à certains gestes**

« *Beaucoup de nos gestes je ne dis pas tous, peuvent avoir une sorte de résonance analogique sur notre bouche. De là pourquoi le langage oral, qui n'est pas du tout à l'origine un langage de construction conventionnelle, s'est arquébouté sur le réel, a pris ce réel et l'a utilisé.*

*Quand des enfants, ou surtout des femmes se lamentent, écoutez cela. Il y aurait une étude à faire sur le resserrement du gosier dans les émotions. Alors vous avez ce son lourd et douloureux "oul oul oul". Partout, partout, vous retrouverez ce son [u ul ul y lul] qui nous a donné ulu lare = hurler. »*

*« Nous pourrions chercher à travers le monde et nous en aurions par milliers de ces sons. Et c'est là ce que j'appelle le geste phono-analogique. » (E.A. 3/12/1933)*

### **3. La déformation sociale des gestes expressifs**

« [...] *En effet, une fois élaboré selon les lois contraignantes du Mimisme, le langage manuel et oral peut se maintenir en contact avec les objets plastiques et sonores qui ont servi à son élaboration primordiale.*

*Mais le langage est une chose éminemment sociale, donc traditionnelle. Il a par conséquent une tendance à se modeler non plus sur les objets rectificateurs, mais sur les gestes corporels et*

*laryngo-buccaux des transmetteurs. Dans chaque transmission, il y a toujours déformation, si légère soit-elle. Les méticuleux enregistrements, exécutés par l'abbé Rousselot sur ses appareils de phonétique expérimentale, ont graphiquement analysé cette déformation infinitésimale mais inévitable, d'une génération à l'autre.*

*De son côté, la phonétique historique nous montre certaines articulations nettement onomatopéiques qui se sont déformées au cours de deux ou trois millénaires et même au cours de quelques siècles, à nous accessibles par l'intermédiaire des documents écrits. On peut juger, par là, de l'impossibilité absolue où nous sommes d'affirmer ou de nier l'onomatopéisme originel de sons oralement transmis et retransmis pendant, je suppose, 50.000 ans. Ce n'est donc pas la préhistoire qui aura chance de nous fournir des renseignements féconds sur les lois de l'Anthropologie linguistique. » (E.A. 20/11/1933)*

#### **4. L'apparition du "codage des signes" : l'algébrisation**

*« Lorsque nous sommes en ce perpétuel contact avec les choses, nous restons en écho sonore avec les choses. Vous entendez le balbutiement de l'enfant [bar bar], vous avez le [oul oul] de la femme qui hurle de douleur, vous avez ce [ahân] de l'effort. Mais arrive un moment (quand ?) où ce bar bar n'est plus perçu comme étant le mimème sonore d'un geste hésitant, ce ul ul n'est plus perçu comme étant le mimème sonore de la gorge qui se resserre d'angoisse, ce ahan n'est plus perçu comme étant le mimème sonore du geste du bûcheron.*

*Et alors, ayant perdu le contact avec les choses, nous passons aux phénomènes que nous étudierons et qu'il faudra étudier de plus en plus : ce que j'ai appelé la phénomène de l'algébrisation, et que d'autres avaient appelé le phénomène de l'abstraction. » (E.A. 3/12/1933)*

#### **5. Le mécanisme gestuel de la métaphore, les racines gestuelles des mots**

##### 1. le Mimème personnellement intussusceptionné

*« Que le vent se lève un peu, ces plumes tourbillonnent en une sorte de vrillement très caractéristique. L'enfant voit cela. C'est incrusté en lui. Pour lui, la plume, c'est cette petite chose qui virevolte légèrement. [...] Mais socialement, il n'est pas reçu de faire des gestes tourbillonnant avec la main. [...] On dit seulement quand on voit cette chose légère tourbillonnante : "plume".*

*Alors le petit enfant qui est généralement très obéissant, ne fait plus le geste, même microscopique, du tourbillonnement. Il dit: "je vois une plume." [...]*

##### 2. le Mimème socialement verbalisé

*le mot plume vient du latin "pluma" et si vous regardez dans vos dictionnaires très complets des racines indo-européennes, vous verrez que pluma veut dire "virevolter". C'est la chose qui virevolte".. [...] Cette plume, pluma, est donc socialement verbalisante d'un mimème qui est toujours le même. Et l'enfant va nous prouver que lorsque nous lui avons jeté le mot "plume", il n'a pas cessé de comprendre ce mot plume comme un geste virevoltant.*

*Si je peux vous démontrer cela, je triomphe ! C'est que spontanément, l'enfant n'apprend ses mots, quand il est en face des choses, que par le geste caractéristique de l'objet.*

### 3. la Verbalisation sociale personnellement appliquée aux autres Mimèmes analogues

*A l'automne suivant, le petit enfant [...] voit des feuilles tomber [...] Ces feuilles d'osier sont légères, [...] elles tombent en tourbillonnant, avec un geste merveilleusement pareil au tourbillonnement des plumes légères de la poule. [...] l'enfant s'écrie : "Maman, les plumes de l'arbre qui tombent" ! [...] Nous nous trouvons là en face de la grande, très grande question de la Science humaine, par l'analogie. Tout est donné là. C'est que l'enfant ne va pas, sous le mot plume, porter ce que nous portons actuellement: un pur algèbre sonore. Il porte son premier geste du virevoltage inséré en lui, qui n'a pas été effacé par votre mot "plume".*

*Cela nous paraît étrange, les métaphores d'enfants ! Il n'y a pas de métaphores plus exactes .*

*C'est qu'en effet, elles ne sont que le geste primordial de l'enfant, sur lequel la couche sociale est venue plaquer un geste sonore, et le transport, non pas du mot mort, mais du geste vivant sur un autre geste vivant saisi dans le Réel. » [...]*

*« C'est par là que je termine, en vous donnant la grande phrase d'un de ceux qui ont le plus pensé réel: Archimède, quand il disait : "Donnez-moi un levier et je souleverai le Monde." [...] je dis seulement : "Commencez donc à bien comprendre le mécanisme de la Métaphore et vous comprendrez le Monde." » (E.A. 10/02/1936)*

*cf "La métaphore chez l'enfant et le "primitif" cours de 1940-41 à l'Ecole d'Anthropologie "De la métaphore à la comparaison" - E.A. 03/03/1942*

### **6. Un exemple : "la Justice" : retrouver le geste à la racine de ce mot "algébrosé"**

*« D'autres vous diront que justice, c'est abstrait. Justice vient du latin justitio qui veut dire justesse, c'est-à-dire le geste de deux choses qui sont ajustées et qui sont égales. Elles sont "justes" par rapport à quelque chose ; juste par rapport à une norme reconnue socialement.*

*Si je dis "le pont nouveau". Vous me direz "Ah non, dites le "Pont neuf". Le contrainte sociale m'oblige à employer ce terme, il y a justesse, il y a pour ainsi dire une sorte d'égalité, égalité des triangles. Mon triangle individuel s'appliquant justement sur le triangle social, et c'est cela la justesse.*

*Si bien que nous verrons, à l'Ecole des Hautes Etudes, que pour la traduction de certains mots araméens et hébreux, nous n'aurons pas le droit de parler de justice quand il s'agit d'une exacte récitation, mais nous parlerons de la justesse de la récitation, de la justesse du terme employé.*

*Voilà pourquoi je dis aux métaphysiciens : "Vous parlez de justice sans savoir ce qui est à la base de ces mécanismes phonétiques. Alors direz-vous que vous faites de la métaphysique, ou de l'abstraction ? Non pas, mais de l'ignorance du concrétisme de ces termes. Si bien qu'il est absolument nécessaire de savoir très précisément quel est le geste qui est à la racine de tous ces mots. » (E.A. 3/12/1933)*

# BIBLIOGRAPHIE

## Travaux de Marcel Jousse

*Études de psychologie linguistique - Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, 1925, Archives de philosophie vol. II cahier IV, édition G. Beauchesne, Paris

*Du mimisme à la musique chez l'enfant*, 1935, Geuthner, Paris

= deux textes téléchargeables sur le site [http://www.uqac.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/)

*L'anthropologie du geste I*, 1974, Gallimard, coll. Voies ouvertes

*La manducation de la parole, L'anthropologie du geste II*, 1975, Gallimard, coll. Voies ouvertes

*Le parlant, la parole et le souffle, L'anthropologie du geste III*, 1978, Gallimard, coll. Voies ouvertes

Ce troisième tome de l'édition posthume reprend dans ses chapitres 1 à 3 les mémoires suivants:

1. *Mimisme humain et Style manuel*, 1936, Librairie P. Geuthner, Paris
2. *Le mimisme humain et l'anthropologie du langage*, juillet-septembre 1936, Revue anthropologique, Paris.
3. *Le Bilatéralisme humain et l'anthropologie du langage*, avril-septembre 1940, Revue anthropologique, Paris.

*La manducation de la leçon dans le milieu ethnique palestinien*, 1950, Paris, Geuthner

Après de l'association Marcel Jousse, 23 rue des Martyrs, 75 009 Paris - tel : 01 48 78 61 90 :

- Intégralité des cours oraux de Jousse, transcrits littéralement, numérisés sur deux CD-ROM
- Cours choisis et présentés par Edgard Sienaert, 3 fascicules thématiques

## Travaux de sciences cognitives, sciences de la communication, et divers

BAUDONNIERE Pierre-Marie, 1997, *Le mimétisme et l'imitation*, Paris, Flammarion, coll Dominos

BEAUPÉRIN Yves, 2002, *Anthropologie du geste symbolique*, Paris, L'Harmattan, collection "Religion et Sciences Humaines".

BERTHOZ Alain, 1997, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob

BOISSIN Jean et CANGUILHEM Bernard, 1998, *Les rythmes du vivant : origine et contrôle des rythmes biologiques*, Paris, Nathan - CNRS

BOUGNOUX Daniel, 2001, *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, La Découverte

CORBALLIS Michael C., “La langue des signes dévoile l’essence innée du langage”, interview in *La Recherche*, Paris, nov. 2004, n°380, p.22-23

DESSERTINE Pierre-Jean, 1998, “Quelle communication humaine est-elle impliquée par l’existence des premières cultures techniques ?” in “Quête de l’humain”, <http://pjdesser.free.fr/>

DORTIER Jean-François dir., 2004, *L’homme, cet étrange animal : aux origines du langage, de la culture et de la pensée*, Auxerre, éditions Sciences humaines

DORTIER Jean-François dir., 1999, *Le cerveau et la pensée : la révolution des sciences cognitives*, Auxerre, éditions Sciences humaines

FEYEREISEN Pierre et DE LANNOY Jacques Dominique, 1985, *Psychologie du geste*, Bruxelles, éditions P. Mardaga

FODOR Jerry, 2003, *L’esprit, ça ne marche pas comme ça*, Paris, Odile Jacob

HOUDÉ Olivier, KAYSER Daniel et KOENIG Olivier (dir.), 2003, *Vocabulaire de sciences cognitives : neuroscience, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie*, préf. de Stephen M. Kasslyn, Paris, P.U.F.

JEANNEROD Marc, 1998, *Le cerveau-machine : physiologie de la volonté*, Paris, Diderot multimédia

JEANNEROD Marc, 2002, *La nature de l’esprit : sciences cognitives et cerveau*, Paris, O. Jacob

KEKENBOSCH Christiane, 1994, *La mémoire et le langage*, Paris, Nathan Université

MEHLER Jacques et DUPOUX Emmanuel, 1990, *Naître humain*, Postface 2002, Paris, O. Jacob

OLLIVIER Bruno, 2000, *Observer la communication : Naissance d’une interdiscipline*, Paris, CNRS éditions

PIAGET Jean, 1966, *La Psychologie de l’enfant*, Paris, PUF, coll. Que sais-je

PIAGET Jean, 1989, *La formation du Symbole chez l’enfant*, Neuchâtel, Delachaux-Niestlé

PREMACK David et Ann, 2003, *Le bébé, le singe et l’homme*, Paris, édition Odile Jacob

ROUSSEAU Jean-Jacques, 1754, *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*, Paris, Garnier-Flammarion 1992

SAUSSY Haun, 2004, « ‘La parole est un mouvement’ : la leçon de Pierre-Jean Rousselot retransmise par Marcel Jousse », Yale University, [haun.saussy@yale.edu](mailto:haun.saussy@yale.edu)

SCHMIDT-NIELSEN Knut, 1998, *Physiologie animale : adaptation et milieux de vie*, Paris, Dunod

SEGAL Jérôme, 2003, *Le zéro et le un: histoire de la notion scientifique d’information au 20e siècle*, Paris, Syllepse

VARELA Francisco J., 1989, *Connaître : les sciences cognitives, tendances et perspectives*, Paris, Seuil

## GLOSSAIRE JOUSSIEN

**Algébrique** : Signe dit “symbolique” ; le lien entre son sens et sa forme est conventionnel, comme c’est le cas en algèbre. En français, la plupart des mots sont algébriques. (cf p.59)

**Algébrosé** : Signe dont le sens ne se définit plus par rapport à un réel mais seulement par rapport à d’autres signes. Par exemple, le caractère alphabétique ‘a’ se définit par opposition avec les autres lettres, mais n’a plus de lien avec le sens initial du caractère alpha, qui représentait une tête de vache.

**Amplification** (des gestes) : Changement d’échelle d’un geste, d’abord esquissé puis poussé jusqu’à se manifester de façon perceptible par autrui. Par exemple, la transition entre penser en son for intérieur, murmurer, et penser à haute voix. (cf p.42)

**Anthropos** : Mot grec signifiant l’être humain. Jousse étudie l’Homme dans sa dimension vivante et globale, il le saisit dans ses interactions avec le monde extérieur (cosmos) humain et non-humain. C’est sur la base de cette définition qu’il faut comprendre chez lui le terme “anthropologie” (cf p.11)

**Attitude mentale** : État mental fait de pensées, d’émotions. Le terme “attitude” montre que cette réalité est dynamique et inscrite dans le corps. Une “attitude mentale ethnique” est une représentation collective.

**Composé humain** : L’être humain, dans lequel on ne constate pas de corps et d’esprit dissociés. En toute rigueur, un “corps humain” ne peut être qu’un cadavre. La “psyché” n’existe pas en tant que telle : Jousse parle d’anthropologie, voire de “mimismologie”, plutôt que de psychologie. (cf p.12)

**Geste** : Mouvement d’un être vivant, et spécialement d’un être humain, qui est porteur de sens pour l’organisme. L’échelle de ce mouvement est indifférente : l’activité des yeux ou de l’oreille interne par exemple sont des gestes. Par extension, information reçue du monde extérieur, dans la mesure où elle est nécessairement reçue par des gestes sensoriels. (cf p. 19)

~ **laryngo-buccal** : mouvement expressif venant notamment du larynx et de la bouche, qui se manifeste par une parole, un son.

~ **oculaire, auriculaire, etc.** : information visuelle, auditive, etc. qui existe sous la forme de modifications des organes sensoriels.

**Imitation** : Geste volontaire jouant ce qui a été perçu et conservé dans une expérience sensible antérieure. (cf p.38 et 52)

**Intelliger, intellection** : Phénomène qui permet à l’être humain de prendre conscience du sens des gestes qu’il ressent en lui et qu’il utilise pour s’exprimer. (cf p.35)

**Intussusception** : Processus par lequel l’être humain reçoit et conserve en lui les gestes venant des stimulations du monde extérieur. C’est un processus continu à l’état de veille, inconscient, qui constitue le fondement de la mémoire humaine. (cf p. 33-34)

**Irradiation** (des gestes) : Processus par lequel un geste animant une partie restreinte du corps s’étend spontanément à la globalité de l’organisme (cf p.28). Par exemple, en écoutant de la musique, les gestes de l’oreille irradient et permettent de battre le rythme avec d’autres parties du corps.

**Jeu** : 1. Dans le sens du mouvement aisé d’un mécanisme, d’un organe : le jeu est le phénomène à l’oeuvre dans la perception sensorielle, qui affecte l’organisme entier. L’être humain est joué

gestuellement par les actions du monde extérieur qu'il reçoit, qu'il intussusceptionne. (cf p. 27)

2. Dans le sens d'une activité procurant un plaisir : le jeu de l'enfant est l'activité par laquelle il construit son intelligence et développe ses connaissances du monde. C'est un besoin impérieux qui découle du mimisme, il tend à prendre la forme de mimodrames (cf p. 39, p. 47)

**Manuélage** : Langage qui utilise comme mode d'expression des gestes du corps et plus particulièrement des mains. (cf p. 37-38)

**Mimage** : Faculté d'expression intelligente propre à l'Homme, rendue possible par le mimisme, que l'on désigne en général du terme de "langage", par généralisation à partir de l'expression orale actuellement prédominante. Le langage oral est considéré par Jousse comme second, historiquement, par rapport au mimage corporel et manuel (manuélage), expression la plus spontanée de l'intelligence humaine. (cf p. 38)

**Mimème** : Tout geste qui a été reçu et conservé dans une expérience sensorielle, grâce au mimisme humain ; cela exclut les gestes innés, identiques chez tous, dont la mise en place est issue d'un développement physiologique prédéterminé. Les images, les sons, les goûts, les mots, les "idées", tout ce qui résulte d'un apprentissage sensible, est fait de mimèmes. (cf p. 34)

**Mimétisme** : Mécanisme zoologique, génétiquement déterminé, qui permet à l'animal de devenir semblable par l'apparence au milieu environnant ou à une autre espèce, afin de se défendre des prédateurs. (cf p.31) Pour éviter les confusions, Jousse refuse d'utiliser ce terme pour définir des phénomènes humains. (cf p. 51)

(geste **ciné~** ou **phono~**) **Mimique** : geste reproduisant en miroir ou en écho un mouvement visible, un son audible, grâce au mimisme humain. L'adjectif "mimismologique" est synonyme de mimique.

**Mimisme** : Chez les êtres humains spécifiquement, tendance involontaire et inconsciente à être joué, à conserver, puis à rejouer, sous forme de divers gestes, les actions reçues du monde extérieur. Cette tendance permet à l'être humain de porter son attention sur ce qu'il a accumulé en lui (pensées, souvenirs,...) indépendamment des sollicitations sensibles présentes.

**Mimodrame** : Toute expression signifiante impliquant le corps de façon globale. (cf p.54-55)

**Montage** (des gestes) : Comme un ressort que l'on monte, un geste est monté quand, par un apprentissage, il s'est installé dans l'organisme, et est prêt à se déclencher, à rejouer. (cf. p.27)

**Peuples spontanés** : Terme utilisé par Jousse pour mettre en avant les capacités d'expression corporelle, restées plus spontanées et plus riches dans certaines sociétés non-occidentales. Cette expression vise à retourner en un sens positif le qualificatif méprisant de "primitifs", largement utilisé à son époque. Il parle aussi de peuples "non-dissociés" : l'écriture n'y exerce pas une influence telle que l'expressivité corporelle soit inhibée, comme dans notre civilisation de "plumitifs", qui dissocie les activités corporelles des activités intellectuelles. (cf p.54)

(geste) **Propositionnel** : geste expressif fait de phases qui s'enchaînent, en suivant la logique d'une interaction. C'est pour Jousse l'unité essentielle de tout langage, plutôt que le mot. (cf p. 48)

**Réception, récepteur** : Termes utilisés pour parler de la perception, des organes sensoriels. (p. 23)

**Rejeu** (d'un geste) : activation d'une "représentation", d'une action, de ce qui a été joué par les sens.

## Remerciements ...

à Fabienne Martin-Juchat pour la confiance accordée en mon projet,  
et les précieux conseils donnés pour le réaliser

à Rémy Guérinel, pour sa relecture attentive et ses commentaires avisés

à Yves Beaupérin et Vittorio Possenti, pour m’ avoir permis de faire l’ expérience  
du mimisme, dans tout mon Composé humain

et à mes grands-parents, pour m’ avoir transmis leur passion pour Jousse, cet “ illustre inconnu ”

*Pour toute communication au sujet de ce mémoire, n’ hésitez pas à me contacter :*

Thomas Marshall - BP 37 - 21 700 Nuits-St-Georges  
03 80 61 02 79    thomas.marshall(arobase)laposte.net

(remplacer par @ )